





# Lord Robertson, secrétaire général de l'OTAN « La réponse doit être proportionnée à l'attaque »

AU LENDEMAIN de la décision de l'OTAN de faire jouer le mécanisme de l'article 5 du traité de l'Atlantique nord, qui affirme le principe d'une assistance mutuelle entre pays membres de l'Alliance, son secrétaire général, Lord George Robertson, a accordé un entretien, jeudi 13 septembre, à plusieurs médias : outre *Le Monde*, *The Independent* (Grande-Bretagne), *The Wall Street Journal* (Etats-Unis), *Politiken* (Danemark) et l'agence AP-Biscom (Italie).

« Après la décision du conseil de l'OTAN d'activer l'article 5 du traité, vous avez dit que les Etats membres seront libres de participer ou non à une éventuelle opération militaire. Chacun d'eux pourra donc décider si l'expression de sa solidarité avec les Etats-Unis sera militaire, logistique ou simplement politique ?

— La première chose est de déterminer si cette attaque venait ou non de l'étranger. Or les Américains ne sont pas encore parvenus à une conclusion à ce sujet. Deuxièmement, le traité de l'Atlantique nord dit clairement que chaque pays prendra individuellement, en accord avec les autres pays, telle action qu'il jugera nécessaire, « y compris l'emploi de la force armée ».

## « L'une des leçons de ce qui s'est passé est qu'il faut accroître le partage du renseignement »

Le conseil a décidé que ce qui s'est passé était couvert par l'article 5. Il prendra une nouvelle décision pour savoir ce qu'il doit faire, mais il est clair qu'il y a une obligation solennelle, morale, pour chaque pays, d'apporter une assistance. Celle-ci dépendra à la fois de ce que le pays attaqué, en l'espèce les Etats-Unis, décidera de ce qui est approprié, et aussi de la manière dont les pays membres estiment pouvoir contribuer à cette opération. Si les Américains décident de faire appel à l'OTAN, il devra y avoir des consultations et des décisions à propos de ce qu'ils entendent faire et comment chaque allié entend répondre.

— Le conseil de l'OTAN devra-t-il examiner les éléments fournis par les Américains pour prouver que tel groupe d'individus ou pays est responsable ?

— Oui, parce que l'action, la réponse du pays attaqué, doit être proportionnée à l'attaque. Donc, si les Etats-Unis se tournent vers l'OTAN, ils souhaiteront à l'évidence convaincre l'Alliance de la nécessité de ce qu'ils entendent faire. Mais cela ne sert à rien de spéculer : les Américains peuvent engager seuls une action ou, au contraire, agir dans le cadre d'une coalition,



LORD GEORGE ROBERTSON

ou encore saisir le conseil de l'OTAN. Mais le traité ne dit pas ce que doit être l'assistance que chaque pays doit apporter au pays attaqué.

— N'est-ce pas d'une certaine manière l'existence même de l'OTAN qui est en jeu dans cette affaire, selon que l'Alliance sera capable ou non d'apporter une assistance aux Etats-Unis ?

— C'est la première fois en cinquante-deux ans que les Etats membres sont confrontés à un tel cas de figure. Jusqu'à présent, la solidarité de l'OTAN était suffisante pour assurer que l'Union soviétique, le principal agresseur potentiel du temps de la guerre froide, n'entreprendrait aucune action. Mais le monde a changé, avec pour résultat que nous devons attacher une bien plus grande importance au terrorisme, lequel, comme on l'a vu mardi, peut utiliser des avions de ligne comme des bombes volantes. J'essaie d'imaginer quelle arme connue peut infliger de pareils dommages : il faudrait un certain nombre de missiles de croisière pour arriver à un tel résultat ! La menace aujourd'hui peut aussi prendre la forme d'armes biologiques ou chimiques, et nous savons que, pour utiliser de telles armes, il faut un missile balistique ou... une simple valise. Nous travaillons à trouver des parades, mais je crois que la détermination dont vient de faire preuve l'Alliance est un signal extrêmement fort pour relever le seuil de ce qui est n'est pas "acceptable" en matière de terrorisme.

— Vous ne pensez pas que les Etats-Unis ont plus d'ennemis à travers le monde que tout autre pays ?

— Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'ennemis : un seul suffit. Ce qui s'est passé dépasse l'imagination. Nous avons franchi un Rubicon : un groupe de gens, avec l'expertise, l'organisation et l'imagination, peuvent planifier leur propre mort et celle de milliers de personnes : cela, nous ne l'avions jamais vu avant. Dans ce nouveau monde avec de nouvelles menaces, il faut de nouvelles idées. (...) L'une des leçons de ce qui s'est passé est qu'il faut accroître le partage du renseignement. La coordination sur ce point s'est nettement accrue depuis le début de la crise des Balkans, mais elle doit encore progresser. »

Propos recueillis par  
Laurent Zecchini

## que plus rien ne sera comme avant

Avant de se rendre à New York, vendredi, M. Bush a conversé par téléphone avec le maire de la ville, Rudolph Giuliani, et avec le gouverneur de l'Etat de New York, George Pataki, tous deux républicains. Il a répondu ensuite aux questions de journalistes dans le Bureau ovale de la Maison Blanche, sans retenir une émotion qui l'a mené au bord des larmes. Plus tard, M. et Mme Bush se sont rendus dans un hôpital où étaient soignés des blessés du Pentagone.

« C'est un nouveau genre de guerre, la première guerre du XXI<sup>e</sup> siècle », a dit le président. Les explications de Colin Powell, le secrétaire d'Etat, et celles d'Ari Fleischer, le porte-parole de la Maison Blanche, ont fait comprendre que ce serait une guerre longue.

M. Powell a confirmé que le groupe d'Oussama Ben Laden était l'un des « candidats » parmi les réseaux terroristes considérés comme susceptibles d'avoir organisé ces attaques, et que le milliardaire saoudien était inscrit sur la liste des dix personnes les plus recherchées du FBI, la police fédérale. Cependant, les responsables gouvernementaux prenaient soin d'in-

diquer que d'autres pistes étaient également envisagées. Quant aux propos de M. Bush sur la guerre livrée aux terroristes, « à ceux qui les financent, à ceux qui les abritent, à ceux qui les encouragent », ils n'ont pas été précisés davantage, même si M. Fleischer et M. Powell ont confirmé, en fait, la menace visant l'Afghanistan et la pression exercée sur son voisin, le Pakistan.

### COUPS DE FEU

Aux Etats-Unis, des Américains arabes ont été pris à partie, insultés, menacés. Des coups de feu ont été tirés contre des centres islamiques dans le Texas et une troupe d'enragés a assiégé une famille dans la banlieue de Chicago. M. Bush s'est indigné de ces actes et a appelé au respect de tous les Américains qui « aiment leur drapeau » quelle que soit leur religion. Vendredi, à l'heure du déjeuner, des prières devaient être dites dans les églises, les temples, les synagogues et les mosquées. Le président a prévu de se rendre à la Cathédrale nationale de Washington.

Patrick Jarreau

# Les Quinze veulent accélérer la mise en place d'une Europe de la défense et de la justice

Les Etats de l'Union étudient la création d'un mandat d'arrêt communautaire

### BRUXELLES

de notre bureau européen

A 12 heures précises, ils devaient tous venir se recueillir au cœur du quartier européen de Bruxelles : le président de la Commission européenne, Romano Prodi, le premier ministre belge, Guy Verhofstadt, président en exercice de l'Union, les commissaires et la foule des fonctionnaires. Pendant trois minutes, en silence, à la mémoire des victimes des attentats aux Etats-Unis.

Au petit matin de cette première journée de deuil européenne, les chefs d'Etat et de gouvernement des Quinze ont publié une déclaration qui ne se voulait pas seulement sécuritaire. C'est toutefois sur la défense et sur la lutte contre le terrorisme qu'ils ont le plus insisté : « Rendre plus vite opérationnelle la politique de défense et de sécurité », « développer les efforts en matière de renseignement », « accélérer la mise en œuvre d'un espace judiciaire européen commun ».

Et quelques signaux ont été lancés en ce sens : une réunion des ministres de la justice et des affaires intérieures a été convoquée, jeudi 20 septembre, à Bruxelles, et les experts du comité sur le terrorisme du Conseil européen

devaient se réunir dès vendredi, peut-être en compagnie d'experts américains. Le 20, Antonio Vitorino, commissaire en charge de ce secteur, présentera deux propositions de loi européennes. La première proposera une définition commune de la notion d'acte de terrorisme : les Etats membres, qui n'ont pas souffert de la même façon de ce mal, en font des analyses différentes. Il est donc nécessaire de trouver une définition commune et de l'assortir de sanctions analogues. Les services du commissaire devraient proposer une peine minimale.

La seconde proposition, proposée depuis longtemps par l'Espagne, vise à créer un mandat d'arrêt européen, qui permettrait d'éviter les lourdeurs des procédures actuelles d'extradition : le parquet d'un Etat membre pourrait demander à la police d'un autre Etat d'arrêter une personne poursuivie pour activité terroriste, la définition de l'activité terroriste étant désormais la même dans les quinze Etats membres.

Par ailleurs, la présidence belge de l'Union européenne pourrait demander aux ministres présents de mieux transmettre leurs informations à l'Office européen de

police (Europol). L'office, basé à La Haye, est chargé de faciliter l'échange de renseignements entre polices nationales en matière de stupéfiants, de criminalité internationale, de pédophilie, mais aussi de terrorisme : son mandat a été élargi en 1999, à la demande des Espagnols, qui voulaient un instrument pour combattre l'ETA. Le personnel d'Europol (300 personnes aujourd'hui, le double d'ici à cinq ans) ne mène pas d'enquêtes, mais rapproche et recoupe les informations des différentes polices nationales.

### CELLULE DE CRISE

Créé en 1992 par le traité de Maastricht, qui a étendu la coopération gouvernementale aux domaines de la justice et de la police, Europol a vu le jour à la demande de l'Allemagne, qui était confrontée aux flux de réfugiés de l'Est et aux débordements des mafias russes, mais sa mise en place s'est heurtée aux réticences de nombreux Etats membres soucieux de ne pas divulguer des données touchant au cœur de la souveraineté nationale. Il a fallu six ans pour que les Etats ratifient les textes donnant naissance à cet embryon de police européenne,

qui n'est devenu opérationnel qu'en 1999.

Les Etats doivent fournir les informations demandées par l'institution européenne, sauf si leur transmission porte atteinte à leurs intérêts vitaux. Un argument qui sert souvent de prétexte aux administrations pour ne pas livrer de renseignements. A la demande de la présidence belge, Europol a mis sur pied une cellule de crise, aussitôt après les attentats du 11 septembre, afin de prévenir tout nouvel acte terroriste. Les ministres vont se demander comment les éventuelles informations collectées pourraient être communiquées aux Etats-Unis, dans la mesure où aucun accord de coopération n'est en vigueur et que se pose la question de la protection des données à caractère personnel.

Nombre de ces intentions ont déjà été affirmées au cours de sommets européens, notamment à Tampere, en Finlande, en 1999. Il n'empêche : l'émotion pourrait permettre de débloquer les dossiers en sommeil.

Arnaud Leeparmentier,  
Rafaële Rivais,  
Jean-Pierre Stroobants

Pour motiver ses guerriers,  
il fait appel au sorcier.

Pour leur parler d'avenir,  
il fait appel aux dieux.

Et dans votre entreprise ?

**MÉDÉRIC COMPLÉMENTAIRE PAR NATURE**

Mobiliser les énergies, renforcer l'esprit d'entreprise, rassurer, fidéliser... Santé, prévention, épargne : le Groupe Médéric innove sans cesse au service de la protection sociale et de la gestion des ressources humaines de plus de 100 000 entreprises. Complémentaire à chaque étape de leur développement et de la vie de leurs salariés. Depuis plus de 80 ans.

Pour en savoir plus : 01 56 03 34 56 ou [www.medic.fr](http://www.medic.fr)















PATRICK KOVARIK/AP

■ **PARIS, ÉGLISE AMÉRICAINE.** Jeudi 13 septembre, une grande messe œcuménique a réuni Jacques Chirac, Lionel Jospin, le président du Sénat Christian Poncelet, l'ancien président Valéry Giscard d'Estaing, ainsi que de nombreux ministres parmi de nombreux New-Yorkais de Paris, recueillis.

## « Assassiner au nom de Dieu, c'est tuer deux fois »

ELLE s'appelle Louise Trueheart (« cœur de vérité »), un nom prédestiné pour cette fillette de onze ans qui, jeudi 13 septembre à l'église américaine du quai d'Orsay à Paris, face au président de la République, au premier ministre, à la France politique et religieuse rassemblée, récite, alors que son pays est dans le chaos, l'étrange prophétie d'Isaïe : « *Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le veau et le lionceau seront nourris ensemble...* ». Sa voix ne tremble pas. Elle ne bute sur aucun mot, donnant le ton à cette cérémonie hors du commun, à ce rare moment d'unanimité nationale et religieuse – le précédent remontait à la guerre du Golfe (1991) – que la France laïque avait su mettre en scène : Jacques Chirac et Lionel Jospin remontent ensemble la nef de l'église, précédés de Bertrand Delanoë et Jean Tiberi, Valéry Giscard d'Estaing et François Bayrou, Daniel Vaillant et Alain Madelin, Elisabeth Guigou et Christine Boutin, etc. Le gouvernement, la majorité et l'opposition, le patronat et des syndicats sont confondus, le temps d'une soirée d'émouvante cohabitation, sur les mêmes bancs.

Même œcuménisme confessionnel dans le chœur, comme s'il fal-

lait opposer au fracas terroriste l'image d'une « réconciliation » des religions : le grand rabbin de France, Joseph Sitruk, est recueilli près du recteur de la Mosquée de Paris, Dalil Boubakeur ; le cardinal Lustiger est encadré par ses « frères » chrétiens : le pasteur protestant Jean-Arnold de Clermont et Michel Evdokimov, représentant les évêques orthodoxes de France. Jusqu'au choix des chorales – philippine (Singing Ambassadors), américaine, corse – qui donnait des couleurs et des sons à cette coalition de la paix.

### « L'HUMANITÉ ENTIÈRE »

Le grand rabbin de France choisit un ton personnel : « *Ce qui m'a le plus affligé, c'est la profanation du nom de Dieu* », confie-t-il à l'assemblée, avant d'ajouter : « *Assassiner au nom de Dieu, c'est tuer deux fois, tuer son semblable et tuer son Créateur !* ». Son frère en monothéisme, Dalil Boubakeur, reste dans le registre et cite un verset du Coran, si proche des Écritures juives et chrétiennes : « *Quiconque tue une vie innocente, c'est comme s'il tuait l'humanité entière !* »

Quand le cardinal Lustiger évoque le drame de son enfance juive, puis lit le Sermon de Jésus sur la montagne (« *Heureux ceux qui*

*pleurent...* »), l'émotion monte d'un cran. Puis il pointe son doigt en direction des hommes politiques : « *Les catastrophes viennent du cœur des hommes (...). Si le cœur des hommes ne change pas, alors notre monde est condamné.* » Le président de la Fédération protestante de France – à l'initiative de cette manifestation politico-religieuse – appelle à son tour la classe politique, tous « les hommes de Dieu » et de bonne volonté à « *résister à la haine et à la peur, à refuser toute diabolisation et tout manichéisme* ».

Henri Tincq

## Les entreprises invitent leurs salariés à observer quelques minutes de silence

● **LES MARCHÉS** d'actions d'Euronext (Paris, Bruxelles et Amsterdam) interrompent les transactions pendant trois minutes, vendredi à midi, pour se recueillir en mémoire des victimes des attentats.

● **HSBC-CCF** : les trois minutes de silence devaient être observées dans ses deux salles de marchés. « *Tout le monde est ébranlé* », explique Samir Assaf le responsable de la salle de marchés à Paris. « *Nous étions tous en contact avec les courtiers Cantor Fitzgerald et Carr Futures. Nous avons des cellules de soutien pour les équipes à Londres et à New York.* » Les mesures de sécurité ont été renforcées dans la banque et les opérations dans la salle de marchés ont été alléguées.

● **BNP Paribas** : les trois minutes de silence seront observées dans le groupe. Au siège, l'ensemble du personnel sortira sur le trottoir. Dès mardi, une cellule de crise a été mise en place à Paris et New York. La banque ne déplore aucune victime dans ses rangs. Néanmoins, Michel Pébereau, le PDG, a adressé un mail au personnel new-yorkais : « *Je sais qu'aucun d'entre vous n'a été épargné par cette tragédie qui s'est déroulée au cœur de votre ville, touchant ceux qui vous sont proches personnellement comme professionnellement* », écrit-il. Nombre de salariés parisiens arborent un petit drapeau américain.

● **Société générale** : la banque à la Défense devait participer aux trois minutes de silence. Les chefs de service ont reçu des instructions pour faciliter les initiatives des salariés. La grande salle des marchés s'arrêtera de fonctionner. Personne n'a été touché parmi le personnel de la banque aux États-Unis.

● **Fimat** : l'ensemble des équipes de la filiale de courtage de la Société générale devait s'arrêter et un message de solidarité devait être lu aux équipes. « *Tout le monde est sous le choc aux États-Unis. Même si on ne déplore aucune victime, deux salariés ont perdu chacun leur frère, d'autres des amis* », explique-t-on à la direction.

● **CDC** : le comité exécutif de la Caisse des dépôts et consignations invite ses salariés à se rassembler au siège parisien, rue de Lille, pour observer plusieurs minutes de silence.

● **AXA** : l'assureur français, qui emploie 20 000 personnes aux États-Unis, dont 8 000 à New York, s'est efforcé d'organiser la demande spontanée de son personnel en faveur de témoignages de soutien. Des lieux ont été aménagés pour permettre aux employés de se retrouver. Ils devaient observer trois minutes de silence vendredi à midi. Outre-Atlantique, la filiale AXA Corporate Solutions a proposé d'héberger dans ses locaux les

courtiers Marsh, Aon et Guy Carpenter, durement touchés par les attentats. L'autre filiale, Axa Financial, a versé une donation aux sauveteurs.

● **Yahoo! France** : le portail Internet a décidé de retirer, vendredi, toute publicité de sa page d'accueil de son site yahoo.fr, « *pour montrer notre soutien moral aux familles et aux proches des victimes des attentats* ». L'entreprise n'a pas été en mesure techniquement de récolter des dons, bien qu'elle ait été « *sollicitée* » par des clients prêts à venir en aide aux familles des disparus ou à contribuer à la reconstruction des sites visés par les attentats.

● **L'ensemble des salariés de PSA Peugeot Citroën et Renault** dans le monde observeront trois minutes de silence, durant lesquelles les chaînes de production seront stoppées.

● **La SNCF** demandera par haut-parleur dans les gares et les trains de respecter les trois minutes de silence.

● **Radios** : l'ensemble des radios musicales françaises ont décidé de diffuser « *ensemble et simultanément* » à 12 heures, la chanson « *Imagine* » de John Lennon. Les antennes de Radio France retransmettront simultanément à 12 heures le motet « *Os Justi* » d'Anton Bruckner.

## des enfants bouleversés ressentent le besoin de parler

L'engagement à outrance de ces derniers semble incompréhensible. « *Les kamikazes*, dit Julie, *ce sont des malades mentaux.* » Ces « *suicidés* », qui « *auraient appris à piloter avec un jeu où on peut même viser les tours de Manhattan* », désorientent la majorité de ces jeunes âgés d'une quinzaine d'années.

### Jack Lang exprime sa confiance aux enseignants

Jack Lang a adressé, mercredi 12 septembre, un message aux directeurs d'école et aux chefs d'établissement au lendemain des « *actes terroristes d'une violence inégalée* » qui ont frappé les États-Unis. « *De tels événements choquent profondément les consciences. Ils peuvent bouleverser les enfants et les adolescents dont nous avons la responsabilité* », indique le ministre de l'éducation nationale.

M. Lang réaffirme sa « *confiance à l'ensemble de la communauté éducative, [qui saura] trouver les bonnes attitudes pédagogiques pour que les inquiétudes et les interrogations des élèves puissent s'exprimer et trouver des réponses appropriées* ».

Le ministre précise aux enseignants qu'« *ils rappelleront [aux élèves] qu'aucune cause, quelle qu'elle soit, ne peut justifier le recours au fanatisme et à la violence aveugle* ».

Plus qu'au récit des événements, les lycéens s'attachent aux conséquences des attentats qui ont frappé les États-Unis. Surtout, ne pas plonger dans une « *troisième guerre mondiale* ». Éviter des représailles « *sur le coup de la colère* ». Réfléchir aux effets d'un conflit majeur. Mélanie, comme les autres élèves de la terminale « *section internationale* » du lycée François-I<sup>er</sup>, à Fontainebleau (Seine-et-

Marne), a regardé les informations sur les chaînes américaines. Elle a entendu sur CNN que certains parlaient d'une « *troisième guerre mondiale* ». Cela la terrifie.

Les médias ont annoncé que l'OTAN préparait un « *plan d'invasion* » de l'Afghanistan. « *Je ne sais pas si nous devons bombarder tout un pays pour toucher un groupe* », s'interroge Aline. « *Il faut faire un exemple* », rétorque David, « *furieux* », « *choqué* », après cette agression. Comme la moitié des élèves, il a vécu aux États-Unis. Comme les autres, il a des copains « *là-bas* ». Il faut, au minimum, capturer Ben Laden – « *si les médias ne se trompent pas et que c'est bien lui le responsable* », tempère Lauren. Ce désir de vengeance rend Aline plus amère encore. « *On dirait que l'Histoire ne nous a rien appris, se déssole-t-elle. On entre à nouveau dans un cycle de vengeance.* » La semaine précédente, avant les attentats, elle a participé à la journée d'appel de préparation à la défense (JAPD), qui a remplacé le service national. Un militaire a demandé qui serait prêt à se porter volontaire pour défendre un pays voisin. La plupart ont répondu par la négative.

Le seul espoir, bien maigre, c'est que cet attentat impose aux grandes puissances de s'intéresser au Sud, aux pays les plus pauvres. Mais les Américains changeront-ils de politique pour autant ? « *Bush oppose le Bien et le Mal, comme si les États-Unis étaient totalement bons* », note Claire, sceptique. Il faudrait pourtant que l'Occident s'interroge et ne renvoie pas ces actes à la seule folie humaine. Il faudrait qu'un mort de Palestine, de Macédoine ou de Tchétchénie ait la même valeur qu'un mort américain. Ils en doutent : « *Quand on voit que Poutine déclare sa solidarité avec les Américains pour mieux écraser les Tchétchènes...* »

Luc Bronner, Nathalie Guibert et Marie-Laure Phélippeau



LA PERLA

PARIS  
CANNES

STRASBOURG  
MONTE CARLO

AUTRES POINTS DE VENTE TEL. 01.43.12.33.59



## Paris et Londres renforcent les procédures de dissuasion de l'immigration

LES MINISTRES de l'intérieur français et britannique ont annoncé, jeudi 13 septembre, le renforcement des contrôles communs aux abords du tunnel sous la Manche afin de lutter contre les immigrés clandestins. Le gouvernement britannique a ainsi décidé de répondre à la demande française d'envoi de fonctionnaires, qui auront pour tâche de « fournir une information précise et dissuader ceux qui cherchent à émigrer pour des raisons économiques ». Ils agiront aux côtés des agents de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM), ONG semi-gouvernementale, déjà présents dans le centre de Sangatte. De même, des agents de la police et des officiers de l'immigration anglais participeront aux contrôles dans la zone du terminal de Coquelles.

Le gouvernement français s'est engagé à « renforcer les procédures policières et judiciaires » contre les sans-papiers interpellés dans leur tentative de passage sur le site d'Eurotunnel. Enfin, au centre de Sangatte, une information sur les procédures de droit d'asile sera fournie aux demandeurs afin de les « convaincre de faire leur demande dans le premier pays d'entrée dans l'Union européenne ». Ce dispositif va désormais obliger le gouvernement français à prendre en compte les demandes d'asile qui seront alors formulées. Quant aux éventuels nouveaux centres d'accueil, le communiqué joue sur les mots : « Il n'est pas prévu de créer un deuxième centre d'hébergement », affirme-t-il, mais rien n'est dit sur les « lieux d'accueil diversifiés », chers à Elisabeth Guigou.

Silvia Zappi

## Pas de consensus sur les 35 heures dans les hôpitaux

La journée nationale d'action prévue jeudi 20 septembre est maintenue

Les syndicats de personnels hospitaliers ont jusqu'au 27 septembre pour accepter ou non les propositions du gouvernement sur l'application des 35 heures, com-

tant notamment la création de 45 000 postes sur trois ans. Les fédérations sont divisées. Les négociations avec les médecins ont été suspendues.

EN MOINS de vingt-quatre heures, les négociations avec les médecins ont tourné court, celles avec les représentants des personnels hospitaliers se sont achevées. Entre le début des premières, jeudi 13 septembre, et la fin des secondes, quelques instants plus tôt, le dossier des 35 heures à l'hôpital a suivi un cheminement chaotique. « Déçus », les quatre syndicats de médecins ont en effet jugé préférable, à l'unanimité, de suspendre les discussions après avoir découvert le contenu des propositions du gouvernement.

Le texte qui leur a été soumis par Elisabeth Guigou, ministre de l'emploi et de la solidarité, et Bernard Kouchner, ministre délégué à la santé, prévoit 1 500 postes d'internes supplémentaires et dix jours de congés pour mettre en œuvre la réduction du temps de travail, c'est-à-dire moitié moins que ce que réclamaient les représentants de quelque 30 000 praticiens. « Il n'y a pas matière à discuter tant les propositions sont insuffisantes », s'est insurgé, à la sortie, Pierre Faraggi, président de la Confédération des hôpitaux généraux (CHG). Elles « sont d'une extrême modestie », a renchéri François Aubart, président de la Coordination des médecins hospitaliers (CMH). Pour l'Intersyndicat national des praticiens hospitaliers (INPH), pas plus la « situation de pénurie à l'hôpital » que celle du temps de travail réel n'ont été prises en compte. Un nouveau rendez-vous a cependant été fixé, le 19 septembre, avec les ministres.

Du côté des syndicats de personnels hospitaliers, la situation n'est pas non plus idéale. Après avoir, in

extremis, proposé 45 000 créations de postes sur trois ans (*Le Monde* du 14 septembre) – soit le chiffre maximum autorisé par Lionel Jospin –, M<sup>me</sup> Guigou et M. Kouchner ont préféré clore la discussion. Les ministres ont donné jusqu'au 27 septembre aux représentants des 762 000 agents titulaires et contractuels pour se prononcer et signer, le cas échéant, l'accord national. Or ces derniers se montrent très divisés. La CFDT ne cache pas son désir de parapher le document. L'UNSA et le SNCH (cadres hospitaliers) ont égale-

ment reconnu des « avancées ». Pour les autres, en revanche, qui souhaitent maintenir la journée nationale d'action dans les hôpitaux, prévue le 20 septembre, c'est insuffisant. FO dénonce ainsi « un rendez-vous manqué » et appelle l'ensemble des personnels « à se mobiliser » ce jour-là. Sa fédération des services et de la santé déplore, dans un communiqué, « l'insuffisance des créations de postes et la non-prise en compte des besoins des établissements », mais aussi des « mesures réglementaires qui introduisent l'annualisation, la

flexibilité et remettent en cause les acquis locaux ».

La CFTC a également confirmé sa participation à la journée du 20 septembre en déposant un préavis de grève nationale. « Les propositions dites "finales" ne répondent pas aux objectifs fixés par notre organisation », justifie le syndicat, qui réclame 80 000 emplois nouveaux ainsi que des précisions sur les contraintes, le compte épargne temps ou bien encore la répartition des emplois dans les régions. La CGT et SUD-CRC ont déploré

### FO propose une journée d'action interprofessionnelle

Marc Blondel, le secrétaire général de Force ouvrière, a annoncé, jeudi 13 septembre, une journée de « manifestations locales et grèves » dans la semaine du 15 au 20 octobre, autour de la défense des emplois, de l'augmentation des salaires et du maintien de la protection sociale. M. Blondel, qui s'exprimait à l'issue du comité fédéral national de FO, n'a pas exclu une démarche unitaire avec d'autres organisations, notamment la CGT, qui envisage elle aussi une telle initiative. « Qu'il s'agisse des salaires, de l'emploi, des retraites, de la protection sociale collective, des conditions de travail, du service public, FO fait siens les inquiétudes et mécontentements des travailleurs qui attendent de voir leurs intérêts pris en considération », a indiqué M. Blondel.

la décision « unilatérale » des ministres de clore la discussion. Pour la secrétaire générale de la fédération CGT, Nadine Prigent, le niveau de créations d'emplois reste en deçà des besoins et trop de points de l'accord, qui seront traduits par des décrets, n'ont pas été suffisamment discutés. Pour tous, la journée d'action du 20 septembre devrait servir de test. L'application des 35 heures, par la suite, dans chaque établissement, s'annonce déjà très délicate.

Isabelle Mandraud

## Philippe Douste-Blazy (UDF) condamné pour recel de fichier

LE TRIBUNAL correctionnel de Toulouse a condamné à 20 000 francs (3 049 euros) d'amende, jeudi 13 septembre, le maire (UDF) de Toulouse, Philippe Douste-Blazy, pour recel d'un fichier confidentiel de parents d'élèves pendant la campagne des élections municipales. Le tribunal a prononcé la même sanction contre son prédécesseur à la mairie de Toulouse, Guy Hersant (div. d.), reconnu coupable d'avoir détourné ce fichier confidentiel. Le 2 juillet, le procureur de la République de Toulouse, Michel Bréard, avait requis à leur encontre une peine de six mois d'inéligibilité « au maximum ».

L'affaire avait éclaté à la suite d'une plainte émanant de deux parents d'élèves, soutenus par la LCR, accusant M. Hersant d'avoir transmis une liste confidentielle de parents d'élèves constituée par la mairie à M. Douste-Blazy, qui s'en était servi pour leur adresser un courrier électoral (*Le Monde* du 14 février).

## Laurent Fabius a reçu une délégation d'Attac

LAURENT FABIUS a reçu une délégation d'Attac, jeudi 13 septembre. A cette occasion, le ministre de l'économie et des finances a affirmé qu'il soutiendra le lancement d'une étude de faisabilité sur une taxation des mouvements de capitaux spéculatifs que proposera la présidence belge lors de l'Ecofin des 22 et 23 septembre, à Liège. Cette rencontre, a indiqué le ministre, a permis « de discuter des meilleurs moyens de renforcer la lutte contre les abus de la mondialisation et de contribuer au développement ».

Bernard Cassen, le président d'Attac, a indiqué, pour sa part, que la rencontre a été « positive » et « marque une inflexion dans la démarche gouvernementale » sur le sujet de la taxe Tobin. « Jamais », a souligné M. Cassen, « la France ne s'était exprimée avec autant de clarté sur son soutien à la proposition belge ». Le ministre a par ailleurs assuré à la délégation « croire profondément » à sa proposition d'une taxation des ventes d'armes.

### DÉPÊCHES

■ **IMPÔTS** : la date limite de paiement du solde de l'impôt sur le revenu est reportée du 15 septembre au 17 septembre à minuit, a annoncé le ministère de l'économie et des finances, jeudi 13 septembre. De nombreux contribuables n'ont toujours pas reçu leur avis d'imposition.

■ **PARIS** : Edouard Balladur, député (RPR) et conseiller de Paris, se prononce pour la réintégration, « le plus vite possible », de Jean Tiberi au sein du RPR. « Il est temps de tourner la page des querelles qui nous ont coûté le succès », estime l'ancien premier ministre dans un entretien à l'hebdomadaire *Paris-Match* du 20 septembre. M. Tiberi avait été exclu du parti gaulliste en octobre 2000 pour avoir maintenu sa candidature à la mairie de Paris contre le candidat investi par la droite, Philippe Séguin.

■ **MUNICIPALES** : la réélection de Jean-Louis Barger (PCF) comme maire de Champigny (Val-de-Marne) a été annulée par le tribunal administratif de Melun (Seine-et-Marne), jeudi 13 septembre. Les bulletins de la liste conduite par Yves Fuchs (divers), auteur de l'une des requêtes en annulation, avaient été invalidés, sur instruction de la mairie, le jour même du scrutin, dans la quasi-totalité des bureaux de vote. M. Barger avait été réélu au premier tour avec 51,8 % des voix.

En septembre chez Citroën

SI PLUS RIEN NE VOUS SURPREND, DÉCOUVREZ LES SÉRIES HDi PACK.

Profitez des Journées Interactives Citroën



Xsara Picasso HDi Pack à 119 300F\*

- direction à assistance variable
- moteur 2.0 HDi - peinture métallisée
- système audio CD

Xsara Coupé HDi Pack à 98000F\*

Berlingo Multispace HDi Pack à 91800F\*

> Consultez les @ffaires de rêve de Citroën sur [citroen.fr](http://citroen.fr)



CITROËN

Tous nos véhicules sont équipés de pneumatiques Michelin. \*Pour l'achat d'une Xsara Coupé 2.0 HDi Pack, d'une Xsara Picasso 2.0 HDi Pack et d'un Berlingo Multispace 2.0 HDi Pack ou tout autre Série HDi Pack du P1982001 réservé aux particuliers dans le réseau participant.



# La Somme résiste au projet de troisième aéroport

Trois sites ont été pressentis dans le département pour accueillir la nouvelle plate-forme. La plupart des habitants y voient plus de risques pour leur mode de vie que d'avantages. Les élus sont partagés sur les perspectives de développement que cette infrastructure peut apporter

## VERMANDOVIERS (Somme)

de notre correspondant régional  
Bien sûr qu'il est contre. Son point de vue est clairement affiché, badigeonné à la peinture blanche sur une bâche de plastique noir tendue contre le hangar : « Aéroport, béton, avions, on n'en veut pas, gardons notre terre ». L'exploitation de Philippe Guillaume est au cœur d'un des trois sites pressentis dans la Somme pour la construction d'un troisième aéroport international français (*Le Monde* du 7 septembre). L'homme est né ici, à Vermandovillers, sur le plateau du Santerre, à une quarantaine de kilomètres à l'est d'Amiens. Il a toujours cultivé ces 50 hectares de bonne terre hérités de son père, avant de les confier à ses trois fils, qui en ont acquis 45 autres. Le père donne encore un coup de main pour cultiver le blé et les légumes – « pommes de terre, épinards, haricots verts, pois, betteraves » – destinés à la conserverie Bonduelle, qui fait vivre les agriculteurs de la région. Si le projet est retenu, Vermandovillers se trouvera dans la « zone d'emprise », autant dire quasiment à l'emplacement des pistes. « L'exploitation sera mise en péril. Pour nous, cela ne sera plus viable », dit-il sobrement. Avec beaucoup d'autres, il est allé manifester à Amiens, « pour montrer notre mécontentement ». Mais il ne se fait guère d'illusions. « Il est vrai que le site s'y prête : un plateau, pas de lignes électriques, pas un arbre et toutes les infrastructures nécessaires », dit-il, désignant l'horizon, où, en bordure de ses champs, les autoroutes A1 (Paris-Lille) et A29 (Amiens - Saint-Quentin) se croisent près de la gare TGV Haute-Picardie, rebaptisée « gare des betteraves » par les Amiénois.

Dans toutes les communes touchées, le conseil municipal a voté contre le projet, mais certains habitants y sont favorables, sans oser le clamer trop haut. Ce sont, en général, des parents séduits par les quelque 40 000 à 50 000 emplois qui, selon ses promoteurs, devraient s'offrir à leurs enfants dans une quinzaine d'années, estime Thierry Linéatte, maire (PS) de

« Le Santerre ne se laissera pas faire. Nous ferons plier les politiques »

Chaulnes, la commune voisine. « Face à une telle perspective, nos arguments semblent de peu de poids, reconnaît-il. Mais ce n'est qu'une promesse. En attendant, l'industrie agroalimentaire, qui fait vivre tout le monde dans un rayon de 20 à 25 kilomètres, risque de disparaître et, avec elle, plusieurs milliers d'emplois. Dans quinze ans, la région sera alors transformée en désert, effectivement propice à l'installation d'un aéroport. C'est peut-être le but de la manœuvre. Nous avons d'autres projets pour développer notre territoire le plus harmonieusement possible. Par exemple, une zone industrielle autour de la gare TGV. Nous avons choisi de vivre en milieu rural. Cela n'a pas que des avantages, mais nous nous y trouvons bien... »

La cour du corps de ferme de briques rouges est encombrée de gravats. Deux voitures attendent dans la grange. « Nous nous sommes ins-

tallés ici il y a dix ans et nous entamons seulement la deuxième tranche des travaux. A la retraite, j'y viendrai planter mes choux », lance Maryvonne Meerschmann. Citadine d'origine, elle travaille à Amiens et a choisi de devenir « ruraine ». Depuis octobre 2000, elle est maire de son village d'adoption, Assainvillers, 157 habitants, à 5 kilomètres au sud de Montdidier et à 43 kilomètres de son lieu de travail. Les débuts ont été difficiles : « En moins d'un an, nous avons connu deux inondations, des effondrements de terrain et, aujourd'hui, l'aéroport... »

Le site de Montdidier-Sud a été proposé par la chambre de commerce et d'industrie d'Amiens. « Un projet monté pendant les vacances et dévoilé en dernière minute, sans aucune concertation. » Elle se dit « folle de rage », montre un dossier – « récupéré ces jours-ci sur Internet » – qui situe Assainvillers dans la zone d'emprise. « Il ne restera rien du village. A dégager. On nous a parlé de "nuisances subjectives", d'isolement des maisons, jamais d'expulsions.

## Lyon-Saint-Exupéry veut changer de dimension

Lundi 10 septembre, les huit maires des grandes villes de Rhône-Alpes ont demandé une audience à Lionel Jospin pour plaider la cause de Lyon-Saint-Exupéry, qui ne figure pas sur la liste des huit sites potentiels pour l'accueil d'un nouvel aéroport international. A 450 kilomètres de Paris, Lyon ne postule pas pour devenir le troisième aéroport parisien, mais se positionne au contraire comme une alternative à ce projet, dans le cadre d'une réorganisation générale du ciel français. Les Rhônalpins souhaitent faire de leur plate-forme dotée d'une gare TGV, d'un réseau autoroutier très dense et d'un potentiel de deux pistes supplémentaires, la deuxième porte d'entrée internationale en France, capable de détourner le trafic des passagers en transit dans les aéroports parisiens et d'assurer une partie des vols intercontinentaux. Un investissement de 1,250 milliard de francs sur cinq ans a été prévu. Avec 6 millions de passagers en 2000, Saint-Exupéry est devenu le quatrième aéroport français, derrière Nice. – (Corresp.)



« Quand j'ai soulevé le problème, on m'a rétorqué que nous serions "très généreusement" dédommages. Mais l'affectif ? Les personnes âgées qui seront incapables de rebondir ailleurs ? On va démolir des gens. »

Nettement plus mesurée, Catherine Le Tyran a bien du mal à faire entendre sa différence. Conseillère générale et maire (PS) de Montdidier, elle ne rejette pas a priori la perspective d'avoir un aéroport aux portes de sa ville. « A condition, dit-elle, qu'une étude d'impact

en vraie grandeur ait été menée sur les huit sites retenus en France pour déterminer lequel est le mieux adapté et pour savoir s'il est possible de vivre avec une telle infrastructure dans le secteur. » Cela n'a pas été fait, « ce qui explique sans doute les craintes manifestées par les opposants ». Il convient néanmoins, selon elle, d'éviter de rééditer « l'opération du TGV, qui fut ratée pour la Picardie parce que tout le monde était contre à un moment donné et qu'aucune négociation ne fut possible ».

Localement, cette position est très mal comprise. « Je me fais allumer, c'est clair, dit-elle. J'ai même reçu des menaces de mort. » Entre colère noire et semi-résignation, les autres élus directement intéressés par les trois projets semblent comme assommés, désorientés. Ils commencent seulement à parler de « front commun », envisagent de demander un « référendum régional ».

Quant à leurs collègues moins touchés, ils sont – pour le moins – très partagés. « Ils traînent les pieds, résume Ludovic Kusnierak, vice-président de l'association Contre un aéroport dans le Santerre. Nous avons demandé par lettre, en novembre 2000, aux membres du conseil général de voter une motion d'opposition à l'aéroport. Depuis, ils repoussent l'échéance, alors que leurs homologues de l'Oise et de l'Aisne l'ont déjà fait, à la quasi-unanimité. »

Ils sont, en fait, très partagés. La gauche – minoritaire – est pour, « à l'exception des élus des zones touchées », souligne le maire socialiste de Chaulnes. Ceux de droite ont l'œil fixé sur les élections de 2002 : « Ils voudraient que cela se fasse, mais n'osent pas le dire », résume un journaliste local. Les

Verts ? « Ils sont venus pour nous demander de coller leurs affiches et distribuer leurs tracts s'opposant aux projets, mais ils sont inexistant au niveau du débat », affirme M. Kusnierak.

Pour l'instant, c'est visiblement l'association qui canalise le mécontentement. Créée en 2000 par huit personnes – en majorité des enseignants –, elle revendique aujourd'hui près d'un millier d'adhé-

## Un député Vert dénonce un débat « tronqué »

Le député Vert des Alpes-Maritimes André Aschieri a donné sa démission, mardi 11 septembre, de la mission Démarche d'utilité concertée pour un site aéroportuaire international (Ducaï), chargée du débat public sur le projet de troisième aéroport du Bassin parisien. M. Ashieri estime qu'« on a tronqué le débat et trompé les acteurs de la concertation ». Cette démission s'ajoute aux nombreuses critiques des associations de riverains. Depuis le début de la démarche de concertation, celles-ci critiquent notamment le choix de Ducaï de ne pas envisager l'étude de scénarios alternatifs, comme le développement des aéroports de province.

« Nous ferons plier les politiques. »

Jean-Paul Dufour



Changez de niveau d'équipement sans changer de prix sur la Nouvelle Clio.



RENAULT

Le MOIS  
ROULEZ SURCLASSÉ

Soit 1 300 € ou 8 527,44 F\* d'économie.

Pour le prix d'une Clio Expression, roulez en Clio Privilège...

avec climatisation automatique régulée, ordinateur de bord, Radiosat 4x22W CD RDS, capteur de pluie et allumage automatique des projecteurs, pare-brise athermique.

Offre valable pour l'achat d'une Nouvelle Clio Privilège à niveau de motorisation et de concessionnaire équivalent. Offre non cumulable, réservée aux particuliers et valable pour les commandes jusqu'au 29 septembre 2001 dans les points de vente participants. \*Aucune compensation financière ne pourra être exigée en dehors de cette offre.

Crédit 4,90%\* de 12 à 36 mois

Cliquez, choisissez, rêvez sur [www.renault.fr](http://www.renault.fr)

DU 1<sup>er</sup> AU 29 SEPTEMBRE DANS LE RESEAU RENAULT  
Concessionnaires et agents participants

\*Tous nominal. Avec un apport complet versé de 10% sur toute la gamme Renault V9 seuls et un montant financé supérieur ou égal à 2250 € (114 759,03 F). Exemple pour un montant financé de 5 000 € (32 797,85 F), soit 36 mensualités de 131,10 € (991,15 F). Coût du crédit : 439,60 € (2 882,59 F) dont frais de dossier : 50 € (327,98 F). T.E.G. annuel : 5,262%. T.E.G. mensuel 0,464%. Sous réserve d'acceptation par la DIAC S.A. Siren 8 702 003 221 RCS Bobigny. Offre réservée aux particuliers et valable du 1<sup>er</sup> au 29 septembre 2001.



## EXTRAITS

J' E voudrais tirer les conclusions de la dernière étape des négociations que nous avons menées (Camp David, du 11 au 25 juillet 2000). Ces conclusions sont très pessimistes. En effet, le bilan de ces négociations met en évidence deux phénomènes contradictoires : d'une part, qu'il est possible de conclure la paix entre Palestiniens et Israéliens sur la base de la reconnaissance des paramètres du président Clinton ; d'autre part, qu'il est quasi impossible de la conclure, même sur ces paramètres généreux, en raison de la personnalité d'Arafat.

Arafat s'est montré tout à fait incapable d'accepter un compromis et d'orienter les négociations vers la paix. Sa personnalité est celle d'un Moïse, et non pas d'un Josué. Il est une sorte d'expression mythologique de la cause palestinienne plutôt qu'un leader au véritable sens du terme, c'est-à-dire un homme qui prend des décisions : il est incapable de prendre des décisions. Lors des conversations que j'ai eues avec lui à Naplouse, j'ai essayé de le convaincre de se rendre à Camp David, et il m'a répondu : « *Moi, je ne suis pas un négociateur, je suis un homme de décision.* » C'est à mon avis complètement faux : il craint bien plutôt, en prenant une décision, de perdre son statut d'expression mythologique de la volonté générale du peuple palestinien. Et il préfère jouer le rôle du héros mythique de la Palestine plutôt que d'assumer celui d'un leader prêt à accepter de renoncer au consensus général autour de sa personne. (...) Arafat représente à la fois la solution et le problème. Et en fin de compte, il n'est pas capable de faire la paix. Car il ne peut pas se dire à lui-même : « *Nous sommes arrivés à un point des négociations où les Israéliens ne peuvent pas nous donner davantage ; il faut donc que l'accord se fasse maintenant.* » A aucun moment, il ne dit : « *Je ne suis pas satisfait, mais je ne peux obtenir plus.* »

Toutes les grandes décisions historiques ont été prises dans l'insatisfaction générale, car ce n'est pas le propre des grands leaders que de prendre des décisions satisfaisantes. Un grand leader est précisément celui qui se révèle capable de décider alors même qu'il n'est pas satisfait. Et Arafat n'a pas idée de ce genre d'attitude : il ne sait pas mettre un terme aux négociations. Avec Arafat, il n'est pas question que les négociations s'arrêtent, il les poursuit sans cesse. Nous avons beau négocier des points qui touchent à l'équilibre même de la société israélienne, Arafat continue et s'aventure dans des domaines où aucun gouvernement israélien ne pourra accepter d'entrer. A mon avis, la raison profonde de cette attitude est qu'il ne reconnaît pas la légitimité de l'Etat juif, malgré nos différents accords. Or les accords d'Oslo ne concernaient pas les grandes questions touchant à la légitimité, laissées en suspens jusqu'à l'accord définitif. Arafat pouvait donc les signer, tout en écartant les problèmes difficiles : la légitimité de l'Etat d'Israël, Jérusalem, les réfugiés, les frontières, les colonies.

La leçon à tirer de cette situation s'est imposée à moi : avec Arafat rien n'est possible. Ma mère m'a appris un proverbe arabe qui dit : « *Pour connaître la vérité, tu dois suivre le menteur jusque dans sa maison.* » Et nous avons suivi Arafat jusqu'au bout pour savoir s'il était capable d'arriver à un accord. Je n'accuse évidemment pas Arafat d'être un menteur, mais au contraire d'être si fidèle à ses croyances mythologiques qu'il est incapable de s'en détacher pour faire la paix avec Israël. (...)

Nous sommes allés jusqu'au bout (NDLR : dans la négociation avec Arafat). Hormis la conclusion que j'en ai tirée à titre personnel, à savoir qu'Arafat n'est pas le partenaire qui convient pour aboutir à un accord définitif, j'ai la conviction qu'il est impératif d'accepter les paramètres proposés par Clinton. (NDLR : le retrait d'Israël de près de 95 % des territoires ; la souveraineté partagée sur Jérusalem ; l'indemnisation des réfugiés palestiniens, notamment.) Malheureusement, ils ont été écartés depuis lors à la fois par l'administration républicaine de George Bush et par le gouvernement Sharon. Il faut donc les réactiver en créant, autour des paramètres de Clinton, un cadre international avec le concours des Etats-Unis, de l'Union européenne, de la Russie et des pays arabes modérés ;



SILVERMAN/USA/SONSIPA

# Arafat vu par son adversaire

**Historien, élu de la gauche au Parlement israélien, Shlomo Ben Ami était ministre des affaires étrangères dans le dernier gouvernement du travailliste Ehoud Barak. A ce titre, il a été l'homme des récentes négociations de Camp David. Il en donne sa version dans un livre d'entretiens où il brosse aussi ce portrait de Yasser Arafat, le chef de l'Autorité palestinienne**

il s'agit de soutenir les deux parties politiquement et économiquement, afin d'obtenir un accord sur cette base. (...) Ce cadre doit permettre une défense sans faille des intérêts vitaux d'Israël et de ceux des Palestiniens. Arafat n'est pas capable d'assurer seul cette tâche. (...)

Aujourd'hui, franchement, je vois mieux le problème que pose Arafat que la solution qu'il pourrait apporter. Il est incapable d'inspirer de la créativité politique aux Palestiniens, incapable de dire à son peuple, par exemple : « *Messieurs, nous avons un problème très sérieux ; nous devons rencontrer les Israéliens et leur proposer des idées pour sortir de cette impasse.* » Il ne prendra jamais l'initiative d'appeler Sharon et de lui proposer une nouvelle idée ou une nouvelle entreprise de paix. Je ne pense pas non plus qu'il contrôle les détails de l'Intifada. Pour lui, c'est un événement comme un autre, dont il attend le dénouement. Pour le moment, je ne vois pas bien ce que fait Arafat pour aboutir à un accord.

Quant à ce qui se passera après lui, je ne sais que dire. Une phase d'anarchie ? J'imagine que des chefs militaires en Cisjordanie et à Gaza parviendront à établir une sorte d'hégémonie temporaire. Ils chercheront peut-être des leaders politiques pour les représenter, ou bien une sorte de leadership collectif

prendra le pouvoir, avec à sa tête une personnalité. Sincèrement, je ne suis pas sûr que la situation sera pire qu'à l'heure actuelle où l'Autorité palestinienne manque de colonne vertébrale. Les Palestiniens n'ont ni président ni premier ministre à même de gérer les questions de la nation. Aucun ministre ne s'occupe des besoins quotidiens de la population et du développement.

**Ma mère m'a appris un proverbe arabe qui dit : « Pour connaître la vérité, tu dois suivre le menteur jusque dans sa maison. » Et nous avons suivi Arafat jusqu'au bout**

Faute d'un gouvernement véritable, on peut donc craindre l'installation d'une situation d'anarchie. En l'absence d'un président de l'Autorité palestinienne qui se préoccupe de la vie quotidienne de ses citoyens, les questions économiques sont rejetées au second plan. Lors d'un conseil des ministres de notre gouvernement, il y a à quelques temps, j'ai dit qu'il n'y avait nulle part dans le bureau d'Arafat la photo de Jean Monnet : l'idéal que représente Jean Monnet ne correspond pas à

sa vision du monde. La seule photo qu'il ait est celle de la mosquée El-Aqsa.

Chaque jour, Arafat réinvente sa propre biographie. On ne sait pas où il est né, ni qui sont ses parents. Il m'a raconté des histoires invraisemblables, par exemple que sa tante avait une maison à côté du mur des Lamentations. Il est né tantôt en Palestine, tantôt au Caire, où il a



CORBIS SYGMA/BIS

qu'il conserve un certain respect pour moi. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me rapprocher de lui à Camp David, parce que Barak ne lui parlait pas du tout. Par ailleurs, il s'est établi entre nous une sorte d'affinité réciproque : en qualité d'historien, je l'ai regardé à la fois comme un négociateur et comme un phénomène historique curieux. J'ai vraiment cherché à me rapprocher de lui pour le comprendre. J'aimerais apprendre que je me suis trompé sur les conclusions que j'ai tirées de cette expérience.

Je ne voudrais pas que mon propos apparaisse comme une philippique contre Arafat. C'est la personnalité la plus importante du monde palestinien, peut-être l'un des responsables les plus significatifs du monde arabe. J'eusse aimé que nous puissions parvenir à un accord avec lui, mais cela m'apparaît aujourd'hui quasiment impossible. J'ai un profond respect pour l'homme qui a créé de toutes pièces un mouvement national et l'a fait figurer comme un élément central de l'ordre du jour international. Mais en même temps, s'il est vrai qu'on ne peut arriver à rien avec lui, peut-être existe-t-il un espoir dans la génération qui suit. Peut-être une nouvelle génération d'hommes politiques apparaîtra-t-elle parmi les Palestiniens nés dans les territoires et qui ont vécu la difficile réalité de

la vie locale. Quant à l'avenir, je ne saurais affirmer quoi que ce soit avec certitude. J'ai lu récemment un article très intéressant, paru dans *Haaretz* (quotidien israélien) écrit par un Palestinien qui habite aux Etats-Unis. Selon l'auteur, tout homme politique palestinien, fût-il né dans les territoires, est obligé de continuer à représenter la cause de la « diaspora » – pour autant qu'il me soit permis d'appliquer ce terme qui caractérise la condition du peuple juif en exil à un peuple qui est aujourd'hui son adversaire – palestinienne. Ce que nous reprochons à Arafat, c'est de transposer au niveau mythique la diaspora, le problème des réfugiés, la cause palestinienne à un point tel que les Palestiniens ne sont plus capables de négocier sur la base d'une réalité. (...)

A RAFAT est un curieux mélange : il laisse une impression de crainte, de faiblesse incroyables, mais aussi de délicatesse. Dans les rencontres avec Clinton, il donnait l'impression d'avoir peur de tout : de ce qu'on lui disait, de ce qu'on allait lui dire. Ce n'était pas une peur personnelle, mais une peur en tant que leader de la cause. Puis cette peur disparaissait. Je l'ai vu trembler quand Clinton lui tenait des propos agressifs. Mais il parvient à tout surmonter, et la vie continue. Son incapacité à prendre des décisions est plus forte que sa peur. On le voit hésitant, mais il ne capitule pas. Il reste là parce qu'il n'est pas capable de faire autre chose ; il cherche à fuir les situations embarrassantes. Comment fait-il ? Il dit : j'y penserai, je dois rencontrer Moubarak, je prendrai la décision après le sommet arabe. Ainsi, il se dérobe toujours au moment crucial où il faudrait décider. (...)

Nous avons eu des échanges plus personnels, où nous avons pu parler d'autres choses, en particulier de son éducation. Il aimait beaucoup parler de son ancien métier d'ingénieur, de sa formation dans une faculté au Caire. Un jour, lorsqu'une voiture a explosé à Jérusalem, je lui ai dit : « *Voyez ce que vous nous faites, cela ne peut pas continuer ainsi !* » Alors, il m'a répondu : « *Non, non, vous vous trompez, je suis un ingénieur et je sais que l'explosion de cette voiture ne nous est pas due !* » Il raconte des histoires, c'est un clown. Il peut dire des choses étranges, parfois absurdes, et en même temps exercer une autorité totale sur son mouvement, défendre sa cause avec obstination. Il est insaisissable. Il fuit sans cesse, et cette manière qu'il a de se dérober est une des caractéristiques de sa personnalité. (...) Il a reçu le prix Nobel de la paix et il continue à être une sorte de terroriste. Voilà le portrait que l'on peut faire d'Arafat. C'est un partenaire impossible. (...)

Je ne connais pas, dans l'histoire des négociations entre les Palestiniens et nous, un leader plus courageux que Barak, un leader qui a vu le défi de l'histoire et a décidé de le relever, en payant le prix. Mais au moment décisif, il n'a pas eu la chance d'avoir en face de lui un leader de la même envergure. Barak n'a pas essayé de se dérober devant ses responsabilités, pour la seule et unique raison qu'il n'aimait pas telle ou telle partie de l'accord. Nul n'aime décider dans une pareille situation.

Le résultat est que, maintenant, nous sommes attaqués par tout le monde ici en Israël. Je ne veux pas dire que nous n'avons aucune responsabilité. Je vais être franc avec vous : je ne voudrais pas me servir de cet entretien comme d'un moyen pour dénoncer les autres. Notre entreprise a échoué ; peut-être était-il possible de faire les choses différemment ; peut-être les Américains auraient-ils pu mieux préparer la conférence ; peut-être Barak aurait-il pu négocier d'une façon plus personnelle. Mais, en ce qui concerne nos positions dans les négociations, et je parle de tout le processus jusqu'à Taba (automne 2000), pas seulement de Camp David, nous sommes arrivés à nos derniers retranchements comme Juifs et comme Israéliens. Certains prétendent par exemple que ce sont nos concessions qui sont à l'origine de l'échec parce que c'est après avoir vu nos concessions qu'Arafat a exigé davantage. Je suis prêt à accepter notre part de responsabilité. Mais il faut que chacun sache qu'il sera impossible d'aboutir à un accord si les intérêts nationaux des deux peuples ne sont pas pris en considération de part et d'autre. (...)

© PUF.

★ *Quel avenir pour Israël ?*, PUF, 358 p., 137,75 F (21 €).











# Des entreprises annulent leurs campagnes de publicité après les attentats de New-York

En France, comme dans le reste de l'Europe, les médias audiovisuels renoncent à certains spots. De leur côté, certaines sociétés, comme les compagnies aériennes, remettent en question leurs campagnes. Entre démarche éthique et attentisme économique, le marché hésite

COMMENT donner envie d'acheter quand un drame humain d'une telle ampleur que les attentats du 11 septembre aux Etats-Unis monopolise les esprits ? Pas facile. Lors de la guerre du Golfe, seule référence en matière de comparaison publicitaire ces dix dernières années, l'impact des spots n'avait pas diminué. En revanche, les Français déclaraient y être nettement moins favorables qu'en temps normal. Hésitant, tâtonnant, le marché publicitaire international a actuellement le hoquet. Quelques décisions ont, toutefois, été prises depuis trois jours.

En Europe comme aux Etats-Unis, les chaînes de télévision refusent les publicités. C'est le cas de

la chaîne anglaise ITV qui passe habituellement des publicités toutes les vingt minutes mais les refuse depuis mardi. Il en va de même pour la plupart des télévisions françaises. TF1 a, par exemple, suspendu toutes ses pages publicitaires entre le début de son édition spéciale mardi en milieu d'après-midi, et mercredi matin. La chaîne a préféré laisser la place à l'information en continu. Le coût de telles décisions est estimé à environ 90 millions de francs bruts (13,7 millions d'euros) par jour de manque à gagner pour l'ensemble des chaînes françaises. Un chiffre impressionnant, mais « aucune chaîne ne prendra le risque de ne pas tenir l'antenne totalement pendant les

24-48 heures [après le drame] », explique René Saal, directeur général de Carat Expert, la branche études et recherches du groupe d'achat d'espace Carat.

Certains annonceurs sont, depuis mardi, rangés dans la catégorie « sensibles ». C'est le cas, en France, des compagnies aériennes (comme Air France, British Airways, Carrefour pour une campagne qu'il avait prévu de lancer sur de billets d'avions Paris-New York, American Airlines ou Scandinavian Airlines...). L'évidence s'impose : faire la promotion des voyages en avion quand des appareils sont bloqués au sol et que le trafic normal est perturbé n'a pas grand sens. Sans oublier les images effrayantes des Boeing d'American Airlines et d'United Airlines s'écrasant sur les tours du World Trade Center. « Communiquer dans ce contexte serait proprement indécent », rapporte un publicitaire.

D'autres annonceurs ont décidé de reporter leurs spots et leurs annonces parce que leurs créations promotionnelles pouvaient avoir des interférences malheureuses avec l'actualité. Une campagne censée être lancée mercredi 12 septem-

bre dans la presse pour promouvoir la sécurité à la RATP par exemple, a également été annulée. Le spot pour les chocolats Crunch qui met en scène la puissance « explosive » de la confiserie qui craque, a également été suspendu. Ces décisions sont, le plus souvent, prises pour une durée indéterminée. « Chacun va regarder cela de près, explique M. Saal, mais ces décisions ne devraient pas perdurer plus d'une semaine s'il n'y a aucun rebondissement. »

En revanche, le silence publicitaire de compagnies d'assurance et des banques, deux secteurs directement concernés par les attentats, devrait être plus long. Ces annonceurs, soucieux de ne pas heurter la sensibilité de leurs clients, ont rapidement pris des décisions. Le Crédit agricole – directement concerné puisque soixante-quatorze salariés ont porté disparus (Le Monde du 14 septembre) –, a interrompu, mercredi soir, une campagne de publicité qui vantait les mérites de l'assurance prévoyance à la télévision et à la radio. Sa diffusion a été suspendue « par pudeur et pour ne pas choquer », confie-t-on au Crédit agricole. Deux autres campa-

gnes programmées pour les semaines à venir ont également été suspendues.

Jeudi soir, c'était au tour de l'assureur allemand Allianz (AGF en France) de décider une suspension publicitaire de trois jours partout dans le monde. Une décision qui n'intervient que deux jours après le

Nous ne nous sommes vraiment pas préoccupés de suspendre nos publicités... », explique Emilio Gallizugaro au siège allemand de l'assureur. Les écrans de LCI diffusaient en revanche le même jour les spots Maxi-garanties des mutuelles MMA avec la signature, MMA « c'est le bonheur assuré ».

Patrick Le Lay, PDG de TF1, s'est voulu rassurant jeudi en affirmant qu'« il ne va pas y avoir un effacement de la publicité en 2002 et 2003 » (lire page 22).

Toutefois, aucune date de reprise publicitaire n'est pour l'instant officiellement annoncée. L'état d'attente généralisé en matière financière et boursière notamment, ne permet pas d'encourager les épargnants à acheter des produits financiers quand les Bourses sont fermées. Bertrand de Lestapis, directeur de la centrale MPG qui place 20 % de l'espace publicitaire dans les médias français, reconnaît qu'en cette période « l'intérêt des gens pour ce genre de produit n'est pas total ». Lui, prévoit des reports de campagnes de deux à trois mois.

Florence Amalou et José Barroso

## Les publicitaires sont divisés sur les conséquences économiques

● Maurice Lévy, président du directoire du groupe Publicis. Son groupe emploie vingt mille trois cents personnes, dont mille à New York dans ses quatre agences : Saatchi & Saatchi, Fallon, Publicis et Optimedia. En 2000, le groupe Publicis, au sixième rang mondial, a réalisé une marge brute de 1,77 milliard d'euros, dont environ 40 % pour l'Amérique du Nord.

« Ce qui se passe actuellement n'est absolument pas représentatif de ce qui va se passer demain. Il est normal que des compagnies aériennes ou des tour-opérateurs décident d'annuler leurs campagnes. Les maintenir ne serait pas convenable quand un tel événement se produit. La décence veut que dans ces circonstances, il y ait un peu de silence. Cependant, les informations qui me parviennent indiquent que mes clients ne souhaitent pas changer leur comportement. Arrêter de travailler comme avant, ce serait faire gagner les terroristes : il faut continuer à faire des campagnes, continuer à lancer des produits pour que la vie ne s'arrête pas. L'économie mondiale ne doit pas se laisser prendre en otage. Même si les symboles ont été touchés, l'Amérique ne vacille pas. Après l'horreur, les choses vont reprendre leur cours. Certes, il y aura un ralentissement économique en raison des inquiétudes de la population, les Bourses vont passer quelques jours chaotiques, et puis il faudra reprendre le rythme. Mais les Etats-Unis sont le pays qui a la plus grande capacité de rebond au monde. Il y a une énergie dans ce pays, notamment à New York, qui n'a pas son pareil ailleurs. Je suis confiant. Mais combien de temps, cela prendra-t-il ? Ça, c'est un autre problème... »

● Jean-Marie Dru, président de TBWA International, depuis New York. Ce réseau d'origine française du géant américain Omnicom emploie mille personnes, dont cinq cents à New York.

« Toutes les réunions de travail sont annulées. Donc aucune décision n'a été prise ni dans un sens ni dans l'autre. Les bureaux sont ouverts mais les gens n'arrivent pas à travailler,

nous sommes en train de rechercher les amis, la famille, pour savoir qui manque, qui a pu être blessé. Ici personne ne se pose la question de savoir si les affaires vont continuer de la même façon. Nous sommes sous le choc mais les Américains souhaitent que tout reparte le plus vite, que l'on fasse "business as usual" ».

● Alain de Pouzilhac, président d'Havas Advertising. Cinquième groupe mondial de publicité, Havas Advertising réalise 45 % de sa marge brute (1,8 milliard d'euros en 2000), aux Etats-Unis. Cinq mille cinq cents des douze mille salariés de l'agence travaillent à New York.

« Je ne suis pas optimiste du tout. Les Etats-Unis n'étaient pas entrés en récession pour une seule raison, la consommation des ménages était bonne, le niveau des ventes du commerce de détail était bon. Nous sommes en train de faire une analyse terrible. A cause de cet événement dramatique, il va y avoir un coup d'arrêt à la consommation, et une récession pour 2001 et 2002. Les Américains, choqués, sont en train de se rendre compte qu'il est bon d'avoir des économies quand une catastrophe arrive. Ils vont moins consommer. Avec les Bourses qui vacillent, les salariés américains qui ont des stock-options, voient leur bas de laine se volatiliser. On risque de voir dès septembre, les Etats-Unis entrer en récession, or c'est quand même le plus grand marché publicitaire au monde. Sur l'ensemble des dépenses publicitaires réalisées en Europe, 55 % proviennent d'entreprises américaines.

« Nous allons donc vivre un second semestre très difficile, avec des ménages qui ne consomment plus, des investissements qui sont gelés, toutes les ressources disponibles des entreprises étant réinjectées pour que les profits soient maintenus. On ne verra pas l'argent de la publicité aller vers les techniques de marketing direct ou les opérations de relations publiques. Avec la confiance perdue, c'est le dernier indice positif qui chute. »

Propos recueillis par Florence Amalou

### DÉPÊCHES

■ PRESSE : les Nouvelles Messageries de la presse parisienne (NMPP), Transports Presse et Le Parisien ont signé, jeudi 13 septembre, un accord réglant les aspects financiers et sociaux relatifs à la distribution du Parisien par la Société de distribution et des ventes du Parisien (SDVP). Il fait suite au protocole d'accord signé le 29 juin, qui mettait fin au conflit qui les opposait pour la distribution du Parisien.

■ Le premier numéro de La Libre-Match sort, vendredi 14 septembre, en Belgique. Cet hebdomadaire est le fruit d'un accord à 50-50 qui a pris la forme d'un groupement européen d'intérêt économique (GEIE) entre Hachette Filipfachi Media et le groupe belge IPM, qui édite notamment La Libre Belgique. Paris Match, qui diffuse quelque 28 000 exemplaires en Belgique, entend, avec ce nouveau titre, augmenter sa diffusion de 20 %. — (Corresp.)

■ Tiré à 100 000 exemplaires, Assistante Plus, un bimestriel destiné au 1,2 million de secrétaires et assistantes que compte la France, est vendu en kiosques 10 francs depuis mercredi. Il est édité par Prometis, qui exploite déjà le site Internet super-secretaire.com.

■ Les actionnaires du groupe de presse russe d'opposition Media-Most ont annoncé, lundi 10 septembre, la liquidation de leur groupe à la suite d'une décision de justice rendue en ce sens le 29 mai.

■ La Société des rédacteurs du Monde (SRM) s'est indignée, lundi, de la multiplication et de la banalisation des placements en garde à vue de journalistes dans des affaires judiciaires liées au terrorisme.

■ AUDIOVISUEL : Canal+ a annoncé, mercredi, avoir mené « une offensive d'envergure » contre tous les détenteurs de cartes et décodeurs pirates en France et en Espagne, estimant que le piratage est « le fait d'organisations criminelles agissant à l'échelle internationale ».





VALEURS EUROPÉENNES

● A Madrid, l'action de l'opérateur de réservation de voyages Amadeus a chuté de 4,17 %, jeudi 13 septembre, à 5,75 euros. Le secteur du tourisme et du transport aérien continue de subir le contre-coup des attentats aux Etats-Unis.

Table of stock prices for 14/09 9h59, including columns for Code, Cours en euros, and % Var. 13/09.

Table of stock prices under the heading 'BANQUES', listing various banks and their current prices.

Table of stock prices under the heading 'PRODUITS DE BASE', listing raw materials and commodities.

Table of stock prices under the heading 'CHIMIE', listing chemical and pharmaceutical companies.

Table of stock prices under the heading 'ALIMENTATION ET BOISSON', listing food and beverage companies.

di, l'appel d'offre pour l'achat de Viesgo, le cinquième producteur espagnol d'électricité. ● Le titre de la compagnie de réassurance Swiss Re a rebondi de 10,61 %, mercredi, à 146 francs suisses.

Table of stock prices for 14/09 9h59, including columns for Code, Cours en euros, and % Var. 13/09.

Table of stock prices under the heading 'BANQUES', listing various banks and their current prices.

Table of stock prices under the heading 'PRODUITS DE BASE', listing raw materials and commodities.

Table of stock prices under the heading 'CHIMIE', listing chemical and pharmaceutical companies.

Table of stock prices under the heading 'ALIMENTATION ET BOISSON', listing food and beverage companies.



Table of stock prices for 14/09 9h59, including columns for Code, Cours en euros, and % Var. 13/09.

Table of stock prices under the heading 'PHARMACIE', listing pharmaceutical companies.

Table of stock prices under the heading 'BIENS D'EQUIPEMENT', listing equipment and machinery companies.

Large advertisement for 'Le Monde DATÉ MARDI' featuring the headline 'Chaque lundi avec Le Monde DATÉ MARDI' and 'LE MONDE ECONOMIE'.

Table of stock prices under the heading 'ÉNERGIE', listing energy and utility companies.

Table of stock prices under the heading 'SERVICES FINANCIERS', listing financial services companies.

Table of stock prices under the heading 'ALIMENTATION ET BOISSON', listing food and beverage companies.

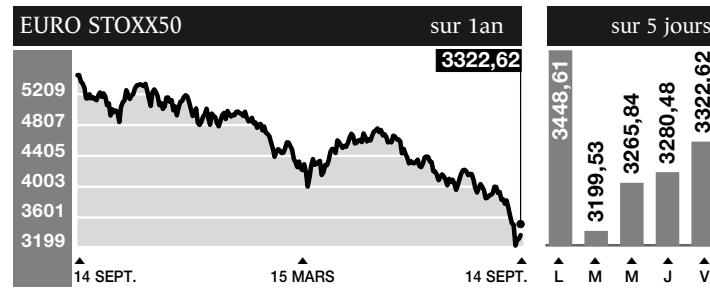


Table of stock prices for 14/09 9h59, including columns for Code, Cours en euros, and % Var. 13/09.

Table of stock prices under the heading 'PHARMACIE', listing pharmaceutical companies.

Table of stock prices under the heading 'BIENS D'EQUIPEMENT', listing equipment and machinery companies.

Table of stock prices under the heading 'SERVICES FINANCIERS', listing financial services companies.

Table of stock prices under the heading 'ÉNERGIE', listing energy and utility companies.

Table of stock prices under the heading 'SERVICES FINANCIERS', listing financial services companies.

Table of stock prices under the heading 'ALIMENTATION ET BOISSON', listing food and beverage companies.

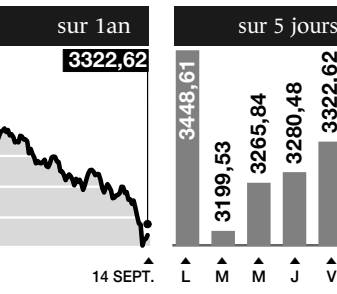


Table of stock prices for 14/09 9h59, including columns for Code, Cours en euros, and % Var. 13/09.

Table of stock prices under the heading 'PHARMACIE', listing pharmaceutical companies.

Table of stock prices under the heading 'BIENS D'EQUIPEMENT', listing equipment and machinery companies.

Table of stock prices under the heading 'SERVICES FINANCIERS', listing financial services companies.

Table of stock prices under the heading 'ÉNERGIE', listing energy and utility companies.

Table of stock prices under the heading 'SERVICES FINANCIERS', listing financial services companies.

Table of stock prices under the heading 'ALIMENTATION ET BOISSON', listing food and beverage companies.

ASSURANCES

Table of stock prices for insurance companies.

MEDIAS

Table of stock prices for media companies.

BIENS DE CONSOMMATION

Table of stock prices for consumer goods companies.

COMMERCE DISTRIBUTION

Table of stock prices for distribution and retail companies.

HAUTE TECHNOLOGIE

Table of stock prices for high-tech and IT companies.

SERVICES COLLECTIFS

Table of stock prices for utility and services companies.

EURO NOUVEAU MARCHÉ

Table of stock prices for the Euro New Market.

BRUXELLES

Table of stock prices for companies listed in Brussels.

FRANCFORT

Table of stock prices for companies listed in Frankfurt.

★ CODES PAYS ZONE EURO
FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne
IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande
LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche
FI : Finlande - BE : Belgique - GR : Grèce.

CODES PAYS HORS ZONE EURO
CH : Suisse - NO : Norvège - SE : Suède
GB : Grande-Bretagne - DK : Danemark.

VALEURS FRANCE

Le titre Scor perdait, vendredi 14 septembre lors des premiers échanges, 2,75 %, à 32,75 euros. Le premier réassureur français a indiqué la veille que le coût total des attentats aux Etats-Unis devrait être compris entre 11 milliards et 16,5 milliards d'euros.

Le titre Air France s'affaichit en progression de 0,44 %, à 12,69 euros. La compagnie aérienne a dû annuler dix vols prévus vendredi vers les Etats-Unis. Elle devait réunir vendredi ses actionnaires en assemblée générale.

L'action Coface (Compagnie d'assurance pour le commerce extérieur) s'inscrivait en hausse de 1,8 %, à 44,9 euros. L'assureur-crédit français a réalisé un bénéfice net en hausse de 11,9 % au premier semestre, à 29,7 millions d'euros, contre 26,5 millions au premier semestre 2000.

Le valeur Club Méditerranée gagnait 0,8 %, à 43 euros. Le groupe a annoncé un chiffre d'affaires de 521,7 millions d'euros, en hausse de 6,8 % (+ 5,1 % à périmètre et taux de change comparables), pour le troisième trimestre (mai-juillet).

L'action Publicis perdait 0,7 % vendredi, à 18,51 euros. Le groupe de publicité a annoncé vendredi un résultat net semestriel avant amortissement des survaleurs et exceptionnels en hausse de 57 %, à 88 millions d'euros.

PREMIER MARCHÉ

VENDREDI 14 SEPTEMBRE Cours à 9 h 57
Demier jour de négociation des OSRD : 24 septembre

Table with 4 columns: France, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Valeur nominal (1). Includes ACCOR, AGF, AFFINE, AIR FRANCE C.

Main table of stock prices for France, listing various companies and their performance metrics.

Main table of stock prices for International markets, listing various companies and their performance metrics.

Table with 5 columns: International, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Valeur nominal (1). Includes ADECCO, AMERICAN EXP, AMVESCO EXP, ANGLICOLD LT, A.T.T., BARRICK GOLD, COLGATE PAL, CROWN CORK, DIAGO PLC, DOW CHEMICAL, DUPONT NEMO, ECHO BAY MIN, ELECTROLUX, ELF GABON, ERICSSON, FORD MOTOR, GENERAL ELEC, GENERAL MOTO, GOLD FIELDS, HARMONY GOLD, HITACHI, HSBG HOLDING, I.B.M., I.C.I., ITO YOKADO, I.T.T. INDUS, MATSUSHITA, MCDONALD, MERK AND CO, MITSUBISHI C, NESTLE SA, NORSK HYDRO, PFIZER INC, PHILIP MORRI, PROCTER GAMB, RIO TINTO PL, SCHLUMBERGER, SEGA ENTERPR, SHELL TRANSP, SONY CORP, T.D.K., TOSHIBA, UNITED TECO, ZAMBIA COPPE.

ABRÉVIATIONS
B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.
SYMBOLES
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3;
■ coupot détaché; ● droit détaché; ● contrat d'animation;
o = ouvert; d = demandé; † offre réduite; ‡ demande réduite;
♦ cours précédent; † Valeur pouvant bénéficier du service de règlement différé.

DERNIÈRE COLONNE PREMIER MARCHÉ (1) :
Lundi até mardi : % variation 31/12; Mardi até mercredi : montant du coupon en euros; Mercredi até jeudi : paiement dernier coupon; Jeudi até vendredi : compensation; Vendredi até samedi : nominal.

NOUVEAU MARCHÉ

JEUDI 13 SEPTEMBRE Cours à 9 h 57
Une sélection. Cours relevés à 18 h 16

Table with 4 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille. Includes ABEL GUILLEM, AB SOFT, ACCESS COMME, ADL PARTNER, ADL PARTNER, ALGOLIE, ALPHAMEDIA, ALPHA MOS, ALPHA MOS BO, ALTAMIR & CI, ALDETA, ALTI, A NOVO, ARPRICE COM, ASTRA, AUFEMINOC, AUTOMA TECH, AVENIR TELE, BACA MAJESTIC, BARBARA BUI, BCI NAVIGATI, BELVEDERE, BOURSE DIREC, BRIME TECHNO, BRIME TECHNO, BRIME TECHNO, BUSINESS INT, BUSINESS INT, BVCP ACT.DIV., CAC SYSTEMS, CALL CENTER, CARRERE GROU, CAST, CEREP.

Main table of stock prices for Nouveau Marché, listing various companies and their performance metrics.

Main table of stock prices for Second Marché, listing various companies and their performance metrics.

Main table of stock prices for Second Marché, listing various companies and their performance metrics.

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 13 septembre

Table with 4 columns: Émetteurs, Valeurs unitaires, Euro francs, Date cours. Includes AGIPI, BNP PARIBAS, BANQUE POPULAIRE ASSET MANAGEMENT, CDC IXIS, MULTI-PROMOTEURS, CAISSE D'ÉPARGNE.

Main table of SICAV and FCP prices, listing various funds and their performance metrics.

Main table of SICAV and FCP prices, listing various funds and their performance metrics.

Main table of SICAV and FCP prices, listing various funds and their performance metrics.

LEGENDE : ★ Hors frais. ★★ A titre indicatif.

**SPORTS** L'Euro 2001 de basket-ball féminin devait débuter vendredi 14 septembre, à Gravelines (Nord), avec la rencontre Grèce-Lituanie, tandis que l'équipe de France devait

affronter la Roumanie, à Orléans. ● **L'ÉQUIPE DE FRANCE** apparaît comme une des formations favorites de la compétition. ● **« L'OBJECTIF est de pérenniser les résultats au plus**

**haut niveau », assure Alain Jardel, l'entraîneur de l'équipe nationale, et de se qualifier pour le Mondial 2002.** ● **LES BASKETTEUSES** de l'équipe de France s'avouent déçues par le mon-

tant des primes allouées par la Fédération française (FFBB), inférieures à celles accordées aux hommes. ● **LE CERCLE JEAN-MACÉ BASKET BOURGES**, qui fournit nombre d'internatio-

nales, a été l'un des premiers clubs français à accorder un statut enviable à ses joueuses, leur offrant de sérieuses garanties financières et de bonnes conditions de travail.

## Les basketteuses françaises abordent l'Euro 2001 avec le statut de favorites

Le championnat d'Europe des nations, qui se joue en France, devait débuter vendredi 14 septembre. Il s'achèvera le 23 septembre. Pour son premier match, la France, vice-championne d'Europe en titre, rencontre la Roumanie, à Orléans

**ORLÉANS**  
de notre envoyé spécial  
« C'est l'événement du basket-ball féminin français. » La formule est signée Alain Jardel, l'entraîneur de l'équipe de France féminine de basket-ball. Elle souligne l'enjeu que revêt pour les basketteuses françaises le

**BASKET**

28<sup>e</sup> championnat d'Europe des nations, qui devait débuter vendredi 14 septembre sur leurs terres. C'est que l'Hexagone n'avait plus accueilli une telle compétition depuis vingt-cinq ans. C'est aussi - et surtout - que les Bleues, qui devaient affronter vendredi 14 septembre la Roumanie pour leur premier match de la phase préliminaire de cet Euro à douze équipes, partent avec l'étiquette de favorites. Un statut somme toute « logique », admet Alain Jardel, même si cela peut sembler subjectif. « On considère qu'il y a toujours un avantage à être le pays hôte », explique-t-il.

Mais les « raisons objectives » - sportives celles-là - ne manquent pas non plus : les Bleues sont les vice-championnes d'Europe en titre (battues en 1999 en fina-

le par la Pologne) et elles ont pris la cinquième place aux Jeux olympiques de Sydney (2000), se parant du titre honorifique de première nation européenne.

La France domine aussi l'Europe des clubs. La finale de la Ligue des champions a été franco-française cette année : Bourges a battu Valenciennes, s'adjugeant le trophée pour la troisième fois en quatre ans (1997, 1998, 2001). Par ailleurs, l'équipe de France est arrivée sur cet Euro en ayant fait étalage de sa force.

Réunies fin juillet pour la première fois depuis Sydney, les Tricolores ont gagné tous les matches amicaux disputés contre des équipes européennes (Russie, Lituanie, Hongrie, Grèce, République tchèque, Yougoslavie). Elles ne se sont inclinées qu'à deux reprises devant les Australiennes, vice-championnes olympiques.

### PÉRENNISER LES RÉSULTATS

« Je sais faire la différence entre des matches amicaux et la compétition officielle », relativise cependant Alain Jardel, alimentant ainsi un discours officiel très en retrait quant aux ambitions. Superstition ? Manque de confiance ? Prudence ? Volonté de ne pas se laisser écraser par la pression ? Il y a sans doute un peu de tout cela derrière la difficulté que l'on manifeste, tant au sein de l'équipe de France que dans son encadrement, à endosser pleinement ce statut de favori pour le titre européen.

« On fait partie des favorites, nous ne sommes pas "les" favorites », assure Yannick Souvré, la meneuse de jeu et capitaine des Bleues. « Notre motivation, c'est le titre suprême, mais ce que l'on veut faire comprendre c'est qu'il peut se passer beaucoup de choses », ajoute la meneuse de jeu, Audrey Sauret. « On peut faire le meilleur parcours possible dans la première phase et tomber après, prévient Alain Jardel. Aux Jeux olympiques, les garçons de l'équipe de France ne sont sortis que quatrièmes de leur poule et ils ont fini sur la deuxième marche du podium. »

Officiellement, l'objectif assigné est donc plus « limitatif », selon l'expression de l'entraîneur des Françaises : finir au moins à la cinquième place, le top 5 étant synonyme de qualification pour le Mondial 2002 en Chine. « L'objectif, c'est de pérenniser les résultats au

plus haut niveau », résume Alain Jardel. Si, après l'Euro 99 et les JO 2000, l'Euro 2001 permet de rebondir sur le Mondial 2002, on pourra dire que nous aurons eu une bonne décennie. »

Pourtant, il y a quatre ans, l'équipe de France était au fond du trou.

Inattendue deuxième à l'Euro 1993, elle avait pris l'eau, se trouvant reléguée dans le groupe C des nations européennes après sa non-qualification pour l'Euro 1997. Le groupe a été rebâti à compter d'avril 1997 par Alain Jardel. L'ancien entraî-

neur du BAC Mirande, club féminin phare des années 1980 (champion de France 1988, 1989 et 1990), a su inculquer une certaine rigueur. Il a pu s'appuyer dans cette entreprise sur le travail de formation opéré à l'Insep et sur celui réalisé dans les clubs de Bourges et Valenciennes : sur les douze joueuses retenues pour l'Euro, sept sont passées par l'Insep, quatre évoluant dans le club berruyer et cinq dans le club nordiste.

### « LA FIN D'UNE GÉNÉRATION »

La marque de fabrique des Bleues pourrait tenir en deux mots : « Enorme discipline, défense très dure », comme l'énonce Yannick Souvré. « Le trait de caractère de cette équipe, c'est aussi la solidarité, due à la complémentarité : si on enlève une pièce du puzzle, on se trouve sur le cul », ajoute Alain Jardel. « Notre force est de pratiquer le basket comme un vrai sport d'équ-

pe », complète l'intérieure-pivot Isabelle Fijalkowski. « Nous sommes plus fragiles dans le jeu offensif », tempère Alain Jardel, selon qui « cette équipe est la plus belle que le basket féminin français ait jamais connue ». Ce que confirme Yannick Souvré. « Nous sommes ensemble depuis presque cinq ans et individuellement les filles ont beaucoup progressé », explique la joueuse de Bourges, qui, à trente-deux ans, devrait vivre le dernier Euro de sa carrière. Elle ne devrait sans doute pas être la seule dans ce cas.

« Le Mondial 2002 si nous y sommes et plus sûrement l'année 2003 marqueront la fin d'une génération. C'est le chant du cygne de ce groupe », souligne Alain Jardel. C'est pourquoi l'équipe a débarqué sur l'Euro « conquérante et ambitieuse, pour gagner », ainsi que l'affirme Audrey Sauret.

Philippe Le Cœur

### Douze sélections en lice

● **Poules.** Les douze formations qualifiées ont été réparties en deux poules pour une première phase qui s'achèvera mercredi 19 septembre. La France figure dans la poule A, réunie à Orléans (Loiret), avec la Roumanie, la Yougoslavie, l'Ukraine, la Pologne, tenante du titre, et l'Espagne. La poule B rassemble à Gravelines (Nord) la Russie, la République tchèque, la Slovaquie, la Hongrie, la Grèce et la Lituanie. ● **Phase finale.** Les quatre premières équipes de chaque poule disputeront, vendredi 21 septembre, les quarts de finale qui, comme l'ensemble des phases finales, auront lieu au Mans. La finale est programmée pour le dimanche 23 septembre. ● **Mondial.** Les cinq premières places de l'Euro 2001 sont qualificatives pour le championnat du monde de 2002, qui aura lieu en Chine.

## A Bourges, le sport féminin est roi

**BOURGES**  
de notre envoyée spéciale  
Bourges. Sa cathédrale, son Primitif et son équipe de basket-ball féminin. Depuis sa création en 1987, le Cercle Jean-Macé Bourges Basket (CJMBB) suscite curiosité et admiration. Aujourd'hui triple champion d'Europe (1997, 1998, 2001), le CJMBB s'enorgueillit d'être le porte-drapeau du sport féminin en France.

Le pari était pourtant audacieux. Le président du club, Pierre Fosset, avoue avoir fait, il y a quinze ans, un choix purement économique. « Nos finances ne nous permettaient pas d'entretenir une équipe masculine », raconte-t-il. Une étude marketing nous avait convaincus de tenter notre chance avec les filles. » Les résultats sont là : des milliers de supporters fidèles, dont 3 500 Berruyers, une renommée internationale. Et pourtant, l'équipe de Bourges a connu des débuts incertains. En 1988, son budget s'élevait à seulement 600 000 francs, dont 150 000 apportés par des partenaires privés. Aujourd'hui, le club affiche un budget prévisionnel pour la saison 2001-2002 de 10,5 millions de francs, dont 4,3 millions de fonds privés, avec des salaires moyens de 40 000 francs mensuels. Une évolution dont Pierre Fosset est fier.

Au début, seule une enseigne de la grande distribution avait accepté, à moindre coût, de se lancer dans

l'aventure. Par la suite, ses bons résultats ont attiré des équipementiers comme Nike et Champion, la chaîne de télévision Pathé Sport ou la chaîne de restauration rapide Quick, l'un des principaux partenaires du CJMBB depuis un an. « L'avenir du business sportif passe par les filles », assure Pierre Fosset. Les pouvoirs publics se sont engouffrés dans la brèche. La ville subventionne le club féminin à hauteur de 2,4 millions de francs, soit un tiers de son budget « jeunesse et sports ». Le conseil général débouque annuellement 1,3 million de francs, le conseil régional se contentant d'une enveloppe de 500 000 francs.

Pour autant, le basket-ball féminin n'est pas encore la « danseuse » des édiles de Bourges. « Nous avons signé un contrat d'objectifs sur trois ans », explique Gérard Noc, le responsable du service des sports à la mairie. Mais avec une obligation de résultats. » En ville, les gens en parlent comme d'une certitude : Bourges deviendra bientôt la véritable capitale du sport féminin. Le pôle France espoirs de la Fédération française de basket-ball (FFBB) devrait être déplacé de Toulouse à Bourges. La ville hébergera, en 2003, le premier centre régional d'éducation physique et sportive (CREPS) 100 % féminin.

Anne-Lise Polack

L'événement sportif le plus important au monde est aussi l'un des plus grands défis pour l'univers des Technologies de l'Information.

Toshiba, Partenaire Officiel des Coupes du Monde de la FIFA 2002 et 2006™, jouera un rôle essentiel pour le succès de ces compétitions. Non seulement en fournissant, pour la Coupe du Monde de la FIFA Corée/Japon 2002™, l'ensemble des équipements informatiques (PC, Portables et Serveurs), mais aussi en associant son expertise aux équipes de la FIFA, pour le développement du site Web officiel de cet événement. A cette occasion, Toshiba démontrera son savoir-faire en matière de qualité et de fiabilité de ses produits, ainsi que sa capacité à proposer des solutions Internet clés en main. Toshiba s'engage activement, afin que le succès des prochaines Coupes du Monde de la FIFA™ soit aussi le succès de l'innovation, dans le domaine des Technologies de l'Information.

Partenaire Officiel pour les Technologies de l'Information

**TOSHIBA**  
www.toshiba.fr



# L'habitat, lieu de créativité

Les professionnels réunis au Salon Maison et objet mettent en avant dans leurs réalisations l'humain et le sensible pour résister à un environnement jugé trop technologique

LA PROFUSION jusqu'à plus soif, et peut-être jusqu'à saturation. Telle est aujourd'hui, et depuis quelques années déjà, la véritable tendance déco. Cette tendance qui touche tous les segments de la décoration (mobiliers, objets, textiles, accessoires) a le mérite de souligner une grande richesse créative dans l'univers de la maison, et d'encourager – mais aussi d'expliquer – le mélange des styles et des genres qui s'opère désormais au sein de l'habitat. La diversité a aussi pour conséquence de brouiller les pistes et les repères. Difficile, en effet, dans un tel contexte, de dégager ces grands courants qui peuvent faire sens.

Vincent Grégoire du bureau de style Nelly Rodi y est pourtant parvenu, dans l'une de ses animations – intitulée « Rhabillez-moi » – mises en place lors de la dernière édition du Salon professionnel Maison et objet qui s'est tenu, du 7 au 11 septembre, au Parc des expositions de Villepinte (Seine-Saint-Denis). A travers des thèmes communs à la mode et à la maison (typographie, trompe-l'œil, denim, seconde peau, lingerie fine, noir ! noir ?), Vincent Grégoire met en lumière une création qui s'élabore « en réaction » au monde. L'exposition montre ainsi que les matières, les couleurs et les formes en vogue aujourd'hui apparaissent comme autant de refuges et de remèdes aux valeurs dominantes ou aux agressions extérieures.

Un des thèmes retenus – la typographie – souligne une saison riche en mots. Mode et maison affichent, en effet, tissus, vêtements et objets imprimés de lettres, de phrases ou de slogans... « comme pour conjurer les excès des ordinateurs et se moquer du virtuel, des start-upper ». Face au monde de l'image, le langage réhabilite et dope l'imaginaire. « Jouer avec le lettrisme est d'actualité. Retrouver l'esprit imprimerie, après l'avoir simplement plaqué sur un produit, la tendance est à le recouvrir de rythmes graphiques à base de typographies. Comme si, à l'aube du tout-mécanique, on redécouvre Gutenberg et toutes ses énergies. » En appui à cette réflexion : les tissus Yves Delorme, les coussins NO et YES (Manderley), un porte-revues dessiné sur le mot NEWS, le sac imprimé en lettres argentées Louis Vuitton.

En réaction à un environnement pragmatique et immédiat, se dessine « un goût pour le mystère, le surprenant, l'original ». Voilà pour la tendance trompe-l'œil, ou « trompe son monde » – à l'image de la nappe-chemise intitulée « Ceci n'est pas une chemise » – qui accumule les notes humoristiques et les effets surprises, brouille les frontières entre le réel

et le virtuel, s'approprie et revisite le concret pour lui donner une dimension plus onirique et poétique. Du faux relief, des fonctions qui se devinent plus qu'elles ne le laissent voir, des assemblages inattendus, du ludique, de l'inquiétant sont quelques-unes des règles du jeu.

Symbole de la vie moderne, facile, décomplexée et pratique, le jean investit la mode et la maison. Soucoupe et coupe aux striures bleues (Verres & décors), tabouret recouvert d'un derrière de jean (galerie CSAO), coussins Ralph Lauren, nounours baby Dior... le jean habille hommes, femmes, enfants et intérieurs de multiples façons, sachant plaire aux frileux du style (en toile bleue neuve), comme aux plus audacieux (quand elle se customise). Matière refuge, basique indémodable et universel, le denim n'en tient pas moins, lui aussi, son petit discours de rébellion en explorant les extrêmes. « Après le jean bien bleu, bien propre, bien chic, c'est le retour de la toile maltraitée, violente, recolorée, reinte. Un esprit 80's brut, à base de délavé, de surteint, de graffité, de gribouillé, de taillé, de customisé et de rapiécé. »

## RENOUER AVEC LA FÉMINITÉ

Face à un environnement agressif, bruyant, mécanique, technologique... le consommateur réagit, se protège, recherche de l'humain, du sensible, du sensuel... « quelque chose qui fait vibrer ses propres sens, prolonge son propre corps : une seconde peau. Pas d'artificiel mais du naturel, des matières et sensations qui le fait renouer avec ses instincts. Plaisir du contact, avec la vraie croûte ». Coussins et plaids en fourrure, mobilier et accessoire en cuir, la création se réapproprie la vraie peau, le poil, le grain de matières brutes.

Parallèlement, l'univers intime renoue avec la féminité, à travers plissés, dentelles, baleines, satins, soies, fleurs, perles et volants. Les coussins s'ornent de perles et de plumes, la maison fait sa coquette, en se drapant de mousselines et de gazes. Coquinerie calculée dans l'air... la lingerie fine établit les règles du double jeu, entre volupté, impertinence et humour. Et l'exposition de poser la question : « La maison, la déco, le design encore si graphiques, si zen, si masculins vont-ils succomber aux assauts moelleux d'une tendresse, d'une féminité, d'une lascivité venant de la mode et du bien-être ? Ou ne va-t-on pas assister à l'hybridation, à la fusion, à l'osmose entre deux identités a priori si contradictoires : le mariage (ou pacs) de la carpe et du lapin pour un habillé/habité aux structures architecturées et aux détails de charme ». Plaids cashme-



Chaise « Gel chair », de Werner Aisslinger, pour Capellini.



Petite lampe d'Arik Levy composée de bracelets indiens en verre, pour Sentou.

Table basse turquoise en laque, avec plateau aux gigognes, de Luma/Oom.



re et plumes (Stella Cadente), coussins perlés (En fil d'Indienne), coussins tulle et tissu très doux (Céladon design).

Dernier thème abordé, le noir qui fait son apparition en déco et en mode (Le Monde du 8 septembre). Coussins de fourrure noire (Effets personnels), assiettes de Johanna Gullichsen, bouteilles Ex-Voto, photophores Partoutatis... le noir affiche des humeurs changeantes tour à tour raide, fluide, rêche, soyeux, opaque ou lumi-

neux, pour ambiance dramatique ou romantique. C'est selon. Le noir semble traduire « les envies naissantes des consommateurs, leur attirance grandissante pour le mystère, la face sombre des choses ou de leur personnalité », une attirance pour la sophistication et l'ombre mais aussi une quête d'essentiel. Le noir nie le compromis. « Une non-couleur symbole de rébellion et d'anarchie. »

Véronique Cauhapé

## Un magasin comme chez soi

UNE BOUTIQUE agencée comme une demeure s'est ouverte il y a quelques mois en plein cœur du quartier du Marais, à Paris. Son nom : Nouvel Art de l'objet. Son style : un mariage d'Orient et d'Occident. Deux mondes qui se mêlent, avec l'assurance du bon goût, et créent une ambiance chaleureuse. Des objets, des meubles, des petits riens venus d'ailleurs puis revisités côtoient, sans fractures ni fausses notes, des créations d'ici qui se donnent des airs exotiques. Le tout mis en place comme dans un appartement. Ce qui, sur le pas de la porte, peut donner l'impression (fugace) de s'être trompé d'adresse et d'être entré chez quelqu'un. Autrement dit, Nouvel Art de l'objet est d'abord un lieu où l'on se sent bien.

Les deux créateurs de ce nouvel espace, Pascal Mory (décorateur) et Patrick Henri (gérant), à la fois éditeurs et diffuseurs, partagent les

mêmes attirances pour le voyage, la découverte et la création. Leur boutique est le reflet et l'aboutissement de ces passions. Mais aussi la marque d'une exigence. Le mobilier en bois massif (en teck teinté, bois de palme, chêne teinté wengé) aux lignes contemporaines est fabriqué avec le savoir-faire de l'ébénisterie traditionnelle. Les luminaires, lampes et lampadaires sont réalisés dans le même esprit : une alliance de bois nobles (palissandre, teck) et de tissus ou papier qui diffusent un éclairage délicat.

### PERSONNALISER SA MAISON

Tables à manger, tables basses à plateaux, meubles hi-fi aux portes ajourées, guéridons au piètement façon Brancusi, chaises aux dossiers japonais, bibliothèque en incrustation de bambou, canapés (réalisés sur mesure) et fauteuil deux places (jouant sur un contraste visuel – douceur/rugosité – des



Chaise « Ero/s » de Philippe Starck, pour Kartell.



Tasses en silicone de toutes les couleurs et leurs soucoupes trouées, pour Cooked in Marseille.

Tables « Little Sister » de Lissoni Associati, pour Artelano.



## Un guide du design

Le magazine *Intramuros* publie un numéro hors série qui réunit toutes les adresses importantes du design et de la création, à Paris. Une bible (chaque galerie, magasin, boutique est illustré d'un texte de présentation et d'une photographie), accompagnée d'un guide utile. Ce petit livret (30 F, 4,5 €) montre également que la capitale, prise dans une dynamique de communication, a changé, comme le souligne dans son éditorial, Chantal Hamaide, fondatrice et directrice du magazine : « Le guide trace la nouvelle cartographie de Paris et souligne la vocation des créateurs et des rêveurs à donner de la vie, du sens et de la qualité au paysage intra-muros. » Cette année, sur l'espace Now ! (qui réunit la création la plus pointue du Salon Maison et objet), Chantal Hamaide dévoilait sa vision du design européen avec l'exposition « *Vibration européenne* », à travers une sélection de 25 créateurs (français, italiens, espagnols, portugais, allemands, nordiques...). Cette exposition est présentée jusqu'au 29 septembre dans les deux Conran Shop de Paris : 30, boulevard des Capucines et 117, rue du Bac.

### Nouvel Art de l'Objet

Ameublement et décoration

Canapés  
Chaises  
Fauteuils  
Bibliothèques  
Tables  
Guéridons...

5, rue des Guillemettes  
75004 Paris-Le Marais  
Tel: 01 42 74 13 53 www.naodecoration.com

### PERRONO - BIJOUX

Anciens - Occasions - Argenterie  
Pierre précieuses - Brillants  
Création et transformation

Achats, Ventes,  
Echanges, Réparations

Sélectionné par le guide  
"PARIS PAS CHER"

OPERA angle bd. des Italiens  
4, chaussée d'Antin

ETOILE 37, avenue Victor Hugo  
ouverts du mardi au samedi

Peyret, des gravures d'Audrey Havel... Comme tout chez-soi qui se respecte, la boutique Nouvel Art de l'objet recèle mille et un petits accessoires qui personnalisent une maison. Bougies-sculptures qui imitent à s'y méprendre l'aspect de la pierre, assiettes en céramique bordées d'une surpiqûre de corde, serpents d'encens, plaids en fausse fourrure, chemin de table en sarmets de noix de coco posés sur de la jacinthe d'eau, boîtes en bois de diverses tailles dont on invente l'usage, porte-magazines... autant d'idées pour la maison et de suggestions pour les cadeaux.

V. Ca.

★ Nouvel Art de l'objet, 5, rue des Guillemettes, 75004 Paris. Ouvert du lundi au vendredi, de 13 heures à 19 heures, et le week-end, de 14 heures à 19 h 30. Tél. : 01-42-74-13-53.

# Le papillon monarque aurait peu à craindre du maïs transgénique

De nouvelles études contredisent les conclusions d'expériences précédentes

Le papillon américain monarque ne serait pas menacé par l'extension des cultures de maïs transgénique aux États-Unis. Cette conclusion, tirée d'une série d'études

publiées dans les derniers *Comptes rendus de l'Académie des sciences américaine*, devrait calmer les inquiétudes nées d'expériences précédentes.

IL ÉTAIT devenu un symbole de la lutte contre les organismes génétiquement modifiés (OGM). Le monarque, ce papillon migrateur qui transite chaque année entre le Mexique et les plaines céréalières américaines (la *corn belt*), aurait finalement peu à craindre de toxines insecticides produites par le maïs transgénique Bt pour se protéger d'un insecte ravageur, la pyrale. C'est ce qu'indique une série d'articles scientifiques publiés cette semaine par les *Comptes rendus de l'Académie des sciences américaine* (PNAS, version électronique).

La nouvelle devrait réjouir les géants de l'agrochimie : en mai 1999, la publication d'une étude montrant que l'ingestion de pollen transgénique pouvait être néfaste aux larves de ce lépidoptère avait suscité de vives réactions, poussant même la Commission européenne à suspendre temporairement l'agrément du maïs Bt. John Losey et son équipe de l'université de New York avaient montré en laboratoire que 44 % des larves de *Danaus plexippus* nourries avec des feuilles de laitron – leur mets de prédilection – saupoudrées de pollen de maïs transgénique succombaient à ce régime.

Cette étude avait aussitôt été critiquée par les semenciers, qui soulignaient son manque de réalisme par rapport aux conditions rencontrées en plein champ. John Losey devait lui-même en relativiser la portée. Mais quelques mois plus tard (*Le Monde* du 25 août 2000), une équipe de l'université de l'Iowa, s'appuyant cette fois sur des expérimentations en champ, concluait que « les effets du pollen transgénique sur le monarque pourraient être observés dans un périmètre de 10 mètres autour des champs transgéniques ».

Les chercheurs qui ont rédigé les

six articles publiés par les PNAS se sont d'abord attachés à évaluer la concordance entre la période de pollinisation et la présence des larves de monarques dans les champs. Il semble que, selon la région considérée, les deux événements soient synchrones dans 15 % à 62 % des cas. Les observations ont aussi montré que la proportion de laitrons dans les champs de maïs était plus marquée dans les régions fortement agricoles, et que les pontes des lépidoptères y étaient alors plus abondantes.

## LE DÉBAT N'EST PAS CLOS

La concentration des grains de pollen transgéniques sur les feuilles de laitron a elle aussi été mesurée. Elle est cinq fois moins importante à deux ou trois mètres de distance du champ que dans les rangs de maïs, où elle varie de 65 à 425 grains de pollen par centimètre carré. Or il a été constaté que, pour les variétés de maïs Mon 810 et Bt 11, la concentration minimale pour observer un effet sur les larves de lépidoptère était de 1 000 grains par centimètre carré. En revanche, le Bt 176 produit par Novartis (devenu Syngenta depuis son rapprochement avec Zeneca) est néfaste à des concentrations de 5 à 10 grains, ce qui implique la possibilité d'un « impact significatif » en conditions réelles.

Restait à calculer la probabilité pour des larves d'être exposées à ces pollens. L'opération a été faite pour l'Iowa : 2,1 % des larves mourraient et ingèrent les grains toxiques, et 0,41 % risqueraient d'en ressentir les effets. Les projections indiquent que, si l'ensemble des récoltes étaient représentées par la variété 176, 6,1 % de la population de monarques seraient menacés, une proportion tombant à 0,05 % avec les variétés moins toxiques.

Les chercheurs concluent donc que « la population de monarques potentiellement exposée à des niveaux toxiques de pollen transgénique est négligeable et diminue, dans la mesure où la variété 176 – qui représente moins de 2 % des plantations de maïs – sera abandonnée en 2003 ».

Cette conclusion semble clore le débat. Mais certains notent que les études en question n'abordent pas un autre aspect de la culture des OGM : ceux-ci sont parfois conçus pour résister à des herbicides totaux, comme le Round-up de Monsanto, qui éradiquent totalement les mauvaises herbes, dont le laitron. Le monarque pourrait ainsi se trouver privé d'une part importante de son habitat de prédilection. Ce qui fait dire à John Pleasants, un entomologiste de l'Iowa State University signataire des études des PNAS, interrogé par Associated Press, que « nous n'avons réglé la question du maïs Bt que pour nous retrouver face à une autre question ».

Hervé Morin

# Un pirate informatique de 17 ans condamné au Québec

« Mafiaboy » passera huit mois dans un centre de détention pour adolescents pour avoir bloqué, en 2000, plusieurs sites Internet d'importance

À QUINZE ANS, en février 2000, l'adolescent s'était fait mondialement connaître en bloquant des sites symboliques d'Internet (CNN, Yahoo, Amazon, Dell, eBay, eTrade...) à l'aide d'un bombardement de « demandes d'accès » provoquant leur engorgement. Pour cela, le pirate avait mobilisé un grand nombre d'ordinateurs à l'insu de leurs propriétaires afin de les faire participer à une attaque massive et coordonnée des sites visés.

La loi canadienne protège l'identité des mineurs et le pirate n'est désigné que par le pseudonyme qu'il utilise sur la Toile, « Mafiaboy ». Arrêté le 15 avril par la gendarmerie royale, le jeune homme habitant près de Montréal aurait causé des dommages estimés à 1,7 milliard de dollars (1,8 milliard d'euros). Inculpé de soixante-sept chefs d'accusation, il risquait deux ans de prison et 1 000 dollars canadiens (720 euros) d'amende.

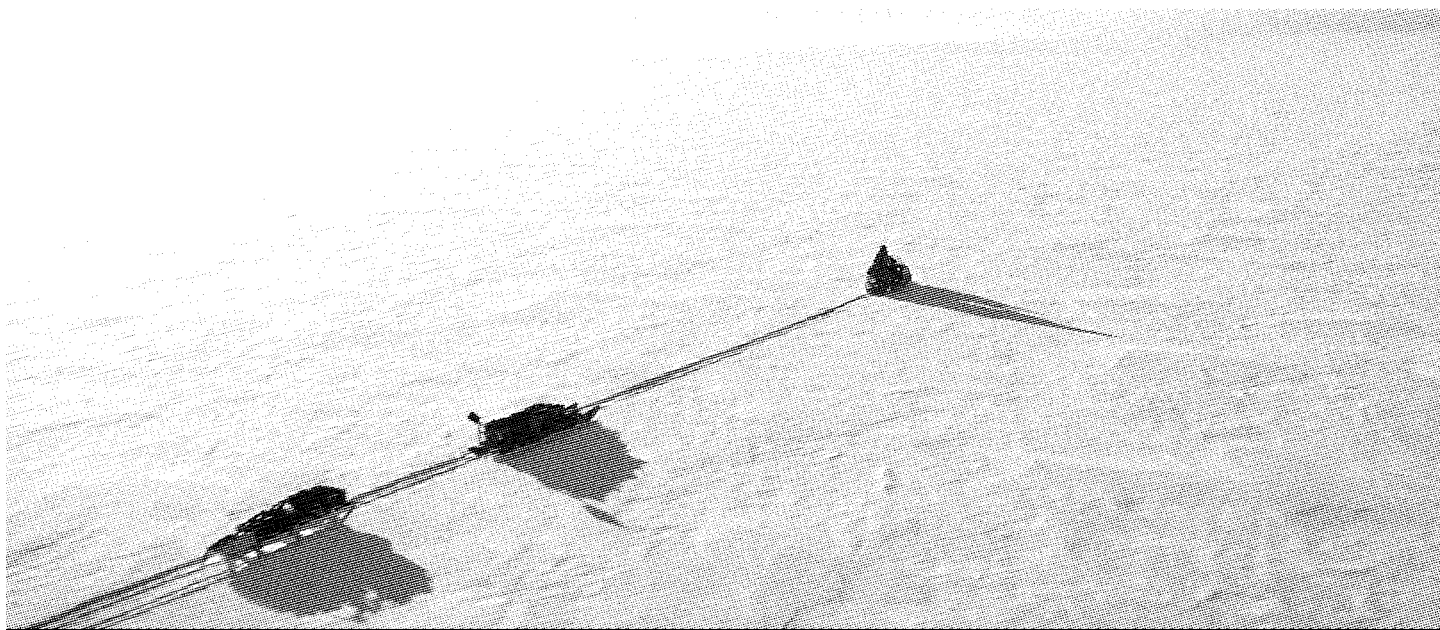
Mercredi 12 septembre, Mafiaboy a été condamné à une peine de huit mois de « garde ouverte » dans un centre pour adolescents

assortie d'une mise à l'épreuve d'un an et de l'obligation de verser 250 dollars canadiens (169 euros) à un organisme caritatif. Au cours de sa détention, le jeune homme pourra prendre des congés et visiter sa famille et ses amis. « Nous pensons que le jugement est raisonnable. Il envoie un fort message aux hackers : s'ils font ces choses, ils seront pris », a déclaré le procureur de la Couronne, Louis Miville-Deschênes.

Devant la chambre de la jeunesse du Québec, le juge Gilles Ouellet a qualifié le piratage de Mafiaboy d'acte criminel avec un haut degré de préméditation. « Il s'agit d'une attaque qui a fragilisé tout un système de communication électronique. L'infraction est grave », a-t-il précisé.

L'avocat du jeune homme a laissé entendre qu'il pourrait faire appel du jugement. « Selon moi, la détention est de trop », a-t-il déclaré à la sortie du tribunal. S'il avait été adulte, Mafiaboy aurait encouru une peine de dix ans de prison.

Michel Alberganti



# Les vols spatiaux de longue durée se préparent couché la tête en bas

TOULOUSE

de notre correspondant

Ils vont passer trois mois allongés, la tête en bas, pour simuler les effets sur l'organisme d'un long voyage spatial. Quatorze volontaires ont été retenus par l'Institut de médecine et de physiologie spatiale (Medes) de Toulouse, où quatre des participants sont déjà alités, avant que les dix autres ne connaissent progressivement le même sort. Après une phase préparatoire de quinze jours, les lits qu'ils ne doivent plus quitter sont inclinés de 6 degrés pour simuler la microgravité spatiale. Cette étude, dite de « décubitus anti-orthostatique », est la plus longue et la plus complexe du genre jamais réalisée. Les scientifiques veulent mesurer les effets de l'apesanteur sur le squelette et les muscles, sur le système cardio-vasculaire, la régulation neuro-endocrinienne de la production d'urine ou les modifications du cycle veille-sommeil.

Parmi les volontaires, on trouve un facteur, un professeur d'histoire-géographie, un employé du bâtiment, un comptable, un jardinier... Preuve que la perspective de gagner 75 000 francs (11 434 €) en restant couché n'a pas attiré que des étudiants, des chômeurs ou des oisifs. De toute façon, aucun d'entre eux ne touchera de « pactole » : le versement de la somme qui leur est due s'étalera sur trois ans. « Nous recherchons d'autres motivations que strictement financière. Tous doivent partager une certaine curiosité scientifique. Certains manifestent un intérêt pour la conquête spatiale, d'autres veulent en profiter pour développer un projet personnel, cultiver le dépassement de soi », explique Laurent Braque, responsable de la communication de l'opération, baptisée Bedrest 2001. Certains rêvent-ils de devenir astronaute ? « J'imagine que oui, mais ce n'est pas contractuel », avertit M. Braque.

Les initiateurs de l'opération ont reçu près de 450 dossiers après

publication d'un appel à candidatures où on précisait que l'on recherchait des hommes de 25 à 45 ans, mesurant de 165 à 185 cm et qui n'étaient dépendants ni au tabac ni à l'alcool ou à des médicaments. Avoir écarté les femmes ne signifie pas pour autant que les équipages qui s'envoleront peut-être un jour pour Mars seront exclusivement masculins. « Je pense au contraire que les équipages seront mixtes », s'avance Laurent Braque, qui justifie cette sélection apparemment sexiste par la nécessité de constituer « une population homogène ».

## ABSENCE TOTALE D'INTIMITÉ

Un autre critère non écrit s'est dégagé lors des sélections : parler anglais pour pouvoir communiquer avec les équipes très internationales de scientifiques qui suivent l'expérience. Si les candidats pouvaient venir de n'importe quel pays d'Europe, tous les volontaires retenus sont français. Mais l'information pour la deuxième campagne, Bedrest 2002, prévue en mars prochain, devrait être davantage diffusée dans les autres pays.

Pour retenir les quatorze candidats sur les quarante postulants qui ont finalement été convoqués à Toulouse, l'équipe de Medes a fait appel à une psychologue. Outre les capacités physiques et la motivation des candidats, il s'agissait de vérifier que chacun serait capable de vivre pendant quatre mois sans aucune intimité, en chambre de deux et sous surveillance médicale constante, avec des contacts vers l'extérieur réduits au minimum. Les volontaires peuvent lire et regarder la télévision pendant leur « temps libre », mais ils ne peuvent téléphoner qu'à certaines heures. Pas question toutefois de braquer des caméras et de médiatiser ces volontaires pendant l'expérience ou après. Pour éviter l'effet « Loft Story », tous resteront anonymes.

Stéphane Thépot

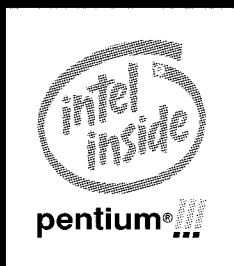
Complètement givré!

le portable TOSHIBA Satellite 1800-750 ne coûte que

11 490 FHT  
1751,79 € HT

## TOSHIBA Satellite 1800-750

- Processeur Intel® Pentium® III 1 GHz
- 128 Mo SDRAM
- Disque dur 20 Go
- Écran 14"1 TFT XGA - Sortie TV
- Lecteur DVD 8X et lecteur de disquettes en simultané
- Modem 56K
- Batterie Li-Ion
- Microsoft Windows® 98 & WorkSuite 2001 (6 logiciels dont Word 2000)



Pour plus d'informations contactez Toshiba Infos au: 0892 69 29 49 (2x24h/24h) ou sur www.pc.toshiba.fr

Soit 13 742,04 FTTC ou 2 095,14 € TTC, prix conseillés chez les revendeurs agréés Toshiba participant à cette opération en France Métropolitaine. Offre réservée aux entreprises, valable du 10 septembre au 31 octobre 2001, dans la limite des stocks disponibles et non cumulable avec d'autres promotions Toshiba ou conditions particulières.

Les PC de Toshiba utilisent la version légale de Microsoft® Windows®  
www.microsoft.com/piracy/howtotell

Choose freedom\*  
**TOSHIBA**

\* En toute liberté



**NEW YORK** La destruction des deux tours du World Trade Center, le mardi 11 septembre à New York, pose des questions relatives aux techniques de construction des

immeubles de très grande hauteur. ● DEPUIS leur invention, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les gratte-ciel américains ont privilégié les structures en acier. En France, la mise au point du béton

armé en France à la même époque a conduit les ingénieurs à perfectionner les capacités d'autres matériaux dans la recherche d'une meilleure résistance aux chocs et aux incen-

dies. ● DANS UN ENTRETIEN au Monde, l'ingénieur et architecte Bertrand Lemoine explique les enjeux actuels du débat. La sécurité des occupants est évidemment une pré-

occupation constante des autorités. Mais aucun règlement n'aurait pu prendre en compte les circonstances extrêmes de la tragédie de Manhattan.

# Le combat du fer et du béton partage les constructeurs de gratte-ciel

Pionniers de la conception d'immeubles de très grande hauteur, les Américains ont toujours privilégié les structures d'acier, tandis que d'autres techniques progressaient. Mais des choix différents n'auraient rien changé au bilan tragique des attentats du 11 septembre à New York

**BERTRAND LEMOINE**, ingénieur et architecte, directeur du développement de la construction chez Usinor, est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'architecture métallique qui a coïncidé, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la recherche de records de hauteur ou de résistance par les bâtisseurs de l'ère industrielle et post-industrielle.

« Quel était le système de répartition des charges dans la construction du World Trade Center ?

— Les deux tours étaient pourvues en façade d'un revêtement métallique, extrêmement résistant, très rigide, constitué d'une résille de poutrelles d'acier. Les plateaux, eux-mêmes de béton et d'acier, y étaient accrochés et leur masse prenait appui sur cette structure extérieure. Le noyau central en acier, comprenant aussi des éléments en béton — où étaient regroupés escaliers et ascenseurs —, était conçu pour supporter uniquement les charges verticales de l'édifice, et non les plateaux d'étage.

— Comment s'est comporté le World Trade Center au moment de l'impact ?

— Le scénario est à peu près le même pour les deux agressions qu'il a subies. L'avion a traversé la coque métallique extérieure du bâtiment et le choc a dû atteindre le noyau central. Un effet de levier a agi sur l'ensemble de l'édifice qui, apparemment, n'a pas bougé, mais il est fort probable que les structures de la base de la tour ont été grandement fragilisées dès ce moment-là. Puis il y a eu les effets de l'incendie alimenté par le carburant des avions. D'une très grande violence, il s'est propagé par l'extérieur, vers le haut, et sans doute vers le bas par les gaines de circulation verticale. On sait que l'acier perd ses capacités de résistance à partir de 450 degrés Celsius et qu'il fond à 1 400 degrés. A la suite de l'attentat, on a parlé de températures se rapprochant de ce point de fusion. S'agissant du World Trade Center, on peut constater que l'édifice n'a pas bronché sous l'impact très violent d'un avion de 180 tonnes lancé à 600 ou 700 kilomètres à l'heure et qu'il s'est maintenu debout pendant plus d'une heure en dépit de la violence du feu.

— Ce qui a surpris les observateurs, c'est l'effondrement sur elles-mêmes des deux tours. Comment l'expliquer ?



La « skyline » de Manhattan : à gauche, en août 2000 ; à droite, le 12 septembre 2001.

— Compte tenu de l'effet de levier qui a déstabilisé les bâtiments et de la violence de l'incendie, les plateaux supérieurs ont commencé à s'effondrer les uns sur les autres. L'impact cumulatif de leur chute a entraîné une destruction en cascade de plus en plus rapide de l'édifice.

— Le World Trade Center aurait-il mieux tenu le coup s'il avait été construit en béton ?

— Je ne crois pas. Le choc initial

aurait eu les mêmes conséquences et l'incendie aurait fait éclater le béton qui aurait, de ce fait, perdu ses capacités de résistance.

— Il semble que la construction métallique soit l'apanage des Etats-Unis et du Japon alors que l'Europe et spécialement la France seraient vouées au béton. Est-ce la réalité ?

— Si l'on considère les immeubles de grande hauteur qui se



### Les échelles du feu

A Pittsburgh, qui fut l'un des plus grands centres métallurgiques du monde, la revue *American Metal Market* a interrogé plusieurs ingénieurs spécialistes de l'acier et de sa résistance. Tout en estimant inévitable leur effondrement, tous s'étonnent que les tours du World Trade Center aient résisté si longtemps au feu, rendant hommage à leur structure. Pour l'un d'eux, Ray Steeb, directeur général du bureau de construction de Pittsburgh, « elles étaient construites pour résister à 1 600 degrés Fahrenheit (870 degrés Celsius). Si la température n'avait pas dépassé 1 000 °F (530 °C), elles auraient tenu plus longtemps (...). Chaque demi-pouce (1,5 cm) d'épaisseur de matière ignifuge peut ajouter un délai d'une demi-heure pour sortir, mais, continue-t-il, la température a pu atteindre jusqu'à 2 400 °F (1 300 °C). Dans de telles conditions, il devient difficile d'imaginer l'enchaînement exact des effets ».

construisent un peu partout dans le monde, on s'aperçoit que la moitié d'entre eux, environ, sont à structure en béton et les autres en acier. Aux Etats-Unis, l'acier l'emporte sans doute, avec 60 % à 70 % des chantiers de gratte-ciel. Mais la Grande-Bretagne préfère, elle aussi, les constructions métalliques. Tandis que la France a un net penchant pour le béton.

— Comment cela s'explique-t-il ?

— Pour des raisons historiques. En France, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, on a très vite et beaucoup construit en béton. D'abord parce que deux guerres mondiales ont handicapé notre production d'acier et qu'après 1945 notre pays a fait venir une main-d'œuvre peu qualifiée, plus facile à employer sur des chantiers « béton ». Les grandes entreprises du BTP en ont profité pour développer leurs compétences, qui sont aujourd'hui reconnues dans le monde entier.

— Y a-t-il entre les deux maté-

### riaux des différences techniques ou économiques ?

— Les aciers et les bétons se valent tant sur le plan technique que sur le plan économique. Sans doute l'acier, plus flexible, donne-t-il sur le béton, trop rigide, un avantage dans les zones à risque sismique. Le métal, plus léger, qui occupe moins d'espace, est également plus rapide à monter, ce qui n'est pas négligeable quand le promoteur est une entreprise privée, pressée de rentabiliser son investissement. L'acier se fatigue à très long terme sous l'action d'un usage répété, et on peut même enregistrer des déformations engendrées par la chaleur du soleil. Mais le béton n'est pas non plus à l'abri du temps. Enfin, s'il est impératif de bien protéger l'acier contre l'action des incendies, il faut noter que le béton armé n'est pas épargné par ces sinistres puisqu'il contient lui aussi de l'acier. Par ailleurs, l'acier, associé au verre, a une image de légèreté, de transparence, qui renvoie à une

certaine modernité architecturale.

— En France, on l'associe aussi au CES Pailleron, ce collège qui a brûlé comme une torche en 1973...

— Contrairement à ce que l'on pense, l'acier ne brûle pas. Ce qui a alimenté le foyer du CES Pailleron, ce sont les autres matériaux et une mauvaise conception du bâtiment. On en a vite tiré des conclusions. Il est vraisemblable qu'après le drame du World Trade Center, les conceptions techniques et architecturales des tours ne seront pas remises en cause. En revanche, les plans d'évacuation seront peut-être revus — notamment la taille, le nombre et la disposition des escaliers.

— Les architectes sont étroitement corsetés par des impératifs sécuritaires de plus en plus contraignants. Peut-on imaginer demain un édifice totalement sûr ?

— Bien évidemment non. Surtout quand il s'agit d'un attentat aussi inimaginable que celui-ci. On sait que dans un incendie, au-delà de 80 degrés, la vie humaine devient impossible. On sait aussi que la plupart des décès sont dus à l'asphyxie. Les nouvelles normes de sécurité ont pour but de détecter au plus vite les foyers et de limiter au maximum la propagation du feu comme l'échauffement des matériaux, de multiplier les trappes de désenfumage et les systèmes d'évacuation rapide. La graduation des normes de sécurité est fonction de la destination du bâtiment, de sa taille, de sa hauteur. En France, comme dans la plupart des pays occidentaux, les structures des immeubles doivent résister au feu pendant un temps suffisant pour permettre d'évacuer ses occupants. En France ce délai est fixé à deux heures pour les immeubles de grande hauteur (supérieurs à 28 mètres).

— Il n'y a donc pas de concurrence entre le béton et l'acier ?

— Non. Même s'il est plus facile et plus rapide de construire un immeuble de grande hauteur en acier. Par ailleurs, on associe de plus en plus l'acier ou plutôt les aciers au béton pour donner naissance à des matériaux composites. Cette mixité est au cœur du développement de l'architecture contemporaine. »

Propos recueillis par Frédéric Edelmann et Emmanuel de Roux

## Un siècle de course vers la plus grande hauteur

LA DESTRUCTION des deux tours symboles du World Trade Center de New York a entraîné une foule de rumeurs et d'interprétations qui tiennent en large partie à la dou-

### ANALYSE

Le gratte-ciel représenté à la fois la modernité et un modèle culturel

ble nature, culturelle et technique, de l'architecture. La dimension culturelle est essentielle, puisqu'elle est à l'origine même du dessin de l'édifice. Une culture qui, pour prendre ses sources dans l'histoire de Babel ou celle des pyramides, est, dans sa forme moderne, proprement américaine. Le gratte-ciel représente à la fois la modernité et un modèle culturel exporté depuis aux quatre coins de la planète. Tours d'habitations ou de bureaux sont devenues consubstantielles à la ville du XXI<sup>e</sup> siècle, ne serait-ce que pour répondre à l'accroissement de la population.

Ce symbole du monde moderne a une histoire récente, un siècle à peine. Il est le fruit conjoint de deux inventions. D'une part, l'immeuble à structure métallique, qui apparaît à Chicago en 1879 avec le deuxième Leiter Building (une dizaine d'éta-

ges) et surtout le Home Insurance Building (1885), l'un et l'autre de l'architecte William Le Baron Jenney, un bien modeste édifice, pourtant, avec ses neuf étages. A New York, Elisha Graves Otis invente l'ascenseur en 1857, perfectionné par ses fils Charles et Norton, qui créent la firme Otis Brothers & Co en 1867 avec un modèle hydraulique auquel succède en 1889 le modèle électrique. Le gratte-ciel devient possible. On note que la tour Eiffel, à Paris vient alors de s'achever...

Presque à la même époque, François Hennebique, reprenant l'invention du béton armé des Français Joseph Lambot (1848) et Joseph Monier (1849), en dépose le brevet pour la construction d'immeubles (1890). Il passe à l'acte en 1900. Pendant longtemps, béton et l'acier devaient s'opposer sur les marchés mondiaux, les Français passant maîtres dans l'art de la préfabrication lourde au lendemain de la seconde guerre mondiale, tandis que les Américains, selon une image simplifiée, restaient les maîtres de l'acier, dont ils tiraient le meilleur profit dans l'invention de tours de bureaux toujours plus hautes. Il convient de les distinguer des tours de télévision (celle de Toronto est haute de 600 mètres), structures de béton armé beaucoup plus élevées mais curieusement moins porteuses de symbole.

S'il subsiste un conflit économique entre les grandes firmes, les ingénieurs se retrouvent désormais et de plus en plus souvent en accord, comme nous l'indique Bertrand Lemoine, pour associer leurs techniques respectives. Mais ce discours n'est pas unanime. Pour l'historien Bernard Marrey, le conflit n'est pas entièrement apaisé, tout en notant que les normes sont plus sévères en France, mais que les exigences des assurances sont, a contrario, plus redoutables aux Etats-Unis.

### « TOUR SANS FIN »

L'ancien directeur général de Bouygues, Jean Bard, réputé pour ses connaissances techniques, estime qu'une tour entièrement en béton, noyau et structure, ce qui est le cas de la plupart des tours de la Défense sous leur allure glacée, auraient mieux résisté face à un pareil attentat. La résistance du béton, explique-t-il, est aussi liée à sa masse. Ainsi la Grande Arche de la Défense, qui ne dépasse pas 100 mètres de haut et offre des surfaces moindres, pèse 300 000 tonnes, quand chacune des tours du World Trade Center ne dépassait pas 270 000 tonnes. Mais il précise aussi qu'aucune tour de bureau, aussi haute que le World Trade Center, n'a jamais été érigée en béton. Il doute également qu'une tour dont le noyau serait en béton et la structure

en acier, cas de la tour Montparnasse et de la tour Nobel, à la Défense, aurait mieux résisté que les consœurs de New York. Peut-être préserveraient-elles plus longtemps la circulation des occupants, à supposer, ajoute-il avec prudence, que la panique, l'obscurité et la fumée ne viennent pas compliquer la situation.

Pour avoir étudié le projet de « Tour sans fin » dessiné par Jean Nouvel, un édifice composé d'une ceinture de béton entourant une structure d'acier et qui se serait élevé à 400 mètres de haut, dans le quartier de la Défense, Jean Bard imagine avec une technicité fataliste les conséquences d'un tel scénario catastrophe. Si un avion, percutant la « Tour sans fin », l'avait perforée pour exploser à l'intérieur, conduisant à l'embranchement et à l'effondrement de tous les étages, peut-être n'en serait-il resté debout qu'une immense cheminée calcinée...

La querelle du béton et de l'acier n'a définitivement pas lieu d'être dans le contexte d'une pareille tragédie. Les interrogations sur les normes de sécurité applicables aux immeubles apparaissent en revanche davantage de mise. Mais quelle sera la juste mesure s'il faut prendre en compte, comme un fait reproductible, de telles attaques aériennes ?

F. E. et E. de R.

Le Théâtre de Suresnes Jean Vilar et la Compagnie Les Z'Acoustiques présentent...

... 3 femmes, 3 voix, 3 origines

# Ziğ Zağ

avec Aïda Tahrir, Phyllis Roome, Sandra Nkake  
accompagnées par Maurice Yacobi

Auditorium Saint-Germain-des-Prés  
du 14 au 29 septembre  
du mardi au samedi à 20h30

4, rue Edibien, 75006 Paris  
métro : Odéon, Mabillon  
Réservations : 01 44 07 37 43

Co-production : Les Z'Acoustiques, Théâtre de Suresnes Jean Vilar (11, boulevard de Suresnes, Suresnes) et Théâtre de France (10, rue de Valenciennes, Paris). La Maison de Culture de Suresnes (11, boulevard de Suresnes).

Production : Les Z'Acoustiques

Partenaire : Fondation France télévisions

subventionnés par Le Ministère de la Culture

# La vie culturelle pendant le plan Vigipirate

## La Techno Parade et les « ouvertures exceptionnelles » des Journées du patrimoine annulées, « Aïda » maintenue

L'APPLICATION du plan Vigipirate à la suite des attentats terroristes aux Etats-Unis a d'ores et déjà entraîné l'annulation des « ouvertures exceptionnelles » prévues pour les Journées du patrimoine les samedi 15 et dimanche 16 septembre et celle de la Techno Parade samedi. *Aïda*, de Verdi, présenté au Stade de France vendredi a été maintenu. Pour le reste, l'incidence des attentats sur la fréquentation culturelle paraît faible.

● **Journées du patrimoine.** « Toutes les ouvertures exceptionnelles qui étaient prévues sont supprimées », a annoncé jeudi un communiqué du ministère de la culture et de la communication. Les monuments et sites appartenant à l'Etat seront accessibles au public dans les conditions d'ouverture habituelles. La CFDT, la CFTC, la CGT, FO, la FSU, Sud et l'UNSA ont déposé un préavis de grève pour ces journées en appelant les agents du ministère concernés à cesser le travail. Les revendications portent notamment sur la réduction du temps de travail. « Pour les monuments et sites relevant des collectivités territoriales, des associations ou des personnes privées, a ajouté le ministère, leurs propriétaires sont invités à renoncer aux dispositions exceptionnelles qui étaient liées aux Journées du patrimoine. Au regard des exigences de sécurité et compte tenu des risques et des disponibilités des forces de l'ordre, si les propriétaires maintenaient ces dispositions, elles ne relèveraient que de leur seule responsabilité ».

● **Techno Parade.** La Techno Parade qui devait avoir lieu samedi au Champ-de-Mars à Paris, en point d'orgue des 4<sup>e</sup> Rendez-vous électroniques (ReVE), est annulée sur décision de la préfecture de police, qui a invoqué « le contexte général », a annoncé jeudi l'association organisatrice Technopol. Les « DJs » vedettes qui devaient se produire, dont Carl Cox et Jeff Mills, se relayeront à l'antenne de Radio FG, l'un des organisateurs avec Technopol, vendredi, samedi et dimanche, pour « faire vivre à l'antenne l'âme de New York et sa

richesse créative ». Les autres manifestations en salles, prévues dans le cadre de ReVE, sont maintenues, notamment *United* au Zénith et celle du Cabaret Sauvage, à Paris. La parade techno qui devait avoir lieu samedi pour la première fois à Besançon (Doubs) a été elle aussi annulée, par « décence ».

● **« Aïda ».** La production de l'opéra de Verdi, présentée vendredi au Stade de France de Saint-Denis où sont attendus 78 000 spectateurs, est maintenue, mais la CGT-ferré a déposé un préavis de grève portant sur les dernières heures du service (entre 23 h 30 et 1 h 30 du matin) sur la ligne 13 du métro parisien, qui dessert notamment le stade. Le spectacle doit débiter à 20 heures et s'achever vers 23 h 40. Ce préavis a été déposé pour protester contre la dégradation des conditions de travail sur la ligne. La RATP estime cependant que le service devrait être assuré à 90 %. La direction du Stade de France recommande enfin aux spectateurs de prendre les lignes B et D du RER, toutes les places du parking ayant été retenues. La production d'*Aïda* est maintenue avec la mise en place d'un « plan Vigipirate renforcé », a annoncé jeudi la direction générale du Stade de France. « Une minute de silence sera observée à la mémoire des victimes » des attentats.

● **Musées.** La fréquentation du Centre Pompidou était, « à vue de nez, celle d'un jour ordinaire » mercredi 12 et jeudi 13 septembre.

Au Louvre, deux entrées sur quatre ont été fermées dès mercredi. Les visiteurs ne peuvent accéder au Musée que par la Pyramide, alors que le passage Richelieu est réservé aux groupes, cartes fidélité et entrées gratuites. Cette mesure provoque de longues files d'attente sur la cour Napoléon, devant la Pyramide, où un barrage empêche tout accès aux voitures. La fréquentation n'a pas été affectée : 8 714 billets payants ont été enregistrés mercredi 12 septembre contre 8 968 il y a une semaine. « On est loin de la sinistrose durant la guerre du Golfe ; reste à savoir comment, à l'avenir, les touristes vont



PH. DE POUILLIQUET « LE PARISIEN » / MAXPPP

**On attend 78 000 spectateurs pour « Aïda » au Stade de France, où une minute de silence sera observée à la mémoire des victimes des attentats aux Etats-Unis.**

réagir compte tenu du fait que nous avons 70 % de visiteurs étrangers », commente-t-on au Louvre. A la Réunion des musées nationaux, Alain-Madeleine Perdrillat s'interroge sur les effets à long terme du plan Vigipirate : « En 1995, la fréquentation des musées avait connu un effondrement fort. C'était terrible. Surtout pour les lieux « sensibles » comme le Louvre, Orsay ou Versailles. Je ne pense pas que nous soyons dans cet esprit-là. » Ce dernier fait remarquer que le vermissaire d'une exposition d'art américain au Musée de Blérancourt, samedi 15 septembre, est maintenu.

● **Monuments.** A la tour Montparnasse, « rien n'a encore changé », affirme Jean-Philippe Testud, directeur de la société Montparnasse 56, qui gère le bâtiment. « Nous restons sereins, déplorons l'alarmisme ». A la tour Eiffel, aucune baisse de fréquentation ne s'est fait sentir. La seule différence est liée au plan Vigipirate : présence de gendarmes à l'entrée et sacs fouillés.

● **Evénements annulés ou reportés.** Le 54<sup>e</sup> Festival international de musique de Besançon-Franche-Comté, qui devait s'ouvrir vendredi avec trois concerts en divers points de Besançon, a décidé de supprimer ces manifestations « par respect et solidarité avec les victimes des attentats aux Etats-Unis ». Les premiers rendez-vous du festival auront donc lieu samedi.

L'exposition Made in USA, ou l'art américain de 1908 à 1947, prévue à partir du 10 octobre au Musée des beaux-arts de Bordeaux

dans le cadre de French Regional & American Museums Exchange (Frame), est suspendue.

La 10<sup>e</sup> Quinzaine du cinéma francophone, consacrée au Liban et organisée à Paris par le Centre Wallonie-Bruxelles, devait s'ouvrir mardi 11 septembre. Cette soirée autour des cinéastes libanais Mona Makki et Borhane Alaouie a été annulée, sur ordre du vice-premier ministre belge. Le reste de la programmation, prévue jusqu'au 22 septembre, est maintenu.

L'artiste américaine Jenny Holzer ne viendra pas à Paris pour l'inauguration de son exposition, présentée à partir du jeudi 20, dans la chapelle Saint-Louis de La Pitié-Salpêtrière, à l'invitation du Festival d'automne. L'exposition est maintenue, mais les projections de messages sur plusieurs monu-

ments de Paris que Jenny Holzer devait effectuer, du 20 au 24 septembre, sont reportées à 2002.

● **Cinéma.** Le nombre d'entrées était mercredi de 74 000 sur Paris-périphérie contre 101 000 la semaine précédente, mais cette baisse pourrait être liée à l'absence de sorties à fort potentiel commercial cette semaine. Germain Anton, directeur de programmation chez Pathé-Gaumont, constate que les salles étaient désertes mardi soir... car « tout le monde était devant sa télé ».

● **Opéra de Lyon.** Les responsables de l'Opéra de Lyon ont fait évoluer le bâtiment jeudi en début d'après-midi à la suite d'une alerte à la bombe. Une heure trente plus tard, le personnel regagnait son lieu de travail.

*Service culture (avec AFP)*

## Les théâtres parisiens enregistrent une légère baisse de fréquentation

**MARDI 11 SEPTEMBRE**, une heure après l'annonce de l'attentat à New York, les appels téléphoniques ont cessé au standard des réservations du Théâtre national de Chaillot, où se donne *Bérénice*, un spectacle-événement, avec Kristin Scott Thomas dans le rôle-titre. « Dans l'après-midi, nous avons eu deux ou trois appels », dit Agnès Shemama, responsable du service des relations avec le public. « Depuis, ça a repris, mais il y a beaucoup moins de réservations que les jours précédant l'attentat. » Même cas de figure au standard du Festival d'automne à Paris, dont le lancement aura lieu, le jeudi 20 septembre pour la musique, avec l'opéra de Helmut Lachenmann, *La Petite Fille aux allumettes*, et le lundi 24 pour le théâtre, avec les *Conversations* entre Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, lues par Sami Frey. « Ça sonnait sans arrêt avant les événements. Depuis, ça a ralenti. »

L'onde de choc de mardi a touché l'ensemble des théâtres parisiens. Rares sont ceux qui n'ont pas senti « un trou », ou « un froid », mardi et mercredi. Même ceux qui ont à l'affiche des stars, comme Michel Piccoli, qui joue *La Jalousie*, de Sacha Guitry, au Théâtre Edouard-VII. « Lundi, nous étions plus que débordés, parce que Michel Piccoli était passé au journal

de 20 heures dimanche soir. Depuis mardi, nous sentons une baisse. Les réservations restent correctes, mais c'est calme. » Au Palais des glaces, où triomphe *Les Monologues du vagin*, d'Eve Ensler, « il y a eu beaucoup de reports mardi soir. Depuis, les réservations sont toujours aussi bonnes ».

La location des Folies-Bergère, salle qui affiche *Les Adieux irrévocables de L'Ultima Récital* – un très gros succès – considère qu'il n'y a pas eu d'impact sur la fréquentation, tout en précisant que « les gens viennent parce que les places ne sont ni reprises ni échangées ». Christian Spiellemacker, le directeur du Théâtre de la Renaissance, où se produit un ancien de chez les Deschamps, François Morel, confirme la tendance : « Ceux qui ont réservé viennent. Mais ce qu'on appelle « le bureau », c'est-à-dire les gens qui achètent au dernier moment, ne sont pas venus depuis mardi. »

A la Comédie-Française, à l'Odéon - Théâtre de l'Europe et au Théâtre national de la Colline, l'impact se fait moins sentir sur les réservations, qui n'accusent pas de baisse significative, que sur les scolaires. Les classes qui s'étaient inscrites pour voir *Le Malade imaginaire*, à la Comédie-Française, ou *Léonce et Lena*, à l'Odéon, ont annulé ou « gelé » leur venue, en raison de l'application du plan Vigipirate dans les établissements scolaires.

*Brigitte Salino*

## « Spiderman » et « Men in Black 2 » revus et corrigés

COMME C'EST SOUVENT le cas pour les bandes-annonces des films des grandes compagnies américaines, celle de *Spiderman*, réalisé par Sam Raimi, d'après la bande dessinée de Stan Lee, était présentée sur Internet bien avant la sortie du film, prévue en mai 2002. Mais les attentats du 11 septembre ont amené les responsables de Columbia, producteur et distributeur dans le monde entier, à la retirer précipitamment, ainsi que les affiches déjà placardées dans les salles.

L'affiche montre le visage de l'homme-araignée en gros plan, les « Twin Towers » se reflétant dans son œil droit. La bande-annonce – en fait un *teaser*, c'est-à-dire un film promotionnel court qui comporte parfois des plans qui n'apparaîtront pas dans le film – est encore plus explicite. L'homme-araignée arrête des malfaiteurs qui s'enfuient en hélicoptère. Une fois sa tâche accomplie, on l'aperçoit se balancer entre les « Twins » sous un soleil couchant. « Nous avons envoyé du matériel dans les salles, expli-

que Charles Cravenne, directeur de la promotion chez Columbia France. Celui-ci n'a plus de raison d'être. Il faut retirer notre campagne pour la modifier. Le *teaser* diffusé dans les salles et sur Internet a été réalisé spécialement pour le lancement du film. A ma connaissance, aucune scène de *Spiderman* ne se déroule à proprement dit dans le World Trade Center. »

Un autre film produit par la Columbia, *Men in Black 2*, avec Will Smith et Tommy Lee Jones, actuellement en tournage, devrait subir des modifications de dernière minute. Le dénouement devait se dérouler au World Trade Center. Selon certaines sources évoquées par le quotidien professionnel *Variety* dans son édition du 13 septembre, cette fin aurait même été tournée. Une information démentie par Columbia. Ce concours de circonstances malheureux ne devrait pas modifier le plan de sortie de *Spiderman*. Seul son plan marketing sera revu.

*Samuel Blumenfeld*

**EMI CLASSICS** donne de la voix !

**NOUVEL ALBUM**

TRIBUTE TO GEORGE GERSHWIN  
**BARBARA HENDRICKS**  
IT'S WONDERFUL

**arte**  
Diffusion d'un portrait de Barbara Hendricks le 24 octobre

**TRIBUTE TO GEORGE GERSHWIN  
BARBARA HENDRICKS  
IT'S WONDERFUL**

CONCERT EXCEPTIONNEL

A L'OLYMPIA  
BRUCHO SOQUATRIK

SAMEDI 29 SEPTEMBRE, 20H30

Locations : Fnac - Virgin - Agences Tél: 01.47.42.25.49

## Hollywood s'inquiète de la mondialisation

UN NOMBRE CROISSANT de films de télévision ou de cinéma américains sont tournés hors des Etats-Unis, pour réduire les coûts. L'organisation TCC, qui regroupe des acteurs et des réalisateurs, veut combattre cette tendance : « Beaucoup de travail part au Canada, en Allemagne, en Australie, au Royaume-Uni, et il ne s'agit pas réellement de Hollywood et des acteurs, mais d'un important problème économique », a expliqué William Baldwin, président de la TCC, estimant à 10 milliards de dollars les pertes de l'industrie, selon une étude du département fédéral du commerce. 80 % des films délocalisés ont été tournés au Canada, selon ce rapport, qui souligne que « le plus sérieux impact touche la production de films pour la télévision et le câble américain », et ajoute : « Ces pertes menacent de perturber des parties importantes d'une industrie vitale américaine. »

L'acteur Ron Reagan Jr. dénonce les producteurs qui, « en tant qu'hommes d'affaires, ne voient que le profit (...). Ces gens ne sont pas patriotes. Ils se moquent de l'Amérique et de ce qui est bon pour les travailleurs américains. La globalisation des normes salariales et des coûts de travail pourrait être une solution. »









## Le miroir inversé

par Pierre Georges

LORSQUE reviennent, encore, encore et encore, les images, en boucle, des avions-suicides jumeaux projetés comme missiles sur les tours jumelles, alors on comprend que le miroir s'est inversé plus même que brisé.

Heure après heure, journal télévisé après journal télévisé, ces images nous poursuivent, nous pilonnent, nous obsèdent. Comme pour mieux nous prouver que l'incroyable, l'impossible, l'inimaginable se sont produits. Pour nous dire que le géant aux pieds de béton et de fer a été frappé en ses sanctuaires les plus symboliques, l'argent et le sabre. Pour en somme, avançons cette idée et cette comparaison avec infiniment de prudence et de pudeur, tant causes et conséquences ne sont pas les mêmes, constater que le terrorisme, lui aussi, peut désormais se targuer d'avoir ciblé ses frappes chirurgicales. Ciblé et réussi ses frappes chirurgicales et sanglantes de chirurgien fou.

Aussi bien puisque l'ennemi présumé porte un nom désormais et que sa tête est mise à prix, 5 millions de dollars, comme l'homme le plus dangereux pour l'Ouest, on peut imaginer que Ben Laden, en son itinérant et afghan bunker, triomphe. Qu'il se passe et repasse, lui aussi en boucle, sur la tragique vidéo universelle les images de son attaque, de son abominable efficacité. Qu'il n'ignore rien de l'effet et de la force de ces images à travers le monde entier, comme la preuve absolue de l'efficacité de son choix tactique et de sa maxime terroriste entendue hier soir dans un remarquable reportage sur Arte : « *L'attentat-suicide est l'arme nucléaire du pauvre.* »

C'est en cela d'abord que le miroir s'est brutalement inversé. Qu'aux images qui nous furent familières, et sans cesse assénées, de frappes chirurgicales aériennes lors de la guerre du Golfe ou du Kosovo, comme autant de preuves du feu jupitérien et de la puissance implacable des forces alliées, pour de justes causes, se sont substituées d'autres images tout aussi et encore plus impressionnantes.

Comparaison n'est pas raison. Mais en cette affaire sans raison, comment n'y pas penser ? Comment ne pas voir dans cet effondrement des tours et des vies, comme un effondrement pour ainsi dire chirurgical des illusions et de l'idée même de sanctuaire ? Comment ne pas voir, que par delà le carnage, les auteurs de ces attentats universels, ont opposé et imposé leurs propres images ?

Ces tours qui s'effondrent, encore et encore et pour toujours sont aussi le manifeste télévisuel d'un terrorisme atroce et efficace. Elles sont l'inversion du miroir, un miroir où on ne voit pas les milliers de pauvres morts, pas plus qu'on ne les voyait sur l'autre face. Les morts sont chiffres. Les morts sont larmes au visage et au cœur des vivants. Les morts sont désespoir et désolation, deuil et vide. Mais les télévisions ont choisi ou se sont vu imposer de ne pas les montrer. Et c'est peut-être ce qui rend encore plus terrible encore la puissance des images, ces morts imaginés et pourtant bien réels.

Ces morts désormais comme un contentieux, un compte à régler, dans cette autre inversion, celle des mots et des concepts, entre le Bien et le Mal, le Grand Satan et le diable Laden.

## La France démobilise les secours offerts aux Etats-Unis

PARIS a décidé vendredi en milieu de matinée d'annuler l'opération de secours offerte aux Etats-Unis dès le lendemain de la catastrophe, faute d'avoir reçu le feu vert de Washington. Depuis mercredi matin, deux DC8 et un ATS étaient prêts à décoller pour emmener aux Etats-Unis plus de 300 spécialistes des catastrophes : trois unités de la sécurité civile de 60 hommes chacune, spécialisés dans les opérations de déblaiement, 54 maîtres-chiens, trois postes médicaux avancés d'une quarantaine de médecins et d'infirmières avaient été mobilisés. Cette opération n'est plus adaptée, sachant que les sauveteurs ont entre 48 et 78 heures pour espérer retrouver des gens vivants, estime-t-on à la cellule d'urgence du Quai d'Orsay. « *Il faudra moins de maîtres-chiens et plus d'assistance médicale* ». Si Washington donne des nouvelles. Selon la sécurité civile, les besoins sur le terrain sont énormes mais la désorganisation est totale et le département d'Etat ne parvient à prendre de décision.

### DÉPÊCHES

■ **COMMERCE EXTÉRIEUR** : le solde commercial de la France a enregistré, en juillet, un excédent en nette diminution à 682 millions de francs (104 millions d'euros) par rapport à celui de juin (6,890 milliards de francs, soit 1,05 milliard d'euros), selon les données provisoires publiées, vendredi 14 septembre, par les Douanes. Sur les sept premiers mois de l'année, il affiche un excédent de 16 milliards de francs (2,449 milliards d'euros).

■ **JUSTICE** : Jean-Guy Talamoni, chef de file des nationalistes corsais, a été entendu, jeudi 13 septembre, à Paris comme témoin dans l'enquête sur l'assassinat, le 7 août 2000, de Jean-Michel Rossi, cofondateur présumé d'Armata Corsa.

Nouveau !

**FOR+**  
Formation & Coaching

Progressez en Communication et Relations Humaines !

Didier Weyne  
Président

Conférences gratuites 1h45  
Paris 90 Champs-Élysées :  
mardi 18 sept. 14h  
mardi 25 sept. 19h  
merc. 26 sept. 19h

Conférences et stages à Paris, Grenoble, La Roche/Yon, Lille, Lyon, Nantes, Nice, Poitiers, Rennes, Rouen, Strasbourg. (autres stages : Présentations, Vente, Management).

Présenté par la Société Weyne  
100 000 stagiaires depuis 1964  
01 39 54 61 06 www.forplus.com

quête sur l'assassinat, le 7 août 2000, de Jean-Michel Rossi, cofondateur présumé d'Armata Corsa. Soulignant que son audition avait été « peu productive », M<sup>e</sup> Talamoni a assuré qu'il avait déclaré au juge Gilbert Thiel qu'il « n'avait pas l'intention d'ajouter quoi que ce soit à sa position publique ». Jean-Guy Talamoni a dénoncé, à sa sortie, « la médiatisation de sa convocation » qui constitue selon lui une « manipulation pour déstabiliser le processus de Matignon ». Il a indiqué ne disposer « d'aucun éléments » sur l'assassinat de Jean-Michel Rossi.

3<sup>e</sup> cycle du CNAM  
**MARKETING INDUSTRIEL**  
CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET METIERS  
Cours et séminaire d'études de cas (150 h. sur 9 mois : soirs et samedis) coût : 1 400 F/an.  
Brochure sur demande écrite au : CNAM Marketing Industriel 292, rue Saint-Martin - 75003 PARIS Tél. : 01 40 27 22 24 mail : netme@cnam.fr  
PRESENTATION DU CYCLE SAMEDI 22 SEPT 11h MARDI 25 SEPT 18h 30 Limite d'inscription : 5 OCT

# Iain Duncan Smith succède à William Hague à la tête du Parti conservateur britannique

Les tories ont choisi un chef peu connu, mais franchement à droite et farouchement eurosceptique

LONDRES

de notre correspondant

Le choix offert aux 318 000 membres du Parti conservateur britannique était clair. D'un côté, Kenneth Clarke, 61 ans, briscard de la politique, plusieurs fois ministre, jovial, bon vivant et surtout franchement pro-européen, favorable à l'adoption de l'euro par le Royaume-Uni. De l'autre, Iain Duncan Smith, dit « IDS », 47 ans, presque chauve, un peu coincé, peu connu du grand public, sans aucune expérience gouvernementale, franchement à droite et farouchement eurosceptique. Le premier avait les meilleures chances de ramener un jour son parti au pouvoir, le second pouvait espérer restaurer son unité.

Le choix était clair, et les gros bataillons du parti ont choisi clairement. Au terme d'un vote très démocratique, étalé sur plusieurs semaines, quelque 257 000 membres ont élu, jeudi 13 septembre, Iain Duncan Smith, par 61 % des voix. Ils ont ainsi penché pour le candidat dans lequel la majorité d'entre eux se reconnaissent le mieux, pour celui qui exprimait leurs vues, leurs valeurs et leurs inquiétudes sur le sujet qui, selon les sondages, leur tient le plus à

cœur, l'Europe et sa monnaie. Car les membres du Parti conservateur, s'ils partagent certains des principaux soucis de la majorité des Britanniques – la santé, l'éducation, la sécurité – placent tout de même leur méfiance envers l'Europe et leur rejet de l'euro en tête des motivations qui ont guidé leur choix.

En accordant leur confiance, faite de mieux, à Iain Duncan Smith, dont l'euroscepticisme est partagé par la majorité des politiciens et des électeurs conservateurs, ils ont donc fait preuve de cohérence. Ce choix sonne sans doute le glas de la carrière de Kenneth Clarke, un homme très populaire, mais qui, par son attachement à l'Europe, proclamé haut et fort et jamais démenti lors de cette campagne interne au parti, aurait fatalement, s'il avait été élu, pris à rebrousse-poil le gros des troupes et de l'appareil conservateurs.

Voilà donc Iain Duncan Smith nouveau chef de l'opposition de Sa Gracieuse Majesté. Ce fils d'un pilote de chasse et d'une danseuse classique est né en Ecosse. Ancien officier de carrière, marié à la fille d'un pair du royaume, père de quatre enfants et admirateur avoué de Margaret Thatcher, il a le profil –

presque caricatural – du conservateur traditionnel. Il snoba l'ancien premier ministre John Major, qui lui avait offert un portefeuille, pour mieux dénoncer le traité de Maastricht, qu'il refusa de ratifier. Député de Chingford, près de Londres, il n'aime guère les étrangers, ni les homosexuels, défend la peine de mort et la présence de « la femme au foyer ».

### BAPTÊME DU FEU AUX COMMUNES

Au fil des dernières semaines, « IDS » a tenté de corriger son image. Xénophobe ? Il a pris ses distances avec l'extrême droite, qui le soutenait trop bruyamment et offert aux minorités ethniques une plus grande place au sein du parti. Eurosceptique ? Il a promis de laisser la minorité tory europhile faire librement campagne pour l'euro en cas de référendum. Misogyne ? Il a fait appel aux femmes tentées par la politique. Rigide ? Il s'est dit prêt à examiner la législation qui punit la consommation de cannabis. Conformiste ? Il s'est trouvé une arrière-grand-mère japonaise dont il a hérité « un huitième » de sang nippon.

Qu'il parvienne ou non à améliorer son image, et à « recentrer » son discours, la tâche du nouveau

chef conservateur s'annonce très rude. Il hérite d'un parti déchiré, discrédité, démoralisé par deux défaites électorales, en 1997 et 2001. Pour les conservateurs, l'état fut meurtrier. Le grand favori initial, Michael Portillo, a été écarté par l'appareil. A la faveur de la lutte Clarke-Duncan Smith, la vieille génération du parti s'est étreinte, notamment les anciens premiers ministres Margaret Thatcher et John Major, qui ont choisi des camps opposés. La formidable machine à gagner les élections que fut pendant deux siècles le Parti conservateur britannique semble avoir perdu son efficacité et son âme.

« IDS » va devoir ressouder rapidement son parti s'il veut éviter que la conférence annuelle des tories – du 8 au 11 octobre – donne lieu à un déballeage de linge sale. Il connaîtra son baptême du feu dès ce vendredi aux Communes, puisqu'il devait répondre à Tony Blair, devant les députés rappelés de leurs vacances par le premier ministre pour un débat exceptionnel consacré à la lutte contre le terrorisme.

Jean-Pierre Langellier

► www.lemonde.fr/gb2001

## Les violences interreligieuses au Nigeria auraient fait près de 500 morts

UN CALME PRÉCAIRE régnait jeudi 13 septembre à Jos, la capitale de l'Etat du Plateau, dans le centre du Nigeria, où les affrontements entre les communautés musulmane et chrétienne auraient fait, selon le quotidien progouvernemental *Daily Times*, près de 500 morts au cours de la semaine. D'après le journal, les corps de la plupart des victimes auraient été enterrés hâtivement, en début de semaine, sous la surveillance de l'armée pour éviter de nouveaux troubles.

La Croix-Rouge locale a confirmé qu'un « très important » enterrement collectif avait eu lieu, mais sans confirmer les chiffres avancés par le *Daily Times*. Le précédent bilan de la Croix-Rouge faisait état de 165 personnes tuées et de près d'un millier de blessés. Sans l'intervention des forces de sécurité (police et armée), le chiffre aurait été beaucoup plus lourd, estime-t-on.

Selon les témoignages recueillis sur place, des milliers de maisons, d'échoppes, d'églises et de mosquées ont été détruites sur les hauteurs de l'agglomération, et des problèmes d'approvisionnement

en nourriture auraient fait leur apparition.

On ignore si les attentats perpétrés à New York et à Washington ont attisé les violences interreligieuses à Jos. Mercredi, à en croire des témoignages recueillis par l'agence de presse AP, certains des manifestants criaient : « *Béni soit Allah, à bas les chrétiens !* »

### DÉLÉGATION MINISTÉRIELLE

Les autorités redoutent que les violences ne débordent dans la ville de Kaduna, au nord-ouest de Jos. Pour les prévenir, le gouvernement fédéral a envoyé sur place une délégation ministérielle. « *L'avenir de la démocratie au Nigeria n'est pas menacé* », a assuré le ministre des affaires intérieures, le président du Sénat, Anyim Pius Anyim, au cours d'une conférence de presse.

Ville à majorité chrétienne mais avec une forte minorité de musulmans, la ville de Jos était une ville jusqu'ici paisible où la cohabitation entre religions ne posait pas de problèmes particuliers. La détérioration de la situation n'est pas étrangère à des considérations locales : les communautés religieuses cherchent à s'assurer le contrô-

## Des raids israéliens de représailles coûtent la vie à quinze Palestiniens

ISRAËL a resserré l'étau autour des territoires autonomes palestiniens, vendredi 14 septembre, maintenant un blocus strict des villes de Jéricho et de Jénine, en Cisjordanie. Ce siège s'est assorti de raids de représailles qui ont coûté la vie à quinze Palestiniens ces dernières quarante-huit heures.

Dans la nuit de mercredi 12 à jeudi 13 septembre, l'armée a tué quatre Palestiniens et en a blessé une trentaine d'autres, en Cisjordanie. Après la mort de deux colons, tués mercredi soir à l'arme automatique, des unités israéliennes, appuyées par des chars et des hélicoptères, ont pénétré jusqu'au centre de la ville palestinienne autonome de Jéricho, au sud-est de Jérusalem.

Durant cette opération, qui a fait quinze blessés chez les Palestiniens, dont un grièvement, l'armée israélienne a détruit une route et des pylônes électriques et dynamité une maison ayant servi de position de tir à des Palestiniens. Les troupes israéliennes se sont retirées vers 6 h 30 heure locale (3 h 30 GMT), pour prendre posi-

tion sur des hauteurs de la ville.

L'armée a également mené, dans la nuit de mercredi à jeudi, une nouvelle incursion à Jénine (nord de la Cisjordanie), tuant trois Palestiniens et en blessant treize autres, dont un grièvement.

Malgré les récentes déclarations du premier ministre israélien, Ariel Sharon, désignant le chef de l'autorité palestinienne, Yasser Arafat, comme « *champion du terrorisme* », une rencontre entre celui-ci et le ministre israélien des affaires étrangères Shimon Pérès est encore à l'ordre du jour.

Selon le conseiller de M. Arafat Nabil Abou Roudeina, le secrétaire d'Etat américain Colin Powell s'est entretenu par téléphone pour la deuxième fois en vingt-quatre heures jeudi avec le chef de l' Autorité palestinienne.

La date et le lieu d'un éventuelle rencontre n'ont « pas encore été fixés », a précisé M. Roudeina, mais elles pourraient l'être « dans les prochaines quarante-huit heures ». – (AFP.)

► www.lemonde.fr/israel-palestiniens

Tirage du Monde daté vendredi 14 septembre 2001 : 861 338 exemplaires. 1-3 Nos abonnés trouveront associé au numéro d'aujourd'hui notre supplément Radio-télévision daté dimanche-lundi.

SCIENCE & VIE  
HORS SÉRIE

# La vision

Défauts, vieillissement, rien n'est inéluctable

Au sommaire :

- Comment le cerveau construit les images.
- Les illusions qui nous trahissent.
- Correction visuelle : serons-nous tous opérés demain ?
- Vieillesse de la rétine : vers une révolution dans les traitements.

CE HORS SÉRIE DE SCIENCE & VIE FAIT LE POINT SUR NOS CONNAISSANCES

EN VENTE CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

## Festival d'automne à Paris

*Anniversaire : trente ans au service de l'avant-garde*

*Théâtre : Willem Dafoe et Sami Frey*

*Danse : Merce Cunningham et  
Anne Teresa de Keersmaecker*

*Musique : Hugues Dufourt et Guo Wenjing*

*Cinéma : l'autre Asie*

*Arts : Odile Darbelley et Michel Jacquelin,  
William Kentridge,  
Jenny Holzer*

*Willem Dafoe joue  
au Centre Pompidou  
avec le Wooster Group  
(Photo Paula Court)*

[www.divento.com](http://www.divento.com)

**Plus on sort l'esprit libre,  
plus on a de place pour les émotions.**

- > Divento vous aide à choisir votre spectacle
- > Divento trouve les places que vous recherchez
- > Divento s'occupe de tout organiser pour vous.

**DIVENTO**  
spectacles - billets - services

Divento. Sortez l'esprit libre.

# Trente ans au service de l'avant-garde



ENGUÉRAND

**1** 971 : en France, comme en Europe et au-delà, le théâtre bouillonne. Et aussi, dans une dynamique de rencontres, d'échanges, de désenclavement, tout ce qui touche au spectacle vivant. Jouant « l'exception culturelle », Paris semble se tenir à l'écart de ces courants. Le Théâtre des nations, où en un peu plus de quinze ans se sont succédé le Berliner Ensemble, Peter Brook et Grotowski, l'Afrique, l'Asie et les Amériques, vit ses derniers instants. Avec panache

Le 13 octobre 1972, Michel Guy inaugure le Festival d'automne. Un vent de modernité et d'ouverture au monde souffle sur Paris, qui en avait bien besoin...

d'ailleurs, puisque, cette même année, il fait découvrir Luca Ronconi et son *Orlando Furioso*. Mais bientôt, faute de moyens, il émigrera, changera de formule. La capitale s'enferme dans une routine que Michel Guy juge consternante. Jusqu'à ce moment, il s'est surtout intéressé aux peintres, musiciens, chorégraphes. Le milieu du théâtre le connaît à peine, ne va pas tarder à le connaître bien : mécène dans l'âme, il s'engage à la fois avec sérieux, plaisir – et humour – dans la tâche que lui a confiée Jacques Duhamel, ministre de la culture : ouvrir Paris aux artistes de toutes disciplines, de tous pays. Il a à peine un an devant lui, c'est peu, mais il fréquente suffisamment de personnalités importantes – directement ou indirectement artistiques – et les entraîne dans son rêve.

Ainsi, le 13 octobre 1972, est inauguré le Festival d'automne à Paris, censé lancer la saison, provoquer la curiosité des spectateurs, une (saine) émulation chez les directeurs et metteurs en scène. Pour cette première édition, qui s'étend sur un mois, est rassemblée la fine fleur du off-off new-yorkais : l'impressionnant minimalisme, à la fois danse et théâtre, d'Yvonne Rainer, la paranoïa urbaine bien assumée de Richard Foreman... Tous Américains travaillant sans subventions – avec des bourses privées – hors les lois syndicales et commerciales de Broadway. Moins – en principe – pour réaliser un spectacle abouti que pour inventer des formes. On peut se tenir au courant de ce qu'ils sont et font, soit à travers les revues qui leur sont consacrées – notamment *Theater Drama Review* –, soit en allant les voir sur place, ou dans quelques manifestations spécialisées. Le Festival d'automne les installe dans une sorte d'officialité institutionnelle, mais – avantage de ne pas disposer d'un théâtre, c'est-à-dire de disposer de tous – atténuée par la variété des salles où ils se produisent : musées, théâtres marginaux, privés, publics...

A l'Opéra-Comique Bob Wilson présente Madeleine Renaud dans *Vingt-Quatre heures*. Avec Marlene Dietrich, elle est son idole. Il admire passionnément la stylisation maîtrisée de ses attitudes, de ses mimiques qu'il se plaît parfois

à imiter de façon, à vrai dire, plus pittoresque que convaincante. Même pour qui n'a pas vu l'année précédente au Festival de Nancy *Le Regard du sourd*, Bob Wilson est une célébrité. Impossible de ne pas avoir entendu au moins quelqu'un s'émerveiller de ses tableaux féériques, de cet art subtil qui fige les gestes, déconstruit le temps. A l'Opéra-Comique, son spectacle dure les vingt-quatre heures annoncées sans que les acteurs quittent pratiquement la scène. Dans la salle en revanche, il y a du va-et-vient, des rencontres, des échanges, des dormeurs, des fascinés, des excités : la grande ambiance des années 1970.

Au fil des ans, le Festival d'automne et Bob Wilson restent fidèles l'un à l'autre. C'était la volonté de Michel Guy, c'est dans l'esprit du festival : suivre le travail d'un artiste dans sa continuité. Ainsi peut-on constater l'évolution du style wilsonien de la *Lettre à la reine Victoria*, en 1974, jusqu'à *La Maladie de la mort* (1997), et son rapport aux musiques, la collaboration avec Tom Waits (*The Black Rider*, 1990), avec Phil

ce, n'aurait-il pas été aussi universellement reconnu en France sans l'obstination du festival à l'accueillir, et encore aujourd'hui.

Les Américains sont là, ils ne sont plus seuls. En 1976 arrivent de Berlin aux Amandiers de Nanterre Peter Stein avec *Les Estivants*, de Gorki, Klaus Michael Grüber avec *Empédocle (lire Hölderlin)*. Là non plus il ne s'agit pas de parfaits inconnus. Cependant, le festival, qui, dès sa première édition, s'est affirmé, impose ses invités, élargit leur public, leur offre, puisqu'il ne peut les produire, un label, une écoute. La

« *La Dispute* » de Marivaux, mise en scène par Patrice Chéreau, 1973

rigueur des *Estivants*, les silhouettes blanches dans la forêt de bouleaux, les comédiens, leur cohérence, leur élégance nerveuse... Et puis Bruno Ganz-Empédocle, et la gare oubliée, le banc sur lequel trois femmes gardent les portes de la mort... L'onde de choc de la Schaubühne se fera longtemps ressentir. Stein et Grüber reviendront, il y aura – entre autres – *L'Orestie* (1980) et Clytemnestre-Edith Clever éblouissante du sang

## [théâtre gérard philipe de saint-denis]

centre dramatique national/direction stanislav nordey

.....du 14 septembre au 11 octobre

### Lancelot du lac

Florence Delay et Jacques Roubaud / Olivier Besson

.....du 26 octobre au 11 novembre

### Huntsville, l'ordre du monde

Franck Laroze / Georges Gagneré

.....du 31 octobre au 18 novembre

### Dans la solitude des champs de coton

Bernard-Marie Koltès / Moïse Touré

.....du 16 au 29 novembre

### Affabulazione

Pier Paolo Pasolini / Arnaud Meunier

.....du 29 novembre au 16 décembre

### Impressions d'Œdipe (gruppetto)

Bruno Meyssat

.....du 22 au 24 décembre

### Africolor / 13<sup>ème</sup> édition

01 48 13 70 00

Septembre/Décembre 2001

## théâtre de la cité

INTERNATIONALE 21 BD. JOURDAN • 75014 PARIS

### SAISON 2001 - 2002

#### Théâtre

##### Théâtre de l'intime

- *Blood Links*  
William Yang (Australie)
- *Mil quinientos metros sobre el nivel de Jack*  
Federico Leon (Argentine)
- *La Festa et Bar*  
Spiro Scimone (Italie)

Dispositif expérimental pour une visite chez les Asa, chasseurs de météores  
Michel Jacquelin

*Le Rire des asticots*  
Cami • Christophe Rauck

*Le Poids de la neige et la salamandre*  
Michel Laubu/Turak

*L'Ours normand*  
Fernand Léger • Arnaud Churin

*Gorgias*  
Platon • Grégoire Ingold

*Le Boucher espagnol*  
Rodrigo Garcia • Oskar Gomez Mata

*Le Tartuffe ou l'Imposteur*  
Molière • Claude Duparfait

Une histoire vibrante  
Kafka • Alexis Forestier

*Interzone*  
Le monde de William Burroughs  
Laurent Fréchure

Scènes ouvertes à l'insolite  
festival

Ecole du T.N.S.  
Atelier de sortie du groupe 33  
Stéphane Braunschweig

#### Danse

*F.. Untitled*  
Robyn Orin

*Bleeding Stone*  
Nasser Martin-Goussset

*Chinese Bastard*  
Lin Yuan Shang

*Hommages*  
Mark Tompkins

*Presqu'îles de danses*  
festival

*Sagen*  
Emmanuelle Vo Dinh

RENSEIGNEMENTS AU 01 43 13 50 60

L'Art d'être spectateur

d'Agamemnon, *Splendid's* (1995) et l'étrange théâtre de Genet magnifié...

Stein et Grüber font partie du festival, marquent la scène française, donnent le coup d'envoi à l'intérêt pour la scène allemande, pour Berlin. Peter Zadek présente, toujours aux Amandiers de Nanterre (1990), un *Marchand de Venise* transplanté à Wall Street, Shylock blond victime de sa perpétuelle inquiétude, puis, à l'Opéra-Comique, *Lulu*, de Wedekind, à la MC93 de Bobigny, *La Cerisaie*, et, en 2000, un *Hamlet* interprété par Angela Winkler, bouleversante androgyne blessée d'incertitudes. Si Zadek ne créait pas ses spectacles dans des théâtres d'Etat allemands ou viennois, qui sont comme autant de Comédie-Française où se pratique l'alternance, avec des troupes dont les acteurs passent sans arrêt d'un spectacle à l'autre, de sorte qu'organiser une tournée vire au casse-tête, sans aucun doute en aurait-on profité plus souvent...

Plus à l'est, le festival invite à la Sainte-Chapelle *Apocalypsis cum figuris* de Grotowski, qui vient de quitter ses kilos superflus, son costume de notaire et ses lunettes noires pour le look hippy, et quittera bientôt le théâtre pour l'enseignement de la sagesse. Il invite aussi Lioubimov et son théâtre la Taganka (1977), avec un répertoire pas vraiment nouveau, mais qui permet d'entendre la voix déchirée de son comédien préféré : Vissotski. Et Lev Dodine, avec son spectacle fondateur *Frères et sœurs* (1988)... Enfin le festival s'ouvre, depuis *La Classe morte* (1977), à la totalité des créations de Tadeusz Kantor, maître de cérémonies noires et sardoniques, dans lesquelles il mène le jeu, sur lesquelles règne la Mort. Kantor a aimé le Festival d'automne pour de multiples raisons, et parce qu'il y a trouvé les salles, Centre Georges-Pompidou, Gémier, Bouffes du Nord, où ses œuvres rencontrent leur juste

espace. D'ailleurs, l'inauguration des Bouffes du Nord de Peter Brook avec *Timon d'Athènes*, la révélation des murs calcinés et de leur arc brisé se font, en 1974, sous les auspices du festival...

Trouver le juste lieu d'un spectacle n'est pas de tout repos, c'est d'une grande importance. Naturellement, *La Dispute*, de Marivaux, dans la mise en scène de Patrice Chéreau, a partout été un enchantement inoubliable. Il n'empêche que la vieille salle à l'italienne de la Gaîté-Lyrique – encore intacte à la création, en 1973 –, ses rouges tergis, ses ors fanés, l'immense fosse vide et noire d'où se faisait entendre un orchestre fantôme, et que les personnages franchissaient en chancelant sur une passerelle, tout ce décor traversé de flèches de lumière, et qui annonçait celui de la scène, jardin crépusculaire, tout cet ensemble a contribué à fonder la légende de *La Dispute*.

**Alain Crombecque, qui succède à Michel Guy, se tourne vers l'Orient, Japon, Chine, Iran...**

De même, lorsqu'en 1995 Patrice Chéreau reprend *Dans la solitude des champs de coton*, de Bernard-Marie Koltès, ce n'est pas un hasard s'il choisit la Manufacture des œillets, vaste espace aux frontières vagues, no man's land semblable en infiniment plus grand à la salle polyvalente des Amandiers de Nanterre, où il avait créé la pièce. Il y avait plus tard donné une deuxième version de *La Solitude*, dans laquelle, en vieil homme lassé et lucide, il jouait le Dealer. Cette fois c'est, avec Pascal Greggory, un duel de mots, un duo d'amour rageur,

« *Tango Argentino* », d'Hector Orezza et Claudio Segovia (1983)

une danse de mort, un adieu. Un adieu – provisoire ? – au théâtre. Depuis, Patrice Chéreau a seulement dirigé, en 1998, les élèves du Conservatoire dans *Richard III*.

Entre Marivaux et Koltès, Michel Guy est mort, Alain Crombecque lui a succédé, après l'avoir déjà remplacé deux ans. C'était en 1974-1975, les deux ans pendant lesquels Michel Guy avait été secrétaire d'Etat à la culture. Fidèlement, le festival poursuit une même ligne – Marie Collin étant, depuis les débuts, responsable du théâtre et de la danse –, continue d'évoluer avec son temps. Pendant son intérim, en 1975, Alain Crombecque fait venir aux Bouffes du Nord *Mohammed prend ta valise*, spectacle que Kateb Yacine a répété à Alger dans l'étouffement de la pauvreté et de la censure. Mais c'était magnifique de le revoir, fiévreux et curieux, cherchant à côté de sa magnifique écriture une manière de théâtre adaptée à son peuple. Comme il l'a fait quand il a dirigé, de 1985 à 1992, le Festival d'Avignon, Alain Crombecque s'est tourné vers l'Orient, le Japon, l'Iran, la Chine – en dépit des obstacles politiques, des problèmes financiers, des incompatibilités de dates, notamment avec les stars du kabuki...

Dans ses trente ans d'existence, le festival ne s'est cependant pas cantonné au prestige. On a pu y rencontrer des personnalités, de passage dans la vie : Robert Anton, qui, en 1976, après le Festival de Nancy, fait vivre au château de Vincennes ses minuscules marionnettes, visages d'un autre monde dansant au bout de ses doigts. Ou Reza Abdoh, jeune Iranien de Californie, qui, après une étape au Sigma de Bordeaux,

●●●

## L'art contemporain sous la coupole

Jenny Holzer cette année, Anselm Kiefer l'année dernière, Martin Puryear en 1999, Anish Kapoor en 1998, Tadashi Kawamata, Bill Viola, Rebecca Horn, Jean-Charles Blais les années précédentes : depuis 1994, chaque année, le Festival d'Automne invite un artiste à produire une œuvre dans l'espace de la chapelle de la Salpêtrière, et lui confie la réalisation de l'affiche du festival. Le choix est ouvert : les plasticiens en question ne pratiquent pas les mêmes disciplines et viennent d'horizons géographiques divers. L'un est peintre, l'autre sculpteur, et l'autre vidéaste. L'un est américain de New York, l'autre allemand du midi de la France ou Indien de Londres.

Ce qu'il peuvent avoir en commun ? une carrière solide, reconnue, une présence forte, une capacité à se mesurer à l'espace de l'église, sa coupole et ses autels, qui n'est pas facile à tenir, parce qu'il est à la fois lieu de prières et de passage des patients et des personnels de l'hôpital. L'originalité de l'exposition du festival tient à cette orchestration d'un travail de création sinon inédit, en tout cas adapté à l'espace de la chapelle, qui autorise les projets prestigieux, les grands écrans (Bill Viola), les grandes toiles (Kiefer) et suscite des prouesses d'installations sous la coupole : on se souvient des échafaudages de chaises de Kawamata.

Cette dimension spectaculaire fait penser au parti adopté par Jean-Louis Froment pour la grande nef du CAPC de Bordeaux, avec lequel les liens de connivence ne sont pas récents : le fondateur du festival, Michel Guy, était venu à la peinture par l'intermédiaire de ses amis Jacques et Andrée Putman. C'est Jacques Putman qui avait fait découvrir la peinture à Michel Guy et qui lui avait présenté Bram Van Velde et Alechinsky dont il collectionnait les tableaux et auxquels il a confié la réalisation des premières affiches et du sigle du Festival. C'est Andrée Putman qui a réalisé l'architecture intérieure du CAPC.

De l'émulation entre les deux institutions sont nées les premières grandes expositions de la Salpêtrière : celle en 1983 d'Anne et Patrick Poirier qui présentaient

Chaque année, le Festival convie un grand plasticien, peintre, sculpteur ou vidéaste, à produire une œuvre dans l'espace de la chapelle de la Salpêtrière. Dialogue entre création et Histoire

leurs maquettes entre architecture et mythologie ; celle, en 1986, de Christian Boltanski, qui y donnait ses *Leçons de ténèbres*. Le Festival y a ensuite proposé les œuvres de l'architecte Renzo Piano, les « Igloos », les fagots, les journaux et les nombres au néon de Mario Merz, et l'année suivante d'autres *Demeures*, celles d'Etienne-Martin. Ces deux dernières manifestations avaient un commissaire-chef d'orchestre très réputé : Harald Szeemann.

Le mariage en grandes pompes d'un artiste et de la Salpêtrière, où la prise de risque tient surtout à l'impondérable d'une intervention in situ, n'a pas toujours été dans les mœurs du festival, beaucoup plus corrompues naguère en matière d'expositions, beaucoup moins affichées (et ne correspon-



C. ABITBOL/LE FESTIVAL D'AUTOMNE DE MICHEL GUY/IED, DU REGARD



D.R.

dant pas à l'affiche signée par un peintre), parfois inexistantes. Ce qui n'a pas changé, au fond, c'est le parti de mettre la création contemporaine dans des lieux historiques. Cela dès les premières éditions en investissant les Thermes de Cluny, la Sainte-Chapelle ou la Chapelle de la Sorbonne, à une époque où la chose n'allait pas du tout de soi. Telle nouveauté ne suffit évidemment pas à donner une identité artistique au festival.

Le Festival d'automne a pu être un lieu de découvertes dans l'imbrication des disciplines, dans l'association des arts à un programme de spectacles de Pasolini ou de Bob Wilson. Il a pu soutenir l'avant-garde, l'ARC du Musée d'art moderne de la Ville de Paris et le CNAC, le Centre national de l'art contemporain, et cautionner des expositions de la galerie Sonabend ou de la galerie Templon. Et des expositions sur le futurisme, le cubisme, ou Jean Dubuffet. Cette dernière, qui remonte à 1973, n'aurait pas été enrichie par le spectacle de Coucou Bazar, sans le festival.

Avec une programmation capricieuse, longtemps nomade et liée à des partenariats divers, le festival ne s'est pas fabriqué une identité artistique notoire. Il a cependant joué un rôle plus important qu'il n'y paraît, quoique moins, beaucoup moins déterminant, comme lieu de découverte, que dans les domaines du théâtre, de la danse et de la musique. Cette absence de ligne directrice apparente, ouverte, sans parti pris – sinon la qualité –, qui peut passer pour de la faiblesse, peut aussi, rétrospectivement, se voir comme un signe d'ouverture et d'interdisciplinarité : le festival jouait un rôle de pionnier en programmant, dès les années 1970, des expositions d'architecture et de

photographies, mais aussi des créations théâtrales auxquelles des plasticiens comme Jasper Johns et Rauschenberg étaient associés.

L'esprit du festival, sa capacité d'ouverture à la création d'avant-garde mais aussi aux cultures traditionnelles non occidentales, a

marqué aussi les arts plastiques : en témoignent la grande exposition Ma espace-Temps au Japon au musée des arts déco en 1978 ou l'invitation des peintures des Aborigènes d'Australie à l'ARC du musée d'art moderne en 1983.

Geneviève Breerette

**NANTERRE**

**AMANDIERS**

**L'automne aux Amandiers**

**GARNET D'UN DISPARU**

Leoš Janáček | Alain Planès | Claude Régy

18-30 SEPTEMBRE

**L'ÉCHANGE**

Paul Claudel | Jean-Pierre Vincent

28 SEPTEMBRE - 10 NOVEMBRE

**LES HOMMES DÉGRINGOLÉS**

Vincent Dissez | Christophe Huysman | Olivier Werner

16 OCTOBRE - 11 NOVEMBRE

**LOHENGRIN**

Salvatore Sciarrino  
Ingrid von Wantoch Rekowski

12, 13, 14 ET 15 DÉCEMBRE

**01 46 14 70 00**

PHOTO JEAN-LUC BÉGIN

Exposition Mario Merz, chapelle de la Salpêtrière, 1987

●●●

investit, en 1993, les Amandiers de Nanterre avec *The Hip hop Waltz of Euridyce* et *The Law of remains*, poèmes ironiquement mélancoliques d'images et de musiques. Ni l'un ni l'autre n'a pu revenir, l'un et l'autre sont allés du côté de la mort.

Au Festival d'automne, on a pu rencontrer le haut de gamme des metteurs en scène reconnus ou en voie de reconnaissance. Et, dans le même temps, des personnalités atypiques, qui sans prendre garde aux modes, suivent obstinément leur chemin singulier : le parcours sensible de Bruno Bayen, le travail tout en mystère de Jean-Marie Patte que le festival a longtemps suivi, les visions de François Tanguy, théâtre où se croisent les mots, les sens, les images, les délires... Ou Mladen Materic, Serbe exilé à Toulouse au Théâtre Garonne, racontant en silence le quotidien des assiégés (*Jour de fête*, 1993). Ou Robert Lepage, Québécois en perpétuel voyage, et qui, d'un continent à l'autre, propulse sur scène les visions distordues de son univers sens dessus dessous.

On a pu rencontrer les Tiger Lillies, Anglais dont le sens de l'absurde, l'humour rageusement noir entrent superbement en phase avec l'univers macabre du psychiatre allemand Heinrich Hoffmann, qui inspira leur spectacle présenté en 2000 à l'Opéra-Comique, vrai chef-d'œuvre de méchanceté enfantine : *Shockheaded Peter*. On a pu rencontrer Christoph Marthaler, un Suisse comme on en fait peu, dont l'ironie déglinguée, la cruauté suave, sont un vrai bonheur. Il a longtemps travaillé à Berlin à la Volksbühne, en a ramené *Murx den Europäer* (le titre complet est répétitif, étiré, insolent comme ses spectacles). On y voit des personnages proches de la famille Des-

chiens chanter de vieux airs allemands, trébucher, faire le thé, s'occuper d'une chaudière. Programmé l'hiver 1995 à la Maison des arts de Créteil en pleine grève des transports, le spectacle n'a pas eu un écho énorme. Depuis, Marthaler s'est fait reconnaître aux Festivals de Salzbourg et de Vienne, et dans son Zurich natal, dont il dirige à présent le théâtre.

Et puis, à côté des grands Italiens, ensorceleurs de l'image, de Giorgio Strehler, Luca Ronconi, Carmelo Bene, à côté de Carlo Cecchi, ou de Romeo Castellucci, en 1983, on a pu rencontrer au Festival d'automne l'ineffable Peppe e Barra, pur produit de la Varieta, clown somptueusement fellinien, irrésistible lorsque, avec sa mère Concetta, il enchaînait des sketches insensés.

### Le Festival a offert son label à la « jeune danse française », de Mathilde Monnier à Daniel Larrieu en passant par Découflé ou Chopinot

Et puis le Festival d'automne a offert son label à la « jeune danse française » - de Mathilde Monnier à Daniel Larrieu, Philippe Découflé, Régine Chopinot, Dominique Bagouet, Joseph Nadi... D'autres encore qui, installés en région, ont donné, donné à la danse une sorte de droit de cité évident. Dès le milieu des années 1970, le festival a soutenu leur progression, a permis la confrontation avec les Américains - toujours présents, ardents, comme si le temps ne passait pas pour

eux -, avec les danseuses d'Anne Teresa de Keersmaeker, avec les danseurs en noir de Saburo Teshigawara, avec le programme « Past-forward » de Baryshnikov (1995), panorama des recherches et inventions de la danse contemporaine...

Le théâtre s'est rapproché de la danse et la danse du théâtre, qui récupère les recherches et trauvailles des uns et des autres, s'élargit du côté de la vidéo, retourne aux sources, au cirque, au music-hall... Ainsi, en 1983, *Tango Argentino*, spectacle d'Hector Orezzoli et Claudio Segovia, fut classé dans la rubrique « théâtre ». Ce n'était pas faux. C'était une sorte de revue, sensuelle et fastueuse, qui faisait rêver à ce que pouvait être le Châtelet en son âge d'or de l'opérette à grand spectacle et des Ballets russes. Mais une revue comme il n'en existe plus, comme, même à Buenos Aires, il n'en a peut-être jamais existé, reconstituée, idéalisée par le regard d'un metteur en scène amoureux du tango. En somme : théâtralisée. Il y avait des danseurs gominés en costume à rayures, chapeau à bords baissés, écharpe blanche, des danseuses en robe de luxe fendue. Et d'un coup, crevant cette incroyable sophistication, venait la voix rugueuse, la voix blessée, le chant écorché de Goyeneche. Le cœur, le corps du tango.

En trente ans, le Festival d'automne a offert comme ça quelques moments miraculeux, et finalement a relevé la gageure de départ : désenclaver Paris de l'Hexagone, mêler les pays et les genres. C'est devenu courant dans la plupart des festivals, et même hors des festivals. Ce n'est pas une raison pour ne pas continuer.

Colette Godard

« *Wielopole, Wielopole* », de Kantor (1980)



MAURIZIO BUSCARINO

## Un parcours sans fausses notes dans la création musicale contemporaine

Le temps des feuilles mortes, c'est la saison des vendanges, des ramées flamboyantes, le meilleur âge de l'année peut-être. L'Automne de Varsovie, premier fruit artistique de la déstalinisation, était devenu au début des années 1960 le grand foyer de l'avant-garde musicale. En regard, les Semaines musicales internationales de Paris ne comptaient guère, jusqu'au jour où Maurice Fleuret, qui avait organisé en 1968 des Journées de musique contemporaine, vit sa programmation intégrée à celle du premier Festival d'automne à Paris.

Eclectique et inventive, alliant découverte et plaisir, la programmation du Festival n'a rien négligé d'essentiel depuis trente ans

En octobre 1972, la création du *Polytope* de Xenakis dans les thèses de Cluny, applaudie jour après jour par des milliers de visiteurs, le scandale *Addio Garibaldi*, d'Arrigo, à l'Opéra-Comique, un concert Berg-Schoenberg de l'Orchestre de Paris dirigé par Georg Solti apparaissent comme une révolution. La création retrouve un lustre que les derniers feux du domaine musical ne lui assuraient plus. Les ballets de Bali, programmés par Michel Guy, mettent face à face tradition et création. De cette alliance naîtra l'identité musicale du Festival d'automne.

En 1973, une intégrale Webern et une thématique inattendue, Degré second, mettant l'accent sur le recours aux citations qui, depuis la *Sinfonia* de Berio, s'affirme comme l'un des aspects les plus déroutants de l'avant-garde, témoignent d'une tout autre ambition. Et pourtant, l'année suivante, Maurice Fleuret, voyant le budget de la musique réduit, tire sa révérence en proposant un voyage musical à travers l'Europe en quatre soirées. Les premières rencontres Ircam, *Inori*, de Stockholm, au Palais des Congrès,

dans les ruines magiques du Théâtre des Bouffes du Nord.

L'édition 1976 restera comme la première ouverture, en France, sur la musique nord-américaine : Philip Glass (*Einstein on the Beach* créé par Bob Wilson à l'Opéra-Comique), quatre soirées Steve Reich salle Wagram, Robert Ashley au Centre culturel américain. L'automne 1979 complète cette initiation avec une plongée de deux mois dans l'univers des performances, spécialité d'outre-Atlantique alors, où compositeurs et interprètes se confondent. Parfait inconnu, John Adams, pour la première exécution de sa musique à Paris, n'a à sa disposition que quelques étudiants du Conservatoire qui font des prodiges dans *Shaker Loops*... Le minimalisme américain trouvera pourtant ensuite régulièrement sa place dans les programmes.

Un simple regard jeté sur les vingt années suivantes, pour tenter d'en offrir une synthèse, donne le vertige. Outre une rétrospective Schoenberg en 1995 (répondant à celles consacrées à Stravinsky en 1980, et à Webern en

1994, *Le Conte d'hiver* en 2000) et *To Be Sung* de Dusapin, puis *Perseo e Andromeda* de Sciarrino.

Eclectique et inventive, fidèle aux convictions de Michel Guy, pour qui la découverte et le plaisir étaient indissociables, la programmation musicale du Festival d'automne n'aura rien négligé d'essentiel. Imaginée par Joséphine Markovits, qui l'assure seule depuis 1990, elle garde la trace des conquêtes et des contradictions du dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle ; mieux encore, elle en est un témoin actif.

Gérard Condé

**THÉÂTRE DE LA COMMUNE**  
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL D'AUBERVILLIERS

Saison 2001 / 2002 Avant-programme (en cours)

■ du 6 novembre au 15 décembre 2001  
**La Baraque**  
Cantine musicale - vin, soupe, musique  
Maison fondée par la Volière Dromesko

et dans le cycle Apprentissages

■ du 15 janvier au 8 mars 2002  
**L'Ecole des Femmes**  
de Molière / mise en scène Didier Bezace

■ du 14 mars au 14 avril 2002  
**Maître et élève** titre provisoire  
de Serge Valletti / mise en scène Bernard Lévy

■ du 2 mai au 2 juin 2002  
**Formation continue**  
Emilie Valantin / Théâtre du Fust

■ du 15 mai au 2 juin 2002  
**Un Volpone**  
d'après Ben Jonson / mise en scène Vincent Goethals

Informations - Abonnements  
**01 48 33 93 93**  
Théâtre de la Commune - Direction Didier Bezace  
2 rue Edouard Poisson - 93300 Aubervilliers

France Inter  
Télérama  
RATP

Parmi les moments mémorables, les rétrospectives Stravinsky en 1980, Webern en 1983, Schoenberg en 1995, le cycle Xenakis de 1984 à 1986, l'édition 1987, concentrée sur l'œuvre de Luigi Nono, les dix concerts Stockhausen en 1988... Et l'Australie, l'Inde, la Chine, l'Afrique du Sud, le Japon, l'Iran, célébrés tour à tour...

*Shanti*, de Jean-Claude Eloy, n'efface pas l'impression d'un léger recul. En 1975, le jumelage avec les concerts de la Société internationale de musique contemporaine permet d'étoffer le programme de créations. Réinvitant Kagel et Schnebel, les héros sulfureux de 1973, le Festival renoue avec l'esprit d'aventure et donne à découvrir les moines tibétains et les chants religieux de l'Islam

(1983), un cycle Xenakis (1984-1986), on retiendra surtout l'édition 1987, concentrée sur l'œuvre de Luigi Nono, qui est alors le grand oublié de l'avant-garde. La reprise de son *Prometeo* en 2000 a prouvé la pertinence de cette remise à l'honneur. Les dix concerts Stockhausen en 1988 laissent au contraire le souvenir d'un rendez-vous manqué entre le plus grand novateur de sa

**ZINGARO Triptyk**

Après le succès de la tournée européenne, reprise à Aubervilliers

A partir du 16 novembre au Fort d'Aubervilliers  
Réservez dès maintenant !

Loc. : Fnac • 0 892 681 891\*  
et points de vente habituels

France Inter  
arte  
Télérama

## INTIMITÉS

Par un mouvement de balancier qui semble inéluctable, le théâtre, en ses saisons diverses, ne cesse d'aller du grand au petit. En cette année 2001, le monde s'entend à travers le prisme d'histoires individuelles. C'est le temps de l'intime, du retour sur soi porteur d'interrogations sur l'autre, les autres. Témoins les *Entretiens* de Sartre avec Simone de Beauvoir, que Sami Frey a choisi de dire dans leur intégralité, pour faire entendre deux voix en une, la sienne. Témoins aussi les habitants de la maison de Mladen Materic et Peter Handke, qui se croisent dans *La Cuisine*, ventre du quotidien où s'engouffre le monde. Avec *La Festa*, le Sicilien Spiro Scimone nous fait entrer lui aussi dans une cuisine, close sur un père, une mère et leur fils. Et avec *Bar* il nous introduit dans l'arrière-salle d'un café où sont réfugiés deux hommes en mal de vie. L'espace est encore plus réduit dans *Mil quinientos metros sobre el nivel de Jack*, de l'Argentin Federico Leon. Tout se passe dans une baignoire, où deux femmes sans mari et deux fils sans père écumant leur chagrin. Le photographe William Yang, lui, parcourt dix ans de sa vie en mettant en scène cinq cents images et photos. Le bruit du monde, on l'entend fort dans le *Giulio Cesare* revu par l'Italien Romeo Castellucci, qui fracasse les conventions de la scène. On entend aussi les cris de deux Antigone, celles de Cocteau et d'Anouilh, passées au crible de la méthode déconstructive du groupe flamand Tg STAN. Claude Buchvald, elle, a choisi de faire entendre la révolte du jeune Claudel, en mettant en scène *Tête d'or*. Quant à l'Américaine Elizabeth LeCompte, elle revisite *Phèdre* et dirige, à sa manière postmoderne, Willem Dafoe dans *Le Singe velu*, d'Eugène O'Neill, et *North Atlantic*, de James Strahs. On ne saurait mieux fêter trente ans d'avant-garde au théâtre.

# Willem Dafoe en son garage

Il passe allègrement des superproductions hollywoodiennes aux expérimentations du Wooster Group, mais c'est pourtant bien là qu'est sa vraie famille, dans ce collectif qui depuis 1974 fait exploser les conventions théâtrales

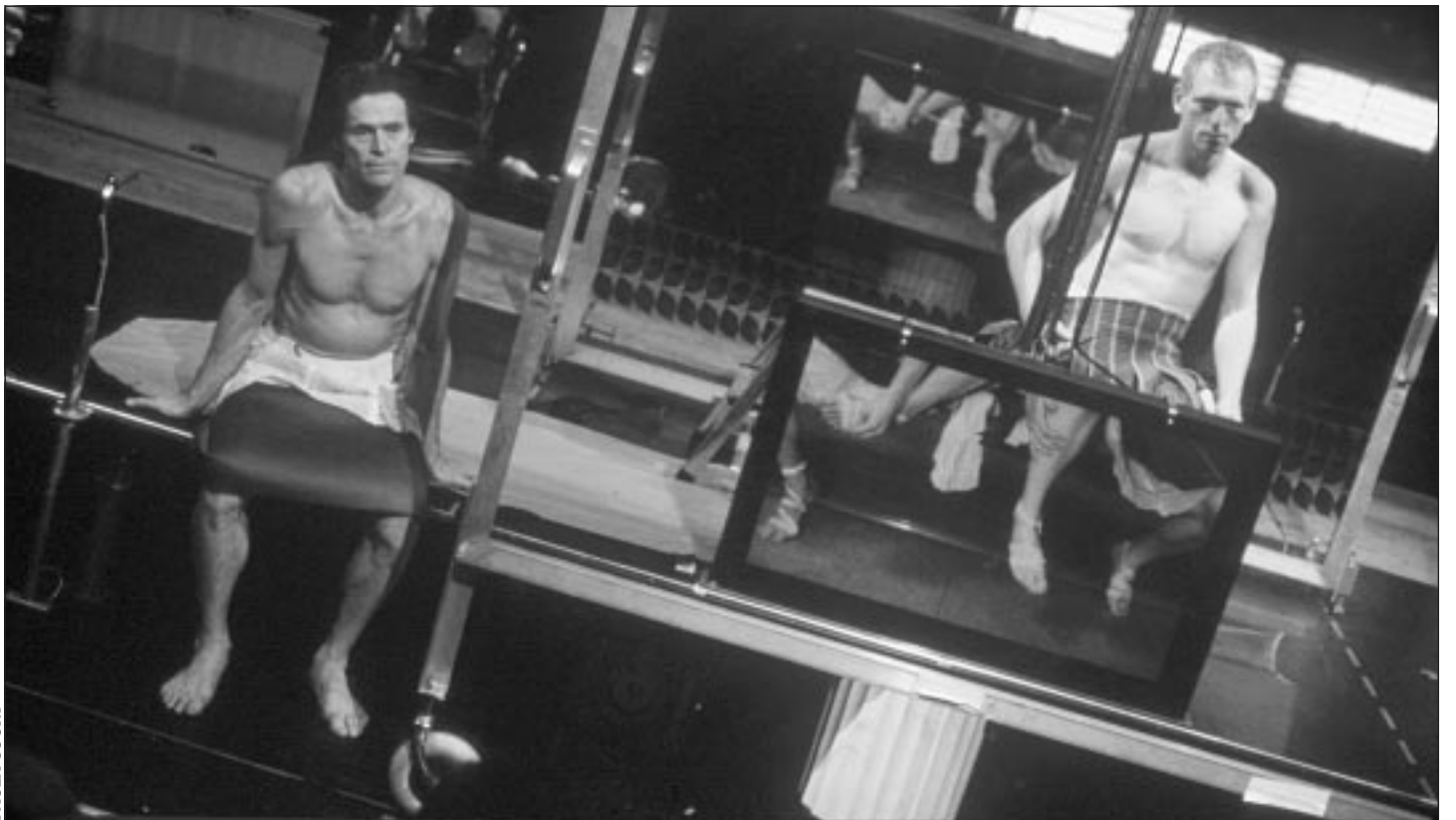
Quand il n'est pas sur les plateaux de cinéma (il vient de passer quelques mois dans la peau verte du Green Goblin, la Némésis de Spiderman - sur les écrans de la planète en 2002), Willem Dafoe revient au garage. C'est là qu'il travaille et vit depuis presque un quart de siècle. Depuis que, jeune acteur arrivant à New York de son Middle West natal, il s'est présenté à la patronne, Elizabeth LeCompte, lui demandant de le prendre en apprentissage.

Dans Wooster Street - quartier de Soho, New York - le Performing Garage est l'un des derniers signes de vie de l'avant-garde qui fit vibrer naguère le sud de Manhattan. La petite salle est aujourd'hui entourée de boutiques d'un luxe austère qui exigent une clientèle aussi fortunée qu'avertie des goûts du moment. Mais le Wooster Group, le collectif théâtral dont Willem Dafoe est devenu l'un des membres fondateurs après son apprentissage, n'en a cure. En 1974, ces jeunes gens, qui étaient en train d'expérimenter sur l'hybridation du théâtre et de la performance, ont eu l'excellente idée d'acheter le bâtiment. Cette assise immobilière a assuré - tout comme la personnalité exceptionnelle d'Elizabeth LeCompte, qui met en scène tous les spectacles (et partage la vie de Willem Dafoe) - la longévité du Wooster Group.

En un après-midi presque caniculaire de septembre, la troupe répète *To you, Birdie* (*A vous, volant !*), adaptation de *Phèdre*, de Racine, signée Paul Schmidt. La scène prend toute la longueur du garage. Il le faut, puisque la dramaturgie s'organise autour du jeu de badminton. Avant de s'attaquer (et le mot n'est pas trop fort) au texte, tous les acteurs (mais ici on dit plutôt *performers*) échantent quelques volants à tour de rôle. Il y a là Kate Valk, autre pilier du groupe, qui jouera *Phèdre*, le jeune Ari Fliakos (Hippolyte), Willem Dafoe (*Thésée*) et Frances McDormand. L'interprète de *Fargo* et de *L'Homme qui n'était pas là*, M<sup>me</sup> Joel Coen à la ville, a demandé à Elizabeth LeCompte de l'inclure dans une de ses aventures. Elle joue *Énone*, la suivante de *Phèdre*. Plus tôt, dans l'une des pièces au-dessus du garage, Elizabeth LeCompte a expliqué pourquoi Willem Dafoe joue *Thésée* : « *Le personnage n'arrive qu'au quatrième acte, et Willem était parti pour le film de Spiderman. Ce qui tombe très bien. Dans la pièce, Thésée revient d'aventures extraordinaires, et Willem nous raconte comment il a tourné ses scènes de combat.* »

Une fois terminé l'échauffement, la troupe répète la scène qui voit *Thésée* bannir Hippolyte. Willem Dafoe prend des poses de culturiste (« *de statuaire grecque* », corrige Kate Valk), Hippolyte claudique sur une unique chaussure à talon. Personne ne dit son texte, les répliques sont débitées à très haut régime par un récitant parlant dans une chambre d'écho. Il faut ajouter encore des accessoires paramédicaux, des écrans vidéo tournés vers les spectateurs qui anticipent les poses que prend *Thésée*, et d'autres écrans, cachés, qui donnent des instructions gestuelles à certains personnages. C'est très compliqué, très confus, c'est une répétition qui par moments se cristallise en une dramaturgie joyeuse et ironique.

Et l'on se demande comment on peut passer d'une superproduction



Willem Dafoe (à gauche) joue *Thésée* dans « *A vous, volant !* » de Paul Schmidt, d'après « *Phèdre* » de Racine

hollywoodienne aux explorations du Wooster Group. « *Ce sont deux mondes qui ne se rencontrent pas*, dit Willem Dafoe. *A Los Angeles, les gens sont vaguement au courant de mon travail au théâtre. La plupart d'entre eux ne m'ont jamais vu. Il ont une attitude assez condescendante - "Ah oui, tu fais du théâtre, c'est bien pour garder la forme". En revanche, les gens d'ici, je parle plutôt du public que du groupe, ont souvent du mépris pour le cinéma.* »

Quand il arrive dans Wooster Street, Willem Dafoe accroche sa dérogue de vedette hollywoodienne au portemanteau et reprend sa place dans le collectif : « *C'est ici que je vis. Mon appartenance au groupe précède mon travail au cinéma. Ils sont très généreux avec moi, ils me laissent aller et venir, organisent souvent le travail autour de mes disponibilités.* » Juvénile et souriant, on ne dirait pas, à le voir, qu'il a quarante-cinq ans et que la plupart de ses rôles au cinéma ont présenté de lui une image variant du psychotique (Bobby Peru dans *Wild at Heart*) au monstrueux (Max Schreck dans *L'Ombre du vampire*), en passant par une version très tourmentée de la divinité (*La Dernière Tentation du Christ*). Willem Dafoe donne l'impression de ne rien avoir perdu du premier enthousiasme qu'il a ressenti lors de sa rencontre avec le Wooster Group : « *Il y avait dans leur travail une poésie funky et un exotisme qui m'ont rappelé les cartoons de mon enfance. Et puis j'étais fasciné par l'abolition de la frontière entre la vie et le travail, par l'abolition de l'ego.* »

Sixième d'une famille de huit enfants d'Appleton (Wisconsin), Willem Dafoe était arrivé à New York en 1977 dans l'idée de devenir un acteur normal, sur Broadway. Sa rencontre avec le Wooster Group en a décidé autrement. « *Mais j'ai vite dit à Elizabeth que je voulais me frotter au monde.* » Il venait à peine de tenir son premier grand rôle dans un spectacle du groupe que sa carrière cinématographique s'est envolée. « *J'avais eu un petit rôle, à peine plus que de la figuration, dans Les Portes du Paradis, de Cimino. Quelqu'un m'a vu et m'a pris pour un vrai acteur de cinéma. On m'a proposé de jouer dans The Loveless (le premier film de Kathryn Bigelow). Le film a fait le tour des festivals, j'ai pris un agent...* »

Et pourquoi ce besoin de faire du cinéma ? « *C'est gênant à dire, mais j'avais besoin de reconnaissance publique, de donner à ma vie le cachet que procure une carrière au cinéma. Sans parler de l'argent.* » Willem Dafoe sourit, vous dévisage d'un air un peu inquiet, comme s'il n'était pas tout à fait sûr que son honnêteté sera payante. Plus tard, il réitère son opposition souvent affirmée à la méthode Stanislavski : « *J'aime les films d'action, parce que j'aime accomplir des choses, le personnage naît de l'accomplissement d'une tâche, je n'aime pas les constructions psychologiques.* » Il marque une pause. « *En fait, je crois que je dis des conneries. Il m'arrive de me servir de la psychologie, comme tout le monde.* »

Mais quand même, Spiderman !

« *Sam Raimi m'a appelé alors que je tournais en Espagne. Il m'a tout expliqué du film, en élaborant la psychologie des personnages. Je me suis dit : ce sera très intéressant.* » Mais, lorsqu'on lui demande si ses attentes ont été comblées, Dafoe garde une prudente réserve et prend une tangente inattendue : « *Beaucoup de gens détestent jouer sur les fonds verts (dans les films qui font appel aux effets spéciaux, les acteurs jouent sur des fonds unis verts ou bleus et sont ensuite intégrés aux décors), moi j'y ai trouvé un certain plaisir, il faut déplacer son bras de quelques*

centimètres, tourner la tête et regarder d'un air méchant dans le vide (il mime), il y a une discipline qui permet la méditation », dit-il en souriant, d'un air peut-être ironique.

Justement, la répétition de *To you, Birdie*, avec ses écrans vidéo qui commandent la gestuelle des acteurs et ses règles compliquées, ressemble à une version à la fois ludique et cérébrale d'un tournage hollywoodien. A cette discipline, Dafoe se soumet, et, malgré l'économie de moyens que lui imposent les règles du jeu, évoque en quelques gestes un *Thésée* narcissique et fragile. Son

travail est empreint de grâce et d'humilité : c'est peut-être par là qu'il faut chercher le passage secret qui lui permet d'aller et venir entre ses deux univers.

Thomas Sotinel

★ Trois créations du Wooster Group : *North Atlantic*, de James Strahs, *The Hairy Ape*, d'après Eugene O'Neill, et *A vous, volant !*, de Paul Schmidt, d'après Racine. Centre Pompidou, du 14 au 17 novembre, du 22 au 26 novembre et du 3 au 7 décembre.

## ODEON

THEATRE DE L'EUROPE

SAISON 2001/2002

→ Grande salle

Léonce et Léna

Georg Büchner / André Engel

Giulio Cesare (en italien, surtitré)

d'après William Shakespeare / Romeo Castellucci / Societas Raffaello Sanzio

Woyzeck (en danois et anglais, surtitré)

Georg Büchner / Robert Wilson / Tom Waits

Un fil à la patte

Georges Feydeau / Georges Lavaudant

Identité Caraïbe - théâtre, musique, littérature avec la Scène Nationale de Guadeloupe

Auslöschung / Extinction (en polonais, surtitré)

d'après Thomas Bernhard / Krystian Lupa

L'hiver de force

Réjean Ducharme / Lorraine Pintal

Die Möwe / La mouette

Anton Tchekhov / Luc Bondy (en allemand, surtitré)

Was ihr wollt / La nuit des rois (en allemand, surtitré)

William Shakespeare / Christoph Marthaler

La mort de Danton

Georg Büchner / Georges Lavaudant

→ Petit Odéon

C'est à dire Christian Rullier / Christiane Cohendy

Monsieur Armand dit Garrincha

Serge Valletti / Patrick Pineau / Eric Elmosnino

Jimmy, créature de rêve Marie Brassard

→ ABONNEZ-VOUS !

à partir de 3 spectacles : 30 % de réduction

360f [54,88 €] en série 1 - 300f [45,73 €] en série 2.

Brochure et formules d'abonnement au 01 44 41 36 36.

Informations : [www.theatre-odeon.fr](http://www.theatre-odeon.fr).

→ LÉONCE ET LÉNA : LOCATION OUVERTE 01 44 41 36 36.

# Sami Frey dans « l'ineffable jubilation des mots »

Quand on songe au pacte que vous avez scellé avec la littérature, le choix de lire ces entretiens avec Sartre, transcrits par Simone de Beauvoir en 1974, a de quoi surprendre, non ?

— J'ai lu *La Cérémonie des adieux*, puis les *Entretiens* qui suivent, et, soudain, j'ai eu envie de les lire. L'idée s'est imposée de tout lire par séquences, comme un feuilleton. Je ne sais si c'est une gageure, mais je trouve que tout ce qui se dit, est toujours intéressant. C'est vivant, on a constamment l'imagination en éveil, cela me convient. Je ne les ai pas rencontrés, Sartre et Simone de Beauvoir, je les ai, disons, croisés, sans avoir l'occasion de leur dire ma sympathie. Cette lecture y supplée, de façon presque égoïste : au sens où je pense que si cela m'intéresse à ce point, cela peut intéresser les gens.

— Ce n'est pas "écrit", au sens où le sont les grands textes auxquels vous vous êtes affronté...

— Ce n'est pas littéraire, si vous voulez, c'est sans doute moins gratifiant que de lire les phrases des *Mots*, mais c'est une parole, une pensée vivante. La personnalité de Sartre m'intéresse. Le fait que ces deux personnes prennent du temps, en pleine chaleur, à Rome, à l'été 1974, pour témoigner, m'intéresse, avec son rendu, avec les moments d'absence ou de presque, comment dire, manipulation de sa part à elle. Elle le tourneboule un peu dans tous les sens. Je sens une pulsion intérieure, je la crois de nature à passionner. Même le moment où il parle de la contingence et de la nécessité...

— Et elle répond le plus sérieusement du monde, elle fait de la philo.

— Elle parle toujours sérieusement, vous avez remarqué, très péremptoire, implacable.

— On a l'impression que la façon dont il se laisse mener est le signe de sa reconnaissance. Il y consent.

— Mais oui, parce que tout a été dit. Il n'est plus dans le littéraire,

Le comédien a choisi de lire, de dire les entretiens qu'ont eus Sartre et Simone de Beauvoir en 1974 à Rome. Pour faire entendre une pensée en marche, sur le corps, l'argent, la douleur, le pouvoir...

mais dans le banal. Il ne fait que répéter des choses qu'il a déjà dites, un peu comme une gymnastique mentale — pour continuer. C'est cela que je sens très fort. Il témoigne de lui-même, il témoigne de sa vie, il témoigne de son temps. C'est cela qui m'a retenu, et l'idée de faire des épisodes, de tenter de recréer une convivialité de rendez-vous réguliers.

— Les deux voix que vous avez à habiter, cela pose un problème ?

— Non, parce que l'on reconnaît très bien la sienne à elle, Simone de Beauvoir, toujours questionneuse, rapide, presque autoritaire.

— Et la voix de Sartre, un peu métallique, un peu sèche, telle qu'on l'a dans l'oreille.

— Ce ne sera pas la même, forcément. Peut-être, c'est mon espoir, entendra-t-on autre chose, peut-être sera-t-on davantage pris par le propos.

— Vous aimez faire rire. Or il y a des passages qui suscitent le rire. Par exemple, quand Sartre raconte qu'en pensionnat, il avait rejoint la chorale pour chanter à la messe. Elle : "Ah bon ? Ça, je ne l'ai jamais su."

Vous travaillez sur des effets prévisibles ?

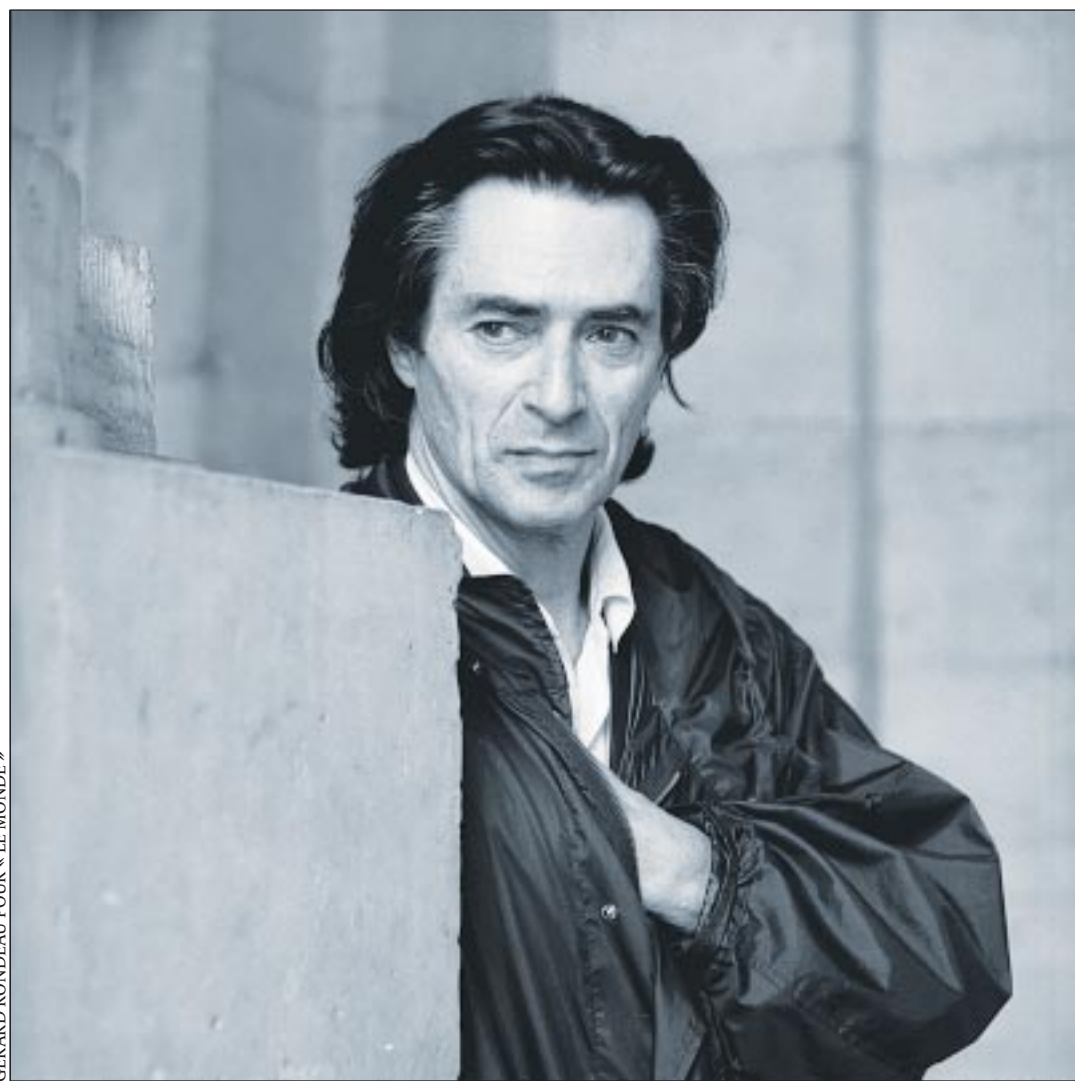
— Non. Je travaille dans le sens d'être le plus clair possible, au plus près de moi et au plus près d'eux. Ce n'est pas une représentation, c'est une lecture, que je dirais la plus honnête possible, sans rajouter de la fiction à l'intérieur, parce que c'est impossible. J'aime les gens qui lisent pour lire, ils ne font pas semblant d'être Pierre, Paul ou Jacques : ils lisent. Je ne présume jamais de rien ; surtout des effets. Les effets, on ne les connaît jamais d'avance et c'est une mauvaise méthode que de chercher à les créer.

— Tous les passages sur l'apprentissage sensuel de Sartre, les petites filles, les jeux, sont très étonnants.

— Surtout dans le rapport à son corps. Quelle extraordinaire intégrité à parler de soi avec une telle candeur... Tels épisodes, la petite fille qui le traite de vieux sot avec ses lunettes, l'argent prélevé à sa mère, peuvent sembler anecdotiques, mais c'est étonnant dans la formation d'un caractère. Et c'est en être arrivé à un stade de si grande liberté que de pouvoir parler de soi-même à ce point presque comme d'un autre.

— Sans compter que c'est devant elle qu'il parle, comme en toute innocence, et à elle qu'il s'adresse.

— Ils ont le culte de leur liberté. Ce qui n'exclut pas les souffrances qu'ils ont pu s'infliger l'un à l'autre. Certaines décisions intellectuelles ont dû être difficiles à subir dans leur sensibilité. D'ailleurs, vous avez remarqué, elle ne veut jamais qu'il parle de leur rapport. Ce n'est pas le propos. C'est comme pour le maintenir, lui qui a l'air abîmé physiquement, à ce moment-là, en état de pensée. Elle a récrit, regroupé par thèmes, le corps, l'argent, la douleur, la peau, la célébrité, tout ce qui touche à la formation d'un homme, son extraordinaire refus du pouvoir. De l'insolence du pouvoir.



GÉRARD RONDEAU POUR « LE MONDE »

— Et tout de même, tant qu'à choisir, elle garde "Dieu" pour la fin.

— Oui, mais ce qui me frappe surtout, c'est ce qu'il dit, lui : que c'est un grand travail de se débarrasser de cette notion de divinité, et de la notion du bien et du mal, sans qu'on soit entièrement persuadé de l'avantage de ce long travail. C'est très troublant, presque comme contraire à sa philosophie. Que je ne comprends probablement pas, bien qu'il vous donne toujours l'impression de le comprendre.

— De la même façon, vous, vous dites de l'intolérance, ou de la séduction du fascisme, qu'elle réclame un travail, qu'elle est comme une infirmité, que les gens qui l'éprouvent seraient des infirmes qui n'auraient pas accès à leur propre sensibilité.

— C'est ce que Sartre dit de la bêtise. Tout revient à ce travail : la perte du divin est un travail, le refus aussi, la bête est toujours là, toujours prête à surgir, c'est un travail sur soi, plus que sur les autres. Ce serait une erreur de penser que le mal vient de l'autre. Quand j'étais petit, j'avais cette faiblesse de penser que les choses étaient données aux uns et pas aux autres. Je croyais que les uns naissaient intelligents, doués, comprenaient

tout, d'autres pas : je ne savais rien de ce qu'est la notion d'apprendre, de comprendre ; ce travail, je ne l'ai découvert que très tard : le bonheur de comprendre, l'ineffable bonheur de comprendre. Peu de choses sont données : ce qu'on peut acquérir est illimité.

— Sur cette voie de l'acquisition, où en êtes-vous ?

— Sartre le dit, l'expérience, ça

ture impromptue : il faudra régler le rythme, le débit ; eux parlent très vite, il y a une vitesse de leur échange que je dois retrouver sans que la lecture en soit affectée.

— Sartre dit aussi qu'il n'a pas de regrets.

— Là, je ne peux guère le suivre... Je pense qu'il dit la vérité : il a la chance de n'avoir pas de regrets... Ma chance, c'est d'avoir découvert

« C'est en être arrivé à un stade de grande liberté que de pouvoir parler de soi-même comme le fait Sartre, presque comme d'un autre »

n'existe pas. Lire, lire à haute voix introduit un autre rapport au texte. Le temps s'organise différemment, la durée est redistribuée, dire et tout lire pour l'autre donne une dimension très différente au texte. Mais cela dépend des auteurs : Proust, pour moi, est difficile à voix haute, j'ai essayé, je m'embourbe dans la phrase. En revanche, *L'existentialisme est un humanisme*, ça marche très bien. Ici, pour ces *Entretiens*, je me prépare, je lis une heure par jour pour comprendre ; ce n'est pas une lec-

ture au théâtre l'émotion que procurent les mots. L'ineffable jubilation des mots. Le plaisir comme le pathétique ne sont jamais dans les lieux les plus évidents, Sartre le dit. Par la lecture je l'éprouve. »

Propos recueillis par Francis Marmande

★ *Entretiens avec Jean-Paul Sartre, de Simone de Beauvoir, lecture intégrale par Sami Frey. Ecole normale supérieure/salle Dussane, du 24 septembre au 6 octobre.*

## La voix vivante de l'acteur

C'est un acteur en noir et blanc. C'est une voix : Sami Frey. Il revient au Festival d'Automne, qu'il a déjà fréquenté avec *Je me souviens*, à l'Opéra-Comique, en 1988. L'été, Sami Frey avait rempli l'église des Pénitents blancs d'Avignon du doux bruissement d'une mécanique, physique et mentale : vêtu d'un costume sombre, portant béret, il égrenait les instantanés de la mémoire de Georges Perec, tout en pédalant sur un splendide Raleigh. Derrière lui défilaient les toiles peintes de Jean-Marie Stehlé, des paysages de montagne revisités par les lumières rêveuses de Franck Thévenon. Quand la côte devenait trop raide, Sami Frey se mettait en danseuse. A d'autres moments, il glissait, porté par la douce ivresse de la descente. Ainsi, les mots filaient, le temps et les souvenirs, avec. La magie de ce *Je me souviens* opéra si fort sur les spectateurs que, d'Avignon, le Raleigh monta à Paris, où il devint star.

Sami Frey aurait pu passer plusieurs saisons à pédaler en compagnie de Georges Perec. Le public ne se lassait pas de cette idée simple et magnifique : écouter un livre. Car, au fond, qu'a fait l'ac-

Sami Frey ou la rencontre entre le jeu de la scène et le « je » de l'écrit

teur, avec *Je me souviens*, sinon renouer avec la tradition, en ces années-là négligée, de l'entrée en scène de la littérature en son plus simple appareil : un corps, une voix ? Il fallait être lecteur, comme Sami Frey l'est, pour se lancer sur ce chemin-là. Il fallait vouloir être seul et savoir se faire oublier. Il fallait avoir le goût des mots. De ce côté-là, Sami Frey n'est pas en reste. Il a joué Pinter, James, Sarraute, Duras, sans oublier *Bérénice*, sous la direction de Roger Planchon (« *C'est de la chance, tout ça* », dit-il) avant de venir à Perec, son frère d'âge et de cœur (un an d'écart, deux enfances qui se ressemblent, des souvenirs communs en noir et blanc).

Comme le phare du Raleigh, qui fouillait la nuit de la montagne juste avant l'aube, la voix de Sami Frey appelle toujours d'autres voix, venues de loin. Elle sait se

prêter, elle se laisse guider — par Antonin Artaud, pour le film de Gérard Mordillat, par Lessing dans *Nathan le Sage*, joué dans la Cour d'honneur du Palais des papes d'Avignon, en 1997. Bien sûr, elle est unique — distinguée et sauvage, charmeuse et inquiétante. Mais en définitive, elle est conciliante : jamais dans l'imitation. C'est cela qui la rend magnétique, et permet à l'acteur de passer de l'autre côté du miroir, là où le jeu de la scène et le « je » de l'écrit se rencontrent. On ne s'étonnera donc point qu'une nouvelle fois Sami Frey se présente seul face au public, qu'il convie à venir écouter, dans la salle Dussane de l'Ecole normale supérieure, les *Entretiens* de Simone de Beauvoir avec Jean-Paul Sartre, en douze épisodes de soixante-quinze minutes.

Ces conversations, précise Simone de Beauvoir, « n'apportent sur [Sartre] aucune révélation inattendue ; mais elles permettent de suivre les méandres de sa pensée et d'entendre sa voix vivante ». « Sa voix vivante » : étrange précision de Simone de Beauvoir, quand on y pense. Mais n'est-ce pas un appel lancé à l'acteur-lecteur, à « la voix vivante » de Sami Frey ?

Brigitte Salino

Du 29 septembre au 28 octobre 2001 | Grand Théâtre

### VIOLENCES

un diptyque : Corps et Tentations / Ames et Demeures  
Didier-Georges Gabry / Stanislas Nordey

Du 19 septembre au 25 octobre 2001 | Petit Théâtre

### ASSERVISSEMENT SEXUEL VOLONTAIRE

Pascal Rambert

Le 8 novembre 2001 | Grand Théâtre

### JE VOUS AIME MONSIEUR SIMON : JE VOUS ENLÈVE

Jean-Marie Pette

Du 19 novembre au 21 décembre 2001 | Grand Théâtre

### LA PRINCESSE MALEINE

Maurice Maeterlinck / Yves Beaunesne

Du 8 janvier au 16 février 2002 | Grand Théâtre

### LA MOUETTE

ARKADINA. Suis-je donc vraiment si vieille, si monstrueuse, qu'on puisse, sans se gêner, me parler d'autres femmes ? (Elle l'étreint et l'embrasse.) Oh, tu es devenu fou ! Mon splendide, mon divin... Toi, la dernière page de ma vie ! (Elle se met à genoux.) Ma joie, ma fierté, mon bonheur... (Elle lui tirent les genoux.) Si tu me quittes, ne serait-ce qu'une heure, je ne le supporterai pas, je deviendrai folle, mon prodigeux, mon magnifique, mon maître...

Du 10 janvier au 15 février 2002 | Petit Théâtre

### ORGIA

Pier Paolo Pasolini / Jean Lambert-wild

Du 14 mai au 21 juin 2002 | Petit Théâtre

### LES VOISINS

Michel Vinaver / Alain Françon

«Un trou de huit cent mille et quelques francs»

Du 17 mai au 14 juin 2002 | Grand Théâtre

### LES PARAVENTS

Jean Genet / Frédéric Fisbach

Du 8 mars au 12 avril 2002 | Grand Théâtre

### MÈRE COURAGE ET SES ENFANTS

Bertolt Brecht / Christian Schiaretti

Du 13 mars au 14 avril 2002 | Petit Théâtre

### HISTOIRES DE FAMILLE

Biljana Srbljanovic / André Wilms

Du 8 janvier au 16 février 2002 | Grand Théâtre

### CATOBLÉPAS

Olivier Py / Stéphane Braunschweig

### L'EXALTATION DU LABYRINTHE

Du 8 janvier au 16 février 2002 | Grand Théâtre

2001 | 2002 ABONNEZ-VOUS

Théâtre National de la Colline. 01 44 62 52 52

# La trajectoire Rauschenberg sur la planète Cunningham

Est vieux celui qui a oublié le rire », dit un proverbe coréen. La dernière fois qu'on a vu Merce Cunningham (quatre-vingt-deux ans) et Bob Rauschenberg (soixante-seize) ensemble, c'était en décembre 2000, à la cérémonie des Nijinski à Monaco : récompensés, ovationnés, ils riaient comme des gosses. Toutes les photos témoignent de cette stupéfiante jeunesse. Cet été, à Montpellier Danse, Merce Cunningham, bien que seul (Bob Rauschenberg venait de se casser une jambe), rayonnait dans une chemise orange qu'il avait fini « par dénicher chez un tailleur londonien ». Il venait de présenter *Interscape*, une pièce créée au printemps 2000, qui l'unissait de nouveau, après vingt-quatre ans d'interruption, à son comparse Rauschenberg.

*Interscape* est traversée du bonheur confraternel d'entrer dans le XXI<sup>e</sup> siècle côte à côte. Heureux d'avoir échappé à la tristesse de l'âge, d'être passés entre les mailles du temps. Réjouis de pouvoir toujours travailler comme des brutes... Tout a commencé comme sur des roulettes entre les deux hommes. En décembre 1954, à la Brooklyn Academy, Bob Rauschenberg, à la demande de Merce Cunningham, signe son premier décor pour la danse. L'installation se nomme *Minutiae* et donne son titre à la chorégraphie. Soit un ensemble éclatant de panneaux recouverts de bandes dessinées passées au rouge, avec des incrustations de tissus et d'objets. Cette pièce appartient à la série des « Red Paintings ». Elle annonce ce que le peintre va appeler les « combines », ces objets-totems réfléchissant à la manière de loupes géantes les images emblématiques de l'actualité américaine.

Dans *Minutiae*, les danseurs répercutent tout un ensemble de détails piqués avec précision aux déambulations des passants, observés depuis les fenêtres du studio de danse. Cunningham a toujours aimé voir le monde non pas de haut, mais d'en haut. Moins planeur, Rauschenberg le Texan est l'homme des solutions minute. Tout en poursuivant son œuvre prolifique, il va accompagner la Merce Cunningham Dance Compa-

ny pendant dix ans, se chargeant avec une égale énergie des décors, des costumes, des lumières, de la régie générale. En 1954, Merce Cunningham et John Cage, vivant et créant en association ultra-libre, bouleversent les normes de la scène depuis déjà douze ans. Bob Rauschenberg, qui, en trois expositions, tient la critique sous son charme extrême, réussit à se glisser entre les deux artistes sans les séparer pour autant, jouant le troisième larron avec l'ardeur de celui auquel tout réussit.

S'il n'est pas encore riche, l'homme est généreux. Avec Cunningham et Cage, artistes fauchés. Avec le jeune et austère Jasper Johns, qui vient de croiser sa route et dont il présente, enthousiaste, le travail aux galeristes new-yorkais. Rauschenberg subvient à ses besoins en réalisant les vitrines de Tiffany et de Bonwit Teller. Cet esprit de débrouille, joint à une inventivité constamment sur la brèche, sauvera plus d'une fois la vie à la Merce Cunningham Dance Company. En 1956, alors qu'il a réalisé la scénographie et les costumes de *Nocturnes*, les pompiers refusent le décor à quelques heures du lever de rideau. La compagnie est effondrée. Pas Rauschenberg, qui improvise en un tour de main une nouvelle scénographie formée de trucs verts en caoutchouc, achetés au bazar du coin, qui donnent à la



ED CHAPPEL

Les teintes assourdies d'« Interscape » disent l'apaisement de deux artistes heureux d'avoir échappé à la tristesse de l'âge

scène l'aspect d'un jardin mouillé de rosée.

Les interventions de Rauschenberg s'avèrent des détournements parfaitement orchestrés de la rigueur cuninghamienne. Il agit avec la couleur, l'humour, son esprit « broc », mais pas seulement : il cadre la danse avec son

liste avec une toile de fond de scène et des justaucorps qui se fondent dans les mêmes tonalités de bruns bleutés.

On pourrait encore citer, en 1959, *Rune* et les collants teints dans différentes couleurs de terre. A partir de 1960, Bob Rauschenberg suit avec passion les happe-

Au début des années 1960, Rauschenberg remet tout en question : la scénographie d'« Aeon » débute par des explosions de magnésium et marie squelette de parapluie, boîtes de conserve et autres objets improbables

œil de photographe. Trop peut-être ? 1957 : Rauschenberg crée pour *Labyrinthian Dances* des costumes avec des pois, des rayures verticales ou diagonales, et un cube tout blanc avec en son centre un cercle noir. 1958 est une année glorieuse : dans *Antic Meet*, Merce Cunningham danse avec une chaise – le dossier est appuyé à son dos – maintenue par une courroie autour de la taille. Pour *Summerspace*, sur la musique de Morton Feldman, Rauschenberg a imaginé une illusion optique pointil-

lings du Judson Church Dance Theater. Son travail pour *Aeon*, en 1961, subit l'influence de ses expériences, qui remettent tout en question : la scénographie débute par des explosions de magnésium, marie squelette de parapluie, cruche en alu, avec ceintures auxquelles sont accrochées boîtes de conserve et tennis. Rauschenberg passe à son tour à la mise en scène. En 1962, pour *The Construction of Boston*, il rassemble Niki de Saint-Phalle et Tinguely, mais aussi Viola Farber et Steve Paxton, sur

des textes du poète Kenneth Koch (la performance se termine quand Tinguely a fini de construire un mur qui séparera la scène du public !) : Merce Cunningham, chargé de la supervision, demande au dernier moment que son nom soit retiré du programme.

Ça sent le roussi. Le chorégraphe ne retrouve pas les règles de « son » arbitraire dans ces combinaisons artistiques d'où la danse est chassée. Cependant la collaboration continue. Le plasticien invente en 1963 ses plus belles lumières, pour *Winterbranch*, pièce dans laquelle il maquille les danseurs de traces noires au point qu'on dirait des marines en opération. En 1964, au cours d'une homérique tournée mondiale, alors que la compagnie est en Italie, Rauschenberg – il vient de recevoir le Grand Prix de la trentième Biennale de Venise – s'éclate face à la presse : « *La Merce Cunningham Company est ma toile grandeur nature.* » John Cage prend en charge la rupture.

Personne n'avait vu que dans « débrouille », il y a le mot « brouille ». Le temps passe. Un entracte qui laisse le champ libre à Frank Stella, Jasper Johns, Robert Morris, Bruce Nauman. En 1977, Rauschenberg revient en fanfare dans le jeu. Pour *Travelogue*, rauschenbergissime, il se surpasse. Festival de couleurs, bannières en

patchwork et dispositif scénique constitué de chaises et de roues de bicyclettes. Retour sans lendemain. Il se consacrera par intermittence et avec un bonheur total à Trisha Brown (1979-1994). En septembre 1994, il donne à la Merce Cunningham Company *Immerse*, un superbe panneau de douze mètres de long, tout éclairé de fragments orangés et rouges, qui servira de toile de fond aux « events », ces moments de danse composés d'extraits de plusieurs chorégraphies remixés entre eux. En souvenir du premier event (*Museum Event #1*), qui eut lieu le 24 juin 1964 au Musée du XX<sup>e</sup> siècle, à Vienne, en Autriche, et auquel participait Rauschenberg.

L'an 2000 sacre leur santé artistique étourdissante. Alors que les teintes assourdies d'*Interscape* disent l'apaisement, l'amour irrédécible de la beauté, les danseurs de Merce Cunningham, jeunes mutants contorsionnistes, disent combien le chorégraphe reste affûté. Aimanté par l'esprit de découverte.

Dominique Fréret

★ Merce Cunningham Dance Company : *Interscape* et *Way Station*, Théâtre de la Ville, du 6 au 11 novembre. *Biped* et *Rain Forest*, Théâtre de la Ville, du 13 au 17 novembre.

## Un monde à P.A.R.T.S

Dans le grand foyer du Théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles, Anne Teresa de Keersmaeker sourit avec douceur : « Il n'y avait pas de fleurs, rien. C'était très simple, très Schirren... » Une heure plus tôt, entourée de danseurs, de professeurs et d'élèves de P.A.R.T.S. (pour Performing Arts Research and Training Studios), la chorégraphe assistait aux funérailles de Fernand Schirren. Depuis 1995, le vieillard à la barbe blanche était un des piliers de P.A.R.T.S., l'école fondée par Anne Teresa de Keersmaeker et le Théâtre royal de la Monnaie.

Bien des années plus tôt, Maurice Béjart avait été le chercher pour enseigner à Mudra, l'école qu'il avait fondée. Au début des années 1980, une toute jeune Anne Teresa sortait de cette école, marquée à vie par l'enseignement de Schirren. Elle n'allait pas tarder à prendre son envol de chorégraphe, mais n'oublierait jamais cet apprentissage exceptionnel. En 1995, elle lançait à son tour une école de danse sortant des schémas traditionnels. Avec, évidemment, Fernand Schirren. Six ans plus tard, Schirren disparaît au moment où Rosas, la compagnie d'Anne Teresa de Keersmaeker, fête ses vingt ans et où P.A.R.T.S. fait l'événement au Festival d'automne avec un mois de programme.

En cette fin d'été, on s'active dans les bâtiments de la rue Van Volxem à Bruxelles. Sur la pelouse, un jeune chorégraphe explique à deux danseuses la subtilité d'un

Le Festival invite pendant un mois chorégraphes et danseurs formés à l'école fondée par Anne Teresa de Keersmaeker à Bruxelles

mouvement tournant. Dans la cafétéria, trois jeunes filles répètent inlassablement un même enchaînement. Il ne manque pas de studios à P.A.R.T.S. mais, en vue du programme Parts@Paris, tous sont déjà occupés. Dans le premier d'entre eux, la chorégraphe montréalaise Lynda Gaudreau répète avec trois danseurs. A côté, son assistant fait de même avec le reste des élèves de quatrième année. Dans le studio voisin, Elizabeth Corbett, ex-interprète du Ballet de Francfort de William Forsythe, et professeur attirée à P.A.R.T.S., travaille sur *The Vile Parody of Address* avec les deuxième année. Plus loin, ce sont les chorégraphes sortis de l'école qui préparent leurs créations pour Paris tandis que d'autres élaborent des duos avec des élèves musiciens du Conservatoire national de région de Strasbourg.



NATHALIE WILLEMS

« Cet endroit est en perpétuel mouvement », s'émerveille Lynda Gaudreau. « C'est la première fois que j'y travaille et c'est vraiment impressionnant. Beaucoup d'artistes passent ici et cela crée une émulation permanente. Cela se ressent dans la personnalité des élèves. Ils sont très généreux dans le travail. » Installé à Forest, un peu à l'écart du centre-ville, le complexe qui regroupe les bâtiments de Rosas et de P.A.R.T.S. n'était qu'un ensemble d'entrepôts abandonnés lorsque Anne Teresa de Keersmaeker et Bernard Foccroulle, directeur de la Monnaie, décidèrent d'en faire le lieu de formation dont ils rêvaient. Aujourd'hui, on y trouve studios, cafétéria, bureaux et,

depuis peu, le Rosas Performance Space, vaste salle modulable où la compagnie peut désormais convier le public.

« L'école est fortement liée à l'expérience d'Anne Teresa », explique Theo Van Rompaey qui dirige la formation au quotidien. « Sa présence est un peu notre fil rouge. Dans les moments-clés, il y a toujours son regard d'artiste. C'est la plus grande différence avec les autres écoles. » Ce regard s'ouvre aussi largement aux autres. Dès le départ, P.A.R.T.S. fit appel à des professionnels liés à Rosas (danseurs, musiciens, chorégraphes...), élabora un important programme théorique (sociologie, histoire de l'art, philosophie...), mais dévelop-

pa aussi un enseignement lié aux techniques de William Forsythe, Trisha Brown et Pina Bausch, avec de très nombreux professeurs invités. « Anne Teresa voulait des danseurs penseurs avec une réflexion forte. Mais elle voulait d'abord des danseurs ! », raconte Theo Van Rompaey.

Initialement prévu sur trois ans, le programme s'étend désormais sur deux cycles de deux ans. « Le premier cycle offre aux danseurs tout le matériel nécessaire pour se former, tant d'un point de vue technique que d'un point de vue théorique. Le second cycle fonctionne de manière inverse. L'école se met à la disposition des élèves, qui bâtissent leur propre projet et seront ensuite

« Stella Polaris », de Shani Granot, élève de troisième année

évalués sur celui-ci, sur ce qu'ils se sont eux-mêmes imposé. »

Entrée à P.A.R.T.S. en 1996, Charlotte Vanden Eynde est aujourd'hui, avec Tom Plischke et Roberto Oliván de la Iglesia, parmi les plus en vue des anciens de l'école. Comme les autres, elle fait partie du programme parisien, où elle présente *Lijfstof* avec Ugo Dehaes et *Vrouwenvouwen* avec trois autres anciens condisciples. « J'étais contente de sortir de P.A.R.T.S. parce que c'est très dur, malgré tout, affirme-t-elle. Mais cet enseignement m'a apporté énormément. Dans le domaine de la danse bien sûr mais aussi sur un plan personnel. Les cours de sociologie et de philosophie nous obligeaient à penser, à parler, à voir les choses différemment. L'enthousiasme des gens à propos de mon travail m'a donné une force que je n'étais pas sûre d'avoir. Et, aujourd'hui, il est évident que sortir de P.A.R.T.S. est un élément qui donne confiance aux programmeurs et aux professionnels de ce métier. »

Jean-Marie Wynants

★ Parts@Paris, chorégraphes et danseurs issus de l'école dirigée par Anne Teresa de Keersmaeker. Théâtre de la Bastille/Théâtre du Rond-Point, du 20 septembre au 21 octobre.



## TRANSFRONTALIERS

Les Français Odile Darbelley et Michel Jacquelin et le Sud-Africain William Kentridge ont en commun d'être nés au théâtre en même temps qu'aux arts plastiques. Du coup, ils n'ont pas investi le spectacle vivant sans croiser les genres : ne refusant ni la photo ou la vidéo, ni le théâtre d'objets ou de marionnettes, ni les jeux d'ombres ou de mots. Tandis qu'Odile Darbelley et Michel Jacquelin jouent avec verve de quelques impostures scientifiques, William Kentridge rentre en lui-même et plonge, en musique, dans les limbes de l'inconscient.

L'écrit est le principal médium de l'Américaine Jenny Holzer. Le Festival d'automne a réuni une série d'œuvres de cette plasticienne en lettres sous le titre « Je lis ta peau ». Ses aphorismes lumineux vont traverser le cœur de la chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière au long d'une colonne de trente-six mètres de haut, dont chaque face est orientée vers un point cardinal. Et du 20 au 24 septembre quelques monuments de Paris (Notre-Dame, le Sacré-Cœur, le Panthéon...) devraient offrir leur peau à la projection de ses messages.

## Drôle de voyage au pays des Asa et des Iso

Nourris de pataphysique, de dadaïsme et de surréalisme, Odile Darbelley et Michel Jacquelin sapent les fondements des valeurs artistiques les mieux établies à coups d'assauts plastiques, verbaux et scéniques

Un pavillon discret d'Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), à deux rues du fort et de ses jardins ouvriers. Tout semble paisible. Trop. Car derrière ces fenêtres où viennent toquer d'innocentes mésanges, les meneurs du mouvement post-restant, Odile Darbelley et Michel Jacquelin, fomentent leurs interventions multimédias. Les post-restants ne battent pas fausse monnaie. Ils font pis. Ils attaquent secrètement les fondements des valeurs artistiques les mieux établies. En les sapant par des assauts plastiques, verbaux et scéniques d'une habileté confondante.

En une dizaine d'années, ils ont élaboré une œuvre de constitution riieuse, sur le terrain trop délaissé qui sépare le vrai du faux. Tous les moyens d'action leur sont bons : expositions (« Les bas morceaux de l'odalisque ») ; conférences (« Hans K un cas de figure, contribution à une histoire de la photographie ») ; performances (*Vvert Célacon*) ; représentations théâtrales (*La Chambre du professeur Swedenborg* et *Dispositif expérimental pour une visite chez les Asa chasseurs de météores*). Elles sont autant d'apports à l'incertitude des genres, de démentis aux évidences historiques, de camouflages aux arrogances muséographiques.

Nourri de pataphysique, de dadaïsme et de surréalisme, le post-restantisme se présente comme un « mouvement artistique perpétuel » fondé sur l'autodérision. Ses promoteurs ne sont pas sans bagages. Mais ils laissent les démonstrations à une galerie de têtes d'extraction savante : Duchamp Duchamp (« frère » de Marcel) ; Jack O'Metty, le pompier de service (peintre et sculpteur hors coups de feu) ; l'immense professeur Swedenborg et le subtil A. Pophthème, type même de l'artiste post-restant, qui nous mettra en contact avec la tribu inuite des Asa.

Les plus véhéments de ces personnages ont fait leur entrée par la grande porte de l'université. En s'infiltrant dans le « Thesaurus Index Photographicus », thèse soutenue en Sorbonne en 1991 par Michel Jacquelin. « Rien d'un doctorat classique, avec introduction, développement, conclusion, mais une encyclopédie fic-



On retrouve dans « Dispositif expérimental » la tribu inuite des Asa

tive de la photographie, entièrement fabriquée à partir de mes photos. » Y sont présents les Iso, cousins lointains des Asa – Asa et Iso sont également deux échelles de sensibilité photographique –, peuple amérindien disparu qui aurait pratiqué d'étranges rituels funéraires anticipant la photographie en prenant l'empreinte des corps défunts sur des ardoises. L'apparition de cette imagerie dans les arts premiers suscite d'autres photographies, qui deviennent des œuvres réelles interrogeant les traces d'œuvres fictives. La « thèse » de Michel Jacquelin sera si convaincante qu'on lui proposera d'organiser une soirée poétique sur les Iso. « Mes interlocuteurs n'avaient pas compris qu'ils n'existaient pas. » Dans le même temps, il photogra-

phie ce qui existe. Au théâtre. Il opère notamment sur les plateaux de Kantor (*Qu'ils crèvent les artistes*) ou Claude Régy (*Chutes*). Avec Odile Darbelley, il photographie des lieux réels comme s'il s'agissait de décors de théâtre, œuvres d'un personnage de leur invention : Victor Singelshot. Et demande à des auteurs (Cormann, Durif, Jouanneau...) d'imaginer une pièce s'y déroulant. L'exposition-Installation du collage est présentée à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon en 1993. Michel Jacquelin s'est également lancé dans la scénographie – réelle –, auprès de Richard Dubelski, à l'ATEM (*Tournoi, Impasse à 7 voix, Opérettes, Détours*). En 1995, il écrit le scénario de *Vvert Célacon*, la boîte noire de Duchamp Duchamp. Une méthode se rode, qui

« fonctionne beaucoup par citations, par fragments d'éléments connus, reconnus. Mes idées sont déclenchées par des stimulations extérieures. En croisant des mots, des sonorités. Et il y a celles qui viennent des objets. Chacun soulève une contrainte. Ensuite, on mène les choses de front ». Odile Darbelley sera en scène, sous verre, formant un « living ready-made ». Le dispositif sera présenté à la Foire de Francfort.

Les deux pièces suivantes s'élaboreront comme une suite de réactions en chaîne : « *Vvert Célacon*, c'est un artiste qui interroge la science, et le professeur Swedenborg un scientifique dont la démarche s'apparente à celle de l'artiste. Il s'agit bien d'inverser une proposition. Dans l'une, les spectateurs sont à l'extérieur, devant une

vitrine, dans l'autre, tout le monde est enfermé dans la même boîte. La durée de *Vvert Célacon* est fixée par la bande-son, La Chambre n'a pas de timing. Quant aux Asa, ils bénéficient d'une structure assez fixe, avec diverses positions intérieures, et surtout d'un fil plus fluide, même si la bande vidéo est contraignante. »

Les trois spectacles ont en commun une volonté de débordement par le texte, l'image, les jeux d'objets ou de scène. Leur profusion, leur intrication. « La profusion vient en réaction à l'art contemporain. A son dépouillement. A ces expositions constituées de trois œuvres et point à la ligne. Marcel Duchamp se situe du côté de la profusion. C'est évident quand on voit la Boîte-en-valise. Notre Duchamp Duchamp s'engageait sur ses traces, à l'opposé d'un art contemporain aseptisé. D'une muséographie qui cherche à mettre tellement les choses en valeur qu'elles en deviennent riquiqui dans l'espace. »

Adoptés par le théâtre, Odile Darbelley et Michel Jacquelin aimeraient maintenant ne pas se couper de leurs bases photographiques. Ils parient sur la curiosité des amateurs d'art. « Plus on va s'éloigner de Duchamp, plus nous aurons d'entrées dans les arts plastiques. Le fait qu'on soit référencés au passé devrait le faciliter. On oublie que Kantor faisait des performances avant les Américains. Des emballages avant Christo. » Sans doute seraient-ils prêts à se reconnaître aujourd'hui dans les propos du maître du Théâtre Cricot lorsqu'il leur confiait : « Surtout, ne me mettez pas dans la rubrique théâtre. Mettez-moi à la fin du programme, et à l'envers. »

Jean-Louis Perrier

★ *Dispositif expérimental pour une rencontre avec les Asa*, d'Odile Darbelley et Michel Jacquelin. Théâtre de la Cité internationale, du 4 au 26 octobre.

## Les ombres noires et blanches de l'inconscient

Homme du mélange, plasticien adepte des techniques mixtes, metteur en scène multimédia, William Kentridge est un créateur marqué par le refus des spécialisations artistiques. Né en 1955 dans une Afrique du Sud obsédée par les séparations et les ségrégations, il n'a eu de cesse de transgresser les limites et de croiser les genres. Ce fils d'une famille juive de Johannesburg a su, plus tôt que d'autres enfants blancs, les horreurs du régime : son père était un avocat au service de militants anti-apartheid et de victimes des massacres comme celui de Sharpeville au début des années 1960.

Son parcours a toujours mêlé les arts plastiques et ceux de la scène. Après des études en Afrique du Sud, William Kentridge s'inscrit à l'école de théâtre Jacques Lecoq à Paris, en même temps qu'il découvre la gravure et réalise des films d'animation à partir de ses dessins au fusain. A Johannesburg, il travaille avec des compagnies de théâtre multiraciales à une époque où les relations entre Blancs et Noirs sont interdites. A partir de 1992, il crée régulièrement des spectacles avec le Handspring Puppet Theatre, une compagnie sud-africaine dirigée par Adrian Kohler et Basil Jones, qui juxtapose sur scène des acteurs, noirs et blancs, et des marionnettes à taille humaine.

Depuis la fin de l'apartheid, en 1994, les œuvres plastiques de William Kentridge – dessins, films d'animation, toiles – ont pu être exposées dans des musées à New York ou à Bruxelles ainsi qu'à la Biennale de Venise et à la Documenta de Cassel. Les spectacles montés avec le Handspring Puppet Theatre ont été invités dans des festivals comme Avignon ou le Kuns-ten Festival des arts de Bruxelles. C'est là qu'a été créée, en mai, une première version de *Zeno at 4 a.m.*, adaptation du chapitre « La Mort de mon père » de *La Conscience de Zeno*, d'Italo Svevo. « J'ai lu ce livre quand j'étais étudiant. J'ai tout de suite ressenti une grande familiarité avec cette histoire qui se déroule à Trieste, une ville qui n'est pas le centre d'un empire, qui n'est ni Vienne ni Londres, tout comme Johannesburg se situe en marge de ces centres », explique William Kentridge. Jusque-là, ses créations avec le



« Zeno » mêle parole et chant, image animée et marionnettes à tige, manipulées à vue

Le Sud-Africain William Kentridge et la Handspring Puppet Company adaptent un chapitre de « La Conscience de Zeno », d'Italo Svevo

Handspring Puppet Theatre étaient imprégnées de l'histoire politique de l'Afrique du Sud. Leur splendide *Ubu and the Truth Commission* (1997) faisait référence à la commission Vérité et Réconciliation, fondée par Nelson Mandela pour auditionner victimes et tortionnaires de l'ancien régime. Tout en évitant le réalisme graphique, les images animées de Kentridge évoquaient les morts dans les commissariats de Pretoria, les corps précipités du haut du sinistre bâtiment

de la police de Johannesburg. Mère Ubu mordait à l'aide d'un crocodile articulé, tandis que Père Ubu était campé en tortionnaire grotesque.

*Zeno at 4 a.m.* est une œuvre plus intime. « Je ne suis pas le porte-parole de l'Afrique du Sud, insiste l'artiste. Etant moi-même insomniaque, j'ai voulu travailler cette question de l'insomnie, liée aux angoisses sur la mort. La parfaite connaissance que Zeno a de lui et, dans le même temps, son inefficacité absolue résonnaient familièrement à mes oreilles. » En outre, William Kentridge aborde toujours ses projets théâtraux à partir de questions formelles. « Là, je souhaitais mêler théâtre d'ombres et musique sur scène. »

Composée par le Sud-Africain Kevin Volans, la musique est un oratorio pour basse, soprano, ténor et quatuor à cordes. Le spectacle passe de la parole – celle du fils (David Minnaar) – au chant – celui du père, la basse Otto Maildi – ou encore de l'image animée aux marionnettes à tige, manipulées à vue par des acteurs blancs ou noirs. Les archets en mouvement

ressemblent à des marionnettes, tandis que les manipulateurs aux gestes fluides ont parfois l'air de danseurs. Dans *Zeno at 4 a.m.*, la musique, de même que les personnages d'une longue procession jouée en théâtre d'ombres, évolue comme l'inconscient, avec ses répétitions et ses collages, ses bribes et ses éléments épars et pourtant unis.

Kevin Volans a élaboré une musique répétitive. « J'ai travaillé avec lui dès le début, pour dépasser les conceptions habituelles des relations entre film et musique, explique William Kentridge. Je découvre que la présence de l'image modifie l'écoute des répétitions ; en même temps, ces répétitions apportent un apaisement qui favorise le regard porté sur les images. »

Catherine Bédarida

★ *Zeno at 4 a.m.*, d'après Italo Svevo, mise en scène et conception des marionnettes William Kentridge et Handspring Puppet Company. Centre Pompidou, du 24 au 28 octobre.

## CRETEIL - Automne 2001

ANGELIN PRELJOCAJ 18>20 oct.

SARRAUTE / ENSEMBLE LEPORELLO 25>27 oct.

SABURO TESHIGAWARA 25>27 oct.  
Festival d'Automne à Paris

BORIS GODOUNOV / DECLAN DONNELLAN 7>11 nov.  
Création Festival d'Avignon

LAGARCE / BERREUR 6>10 nov.

ANNE TERESA DE KEERSMAEKER 14 nov.  
Iles de Danse 2001

EVA PERON / MARCIAL DI FONZO BO 15>17 nov.

NASSER MARTIN GOUSSET 28>30 nov.

BERENICE / LAMBERT WILSON 5>9 dec.  
Création Festival d'Avignon

RUSSELL MALIPHANT 7>8 dec.  
Iles de Danse 2001

AKRAM KHAN 13>15 dec.

MAISON DES ARTS CRETEIL MA  
maccreteil.com - 01 45 13 19 19 C

# Jenny Holzer, la chair des mots et la peau du monde à vif

L'artiste américaine, plasticienne et poète, manie le choc visuel, la dimension monumentale, pour imprimer ses mots d'amour et de mort, ses interrogations et ses colères face à la folie et à la violence du monde

Jenny Holzer naît en 1950, à Gallipolis, dans l'Ohio. Son père, et avant lui son grand-père, est concessionnaire chez Ford, sa mère professeur d'équitation ; mais l'enfant ne s'est pas contentée de grandir entre les capots de voitures et le flanc des chevaux.

Le goût des lettres, l'habitude de fréquenter la bibliothèque municipale pourraient venir de sa grand-mère maternelle, institutrice. Cette fille plantée rude comme dans le Middle West commence des études artistiques en Caroline du Nord, à Durham, puis à Chicago. Elle y apprend à peindre et à graver. Peintre abstrait à ses débuts, elle est fascinée par le sublime de Mark Rothko ou de Morris Louis, ce qui ne l'empêche pas de commencer à introduire des bribes d'informations dans ses toiles, et de s'intéresser à l'art public, en citoyenne active. Son côté pop et politique.

« Truisms », les premiers textes autonomes que Holzer écrit au bicsur des papiers quadrillés, naissent en 1977 à New York où la jeune artiste est invitée à suivre le programme d'études du Whitney Museum. Elle dira avoir été marquée par la rigueur des publications philosophiques et critiques du musée, et par le travail sur le corps et les mots de son professeur, Yvonne Rainer. Désormais, l'écrit sera son principal médium. Elle est d'une génération « intermédiaire », qui prend son bien dans l'art conceptuel, entend ne pas se laisser prendre au piège délicieux de « a rose is a rose is a rose », et donner de l'air et du corps au langage verbal.

Plasticienne, elle est et restera, bien qu'avec le temps et l'expérience de la vie Holzer devienne poète de plus en plus souvent. C'est par le choc visuel et la dimension monumentale du travail qu'on approchera ses mots, ses dits, ses proverbes, ses aphorismes, ses images faites pour les passants



ARCHIVES APH/IMAGE CONÇUE PAR JENNY HOLZER/RÉALISATION GAËL ETIENNE

des villes et les flâneurs des parcs, avant le musée où elle est de plus en plus demandée. Pour la rue, Holzer a commencé par imprimer ses textes pour les coller à la sauvette sur les murs de Soho. Elle en fait des affiches, des tee-shirts, des autocollants, et plus tard un site Internet invitant les visiteurs à intervenir sur ses énoncés. Tout en pratiquant l'action de rue, l'artiste a appris à se caler dans les supports de la communication, à pomper les codes et les signes de l'information et du langage publicitaire. Pour lancer d'autres contenus, proposer de méditer sur la condition humaine, secouer les consciences en répondant à la violence du monde par la violence verbale.

La violence imprègne les *Inflammatory Essays* produits entre 1979 et 1982. Des textes bagarreurs qui tournent autour du politique, sans jamais faire figure de message. Holzer s'en garde en mettant sur pied une stratégie d'attaque troublante, qui met en balance des propos contraires, relevant autant de

la brève de comptoir que du grand livre de la sagesse orientale. Ses pensées de l'individu et de la société sont alors ouvertement inspirées de manifestes de Mao, Trotski, Lénine, Emma Goldman ou Rosa Luxemburg. Ces textes seront programmés parmi d'autres pour défiler en lettres lumineuses dans des saisons en de grandes installations. Le travail a pris de l'ampleur avec l'utilisation systématique du système des « LED signs » (diode électroluminescente à défilement) à la fin des années 1980. Le temps du grand succès.

Jenny Holzer est alors reconnue au point de se voir confier en 1990 le pavillon américain de la Biennale de Venise. Elle y décroche le Lion d'or avec *Mother and Child*, la mise en espace et en lumière d'un texte sur la relation complexe, d'amour et de peurs, d'une mère et de son enfant – sa fille a deux ans. La vie au quotidien, les comportements humains, les pensées intimes occupent l'artiste autant que la vie sociale. Elle les imbrique, créant ainsi une source de tensions fortes, des contenus qui passent, repassent, illisibles en un premier temps, clairvoyants si on prend le temps de les lire. L'aspect formel des installations, toujours très étudiées selon l'architecture du lieu qui les accueille, peut faire oublier la charge des écrits. Le danger de muséification né de la demande est là. C'est sans doute parce qu'elle a conscience du risque d'y laisser un peu de son âme que l'artiste a pris l'habitude de combiner ses installations d'intérieurs avec des projections de nuit sur les monuments et de garder, ainsi, le contact avec l'espace urbain. Son autre ressource, c'est de graver ses inscriptions dans la pierre pour des bancs, des jardins, dans le parc de quelque université ou musée, offrant au public un espace de méditation dans l'esprit des pierres tombales. L'écrit dans le granit est venu en

même temps que les panneaux électroluminescents, en contrepoint, comme un temps de retrait nécessaire, face à la violence et à la mort dites crûment dans les faux messages lumineux pris dans la folie de l'actualité. Les ravages que font le sida, la guerre du Golfe et la guerre en Yougoslavie sont à l'origine de textes très durs sur les plaies, les trous du corps, sa vulnérabilité. Sur le viol. Dans l'un d'eux, d'abord écrit sur de la peau puis photographié, Holzer expose le viol d'une femme à travers trois points de vue : celui de la victime, celui de l'agresseur, celui du témoin. Il n'y a pas de récit, mais des sensations, des images précises, un rythme cassé, que l'on retrouvera sur les rails où courent les mots, dans l'absolu silence d'une installation, à Berlin, ou à Bordeaux.

La discontinuité du flux lumineux reprend la discontinuité de l'écrit que l'on rattrape par bribes calées dans des saisons, à l'horizontale, à la verticale, ou en spirale pour épouser l'architecture du Musée Guggenheim de New York. Je, il, elle. Qui parle ? L'homme, la femme. On ne sait pas toujours. Holzer entretient volontiers l'ambiguïté pour ne pas tomber dans la narration, l'événementiel, la dénonciation. Face à la guerre, elle écrit l'horreur dans les détails intimes, crus. Elle parle de l'odeur du sang, du relâchement du corps violenté, sans jamais que l'on puisse rattacher très précisément à un récit, une personne, des personnages. Elle tient au fond, à la vérité des crânes éclatés et autres images d'atrocités qui viennent de partout et de nulle part, comme les messages électroniques.

La violence, la mort, mais aussi le sexe et l'amour : l'artiste y revient toujours, mais autrement, évoluant avec l'âge et l'expérience de la vie, sans doute marquée par le désenchantement du monde. L'œuvre est autobiographique. Des séries plongent dans l'intimité de

rapports amoureux, et plus généralement dans la complexité des rapports humains : attraction, répulsion, sentiments contradictoires d'une mère, désir de protection, rejet... Holzer est irrécupérable.

Pour la chapelle de la Salpêtrière, l'artiste a voulu une installation minimale, mais défiant l'équilibre : une seule colonne lumineuse de quelque 36 mètres de haut allant du sol jusque dans l'oculus de la coupole. La colonne de section carrée a 23 centimètres de côté, soit la largeur des saisons lumineuses. Chaque face diffuse des textes qui vont se perdre dans le ciel. Ils font partie de la grande installation de la Neue Galerie de Berlin, en 2001, que le musée allemand a acquise. Les lignes lumineuses couraient au plafond, et au-delà de l'architecture de verre dessinée par Mies Van der Rohe. Cet été à Bordeaux, Jenny Holzer en marquait le sol de l'entrepôt Lainé. Ceux qui ont vu l'exposition s'en souviendront.

Geneviève Breerette

★ Jenny Holzer : exposition, chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, du 20 septembre au 4 novembre. Projections dans Paris : du 20 au 24 septembre.

## extraits

J'AI UN  
TROU BRÛLANT  
QU'ON M'A  
FAIT DANS LE CORPS  
JE COHABITE  
AVEC LUI.  
LES GENS L'ONT FAIT  
ET ILS S'EN SERVENT  
POUR M'ATTEINDRE.  
JE PEUX LUI FAIRE  
MAL MOI AUSSI, MAIS  
GÉNÉRALEMENT, C'EST LÀ  
QUE JE PLACÉ MES  
PENSÉES  
AFIN DE ME STIMULER.  
QUAND L'ENVIE  
ME PREND, JE  
PEUX DIRE CE  
QUE NUL NE VEUT  
ENTENDRE.  
JE VANTE  
MON INDIFFÉRENCE  
MAIS LE DERNIER  
MORCEAU DE MOI  
ENCORE  
AIMABLE S'INDIGNE  
PARCE QUE  
JE NE SERAI PAS  
LA SEULE  
À ÊTRE MORTE.  
JE MAINTIENS LE  
TROU OUVERT (...)

Laments (1989)

TOTALEMENT BRÛLÉ,  
SEULES LES DENTS SONT  
ENCORE BONNES, IL EST  
ASSIS SOUDÉ AU CHAR. LE  
MÉTAL RENFERME LA CHALEUR  
DE L'EXPLOSION DU SOLEIL.  
SA MORT EST RÉCENTE  
ET L'ODEUR AGRÉABLE.  
IL FAUT L'EXTIRPER EN LUI  
DÉCHIRANT LA PEAU. IL  
ÉVOQUE POUR CHACUN DES  
SENTIMENTS DIFFÉRENTS.  
(...)

L'Océan lave les morts.  
ILS SONT DANS L'ÉCUME, LE  
VISAGE TANTÔT DEDANS,  
TANTÔT DEHORS. DES  
CORPS JAILLISSENT DE LA  
HOULE POUR S'OUVRIR  
DANS LE MARÉCAGE (...)

War (1992)

JE VIENS  
JE TE VOIS  
JE T'ENVISAGE  
JE T'EXPLORE  
JE T'ATTENDS  
JE T'EXCITE  
JE T'ATTISE  
JE TE CHERCHE  
JE TE RESPIRE  
JE PARLE  
JE SOURIS  
JE CARESSE TES CHEVEUX  
C'EST TOI  
C'EST TOI QUI M'A FAIT CA  
TU ES À MOI (...)

Arno (1996)

TU N'AS GUÈRE D'IMAGINATION  
POUR TON CUL.  
QUAND TU FAIS UN MAUVAIS  
RÊVE, C'EST UN OURS  
EN MARAUDE ET PAS UN  
HOMME (...)

Oh (2001)

(Traduction publiée dans le catalogue de l'exposition du CAPC de Bordeaux).

2001-2002

**Ubu roi** Alfred Jarry / Bernard Sobel  
**Anatomie Titus** Heiner Müller  
Philippe Vincent **Waiting for Richard** Shakespeare / Philippe Vincent  
**Théâtre ambulant**  
**Chopalovitch** Simovitch / Jean-Louis Hordir  
**Nannie sort ce soir** O'Casey / Marc François  
**L'Otage et le Pain dur** Paul Claudel / Bernard Sobel  
**Paris-Yerevan** Olivia Grandville  
**Cafés en mariage** La demande Anne Berelovitch / Eric Da Silva

**Théâtre de Gennevilliers**  
Centre Dramatique National tél 01 41 32 26 26

## extrait

CLASSER LES PEURS PAR CATÉGORIES APAISE  
FAIRE DES PROJETS POUR L'AVENIR EST UNE FUITE EN AVANT  
IL EST ANTI SOCIAL DE PASSER TROP DE TEMPS À S'AMÉLIORER  
IL Y A TROP PEU DE VÉRITÉS IMMUABLES AUJOURD'HUI  
L'AMOUR ROMANTIQUE A ÉTÉ INVENTÉ POUR MANIPULER  
LES FEMMES  
LA LIBERTÉ TOTALE EST EFFRAYANTE  
LE BÉNÉVOLAT EST RÉACTIONNAIRE  
LE PÉCHÉ EST UN MOYEN DE CONTRÔLE SOCIAL  
MIEUX VAUT ÉTUDIER LES FAITS ACTUELS QU'ANALYSER  
L'HISTOIRE  
MOURIR D'AMOUR EST MAGNIFIQUE MAIS STUPIDE  
ON PARLE POUR VOILER SON IMPUISSANCE

Truisms (1977-79)

## théâtre de la bastille

SAISON 2001 - 2002

Parts@Paris Tricks and Tracks/Pál Frenák   
L'Homme traversé/Pascal Gravat & Prisca Harsch   
Cuisine/Mladen Materic & Peter Handke   
Few Things/Grace Ellen Barkey   
Les Antigones/Jean Cocteau/Jean Anouilh/Tg STAN   
Pas tous les Marocains sont des voleurs/Arne Sierens   
Love, Betrayal and a bowling trophy/Irene Hultman   
Sorelline/Caterina Sagna   
Villa dei Misteri/Ivan Stanev   
Je crois ?/Emmanuel Bourdieu/Denis Podalydès   
Un jour en été/Jon Fosse/Jacques Lassalle   
Raffaella Giordano   
ShowRoomDummies/Étienne Bideau & Gisèle Vienne   
Valparaiso/Don DeLillo/Thierry de Pretti

01 43 57 42 14



Evangeline Barbaroux et Thierry Lounas, des « Cahiers du cinéma »

## « L'autre Asie, région de tous les possibles cinématographiques »

**C**ette année, la programmation cinéma du festival est consacrée à « L'autre Asie ». Pour *Les Cahiers du cinéma* vous êtes allés prospecter au Vietnam, en Thaïlande, en Malaisie, en Indonésie, à Singapour, aux Philippines et au Cambodge. Comment avez-vous procédé ?

- Nous sommes partis un mois et avons procédé de manière très démocratique : quatre jours pour chaque pays - ce qui était peut-être une erreur, parce que les pays n'ont pas du tout la même production. Entre les Philippines, quatrième producteur mondial avec 150 films par an, et le Cambodge qui produit un film par an les années fastes, il y a forcément un déséquilibre. Mais ce choix nous a permis de voir comment ça se passe dans chaque pays.

- **Qu'est-ce qui vous a le plus étonné ?**

- Ce qui nous a le plus étonné, dans le mauvais sens du terme, c'est le manque de conservation du patrimoine cinématographique. En Thaïlande, il y a une cinémathèque. Au Vietnam, pays communiste, les films sont assez bien recensés : même si les copies sont en mauvais état, elles existent et on sait où les trouver. Dans les autres pays, on vous dit qu'elles existent peut-être, mais on ne sait pas où elles sont. Ce peut être chez un privé, dans un grand groupe ou une chaîne de télévision. A moins d'un cinéphile fou qui les prenne en charge, elles disparaissent. La révolution Langlois n'a pas été effec-

tuée dans cette « Autre Asie ». On se retrouve dans la situation du début du XX<sup>e</sup> siècle en France.

**- Y a-t-il d'autres points communs à tous les pays ?**

- La censure s'exerce partout. Aux Philippines, elle est très rigoureuse vis à vis de l'érotisme. Un baiser langoureux risque de ne pas passer. En même temps, les scènes de violence, souvent inouïes, passent sans problème. Pour contourner la censure, les cinéastes usent de deux stratégies : soit, pour les films à visée internationale, ils insèrent les scènes qu'ils souhaitent figurer en se disant qu'il n'y aura pas de censure pour ce type de film ; soit ils mettent une scène très fortement pornographique

pour que la censure cristallise sur ce passage, et laisse tomber d'autres moments plus problématiques. Au Vietnam, la censure s'exerce en amont, sur les scénarios, qui doivent être respectés à la lettre. Cela ne donne pas naissance uniquement à des films pro communistes, ou avec une ligne politique claire, loin de là. La production est d'une qualité bien souvent supérieure à celle des autres pays. C'est au Vietnam que nous avons eu les plus belles surprises.

**- Quelle ligne générale se dégage des diverses cinématographies de l'Autre Asie ?**

- D'un point de vue esthétique, deux pôles dominent : l'urbain et le champêtre. On voit beaucoup de



« Les Gens de la rizière », du Cambodgien Rithy Panh

films champêtres au Vietnam et en Malaisie, l'exemple type étant *L'Odeur de la Papaye verte*, de Tran Anh Hung. Certains réalisateurs accentuent cet aspect pour donner une touche exotique, payante à l'étranger. En Thaïlande, on voit beaucoup de films d'action qui, la plupart du temps, se passent en ville. Ce qui marche le mieux, dans toute la région, c'est soit le cinéma de type américain, soit les films pour teen agers, soit les fresques historiques.

**- Dans tout cela, avez-vous trouvé un trésor ?**

- On cherchait la perle rare, évidemment. Notre volonté et notre fierté est de montrer des films qui nous ont éblouis, comme ceux du

réalisateur classique vietnamien Pham Ky Nam, que peu de gens connaissent en France. Même chose pour le réalisateur singapourien-malaisien P. Ramlee, qui est un peu le Chaplin local. Il était à la fois acteur et réalisateur, et il écrivait des chansons pour ses films - il en a écrit plus de trois cents. Quand on parle de lui en Malaisie ou à Singapour, les gens se mettent à sourire, tous ont vu un de ses films. P. Ramlee, c'est une découverte, on n'en avait entendu nulle part. Sinon, nous avons choisi dans chaque pays des cinéastes dont nous proposons des mini rétrospectives.

**- Quel bilan tirez-vous de votre périple ?**

- Nous avons vu des pays où il y

a une vraie vitalité du cinéma. D'un côté, il y a des lacunes, comme celle, majeure, de la conservation des films. De l'autre, l'espace est ouvert : prendre des risques a encore un sens. On ne sait pas ce qui va se passer dans les années à venir dans les pays de cette Autre Asie, mais il est certain que c'est une région de tous les possibles, à condition qu'elle ne sombre dans le mimétisme du cinéma hollywoodien, poussé jusqu'à la contre-façon en Thaïlande.

**- Nous avons vu des pays où il y**

Propos recueillis par Brigitte Salino

★ L'Autre Asie, cinéma L'Arlequin, du 14 novembre au 4 décembre.

LES AMIS DU  
FESTIVAL D'  
AUTOMNE  
A PARIS

### LES MÉCÈNES

agnès b., Air France, Albert Kunstatter Family Foundation, Anne et Valentin, Arte Arts International (New York City), Association Orcofi pour l'Opéra, la Musique et les Arts Pierre Bergé, Caisse des dépôts et consignations, Crédit Lyonnais Asset Management Fondation DaimlerChrysler France, Fondation France Télécom, Fondation Ernst von Siemens pour la musique, Métrobus, Minneapolis Foundation/Henphil Pillsbury Fund Philippine de Rothschild, Publiprint Le Figaro, SACD, Sacem, Sylvie Winckler Guy de Wouters

### LES DONATEURS

Jacqueline et André Bénard, Michel David-Weill, Sylvie Gautrelet Claude et Tuulikki Janssen, Zeineb et Jean-Pierre Marcie-Rivière Jean-Claude Meyer, Carlo Perrone, Sydney Picasso, Henry Racamier Hélène Rochas, Monsieur et Madame Bruno Roger Béatrice et Christian Schlumberger, Antoine et Sylvie Winckler

Banque du Louvre, CGIP, Champagne Taittinger, Colas Compagnie de Saint-Gobain, Crédit Agricole, Crédit Commercial de France Essilor International, Euris, Groupe Les Echos Hachette Filipacchi Médias, L.A. Finances, L'Express, Lhoist France Prisma Presse, Rothschild & Cie Banque

Les Amis du Festival d'Automne à Paris - Contact : Paule Gendre : 01 53 45 17 00

### LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS EST SUBVENTIONNÉ PAR

Le Ministère de la Culture et de la Communication, La Ville de Paris et le Conseil Régional d'Ile-de-France. Il bénéficie de l'aide exceptionnelle de l'American Center Foundation et de la Fondation de France

France Culture est partenaire du Festival d'Automne à Paris



## HISTOIRES

Un nouveau venu d'exception, Hugues Dufourt, parcourt les hivers du temps : compositeur formé à la philosophie, amateur de peinture, il livre un cycle inspiré par *Le Déluge*, de Poussin, *Le Philosophe*, selon Rembrandt, *Les Chasseurs dans la neige*, de Brueghel, et *La Gondole sur la lagune*, de Guardi. Pendant ce temps, le jeune Chinois Guo Wenjing propose, avec sa *Nuit du banquet*, un opéra mis en scène par le maître d'œuvre du *Pavillon aux pivoinés*, Chen-Shi-Zheng, dont la figure principale est également un peintre, résistant au pouvoir. Autre résistante, jusqu'à la destruction, Gudrun Ensslin inspire Helmut Lachenmann, qui réécrit *La Petite fille aux allumettes* à la lumière aveuglante de la Fraction armée rouge. Helmut Lachenmann est l'un des invités fidèles du Festival, comme Wolfgang Rihm, qui offre un concert en trois parties, dont une création, *Frage*. Sont également à l'affiche plusieurs compositeurs amis – György Kurtag, Brice Pauset, Salvatore Sciarrino... – réunis dans une joyeuse entreprise, *In nomine* : chacun imagine une « fantaisie », en partant de *In nomine Domini* du Benedictus de la messe *Gloria tibi Domine*, de John Taverner. Les œuvres, qui n'excèdent pas trois minutes, seront jouées au cours d'un concert unique.

## Hugues Dufourt, tableaux d'hivers intérieurs

Nourri de peinture et de philosophie, le compositeur s'inspire de Poussin, de Rembrandt, de Brueghel et de Guardi pour un cycle qui a aussi pour ambition de représenter le XX<sup>e</sup> siècle

Depuis *Erewhon* (1972-76), magistrale composition de soixante-dix minutes usant de cent cinquante instruments de percussion affectés à six interprètes seulement, on connaît le don d'Hugues Dufourt (né en 1943) pour les entreprises monumentales et visionnaires. *Saturne* (pour ensemble et électronique), *Surgir* (pour très grand orchestre) et *Dédale* (opéra avec voix d'enfants) l'ont notamment confirmé, ainsi que *Le Philosophe selon Rembrandt*, premier volet d'un « Cycle des hivers » planifié dès 1987 à partir de quatre tableaux de référence, mais longtemps laissé en suspens après une amorce d'anthologie créée en 1992 au festival Ars Musica de Bruxelles.

Dix ans séparent la deuxième pièce du cycle (dans l'ordre prévu pour l'exécution intégrale) des trois autres livrées aujourd'hui : on pourrait donc craindre une relative disparité de style. Hugues Dufourt ne s'en soucie guère. « On évolue sur dix ans, c'est certain. Mais je me fie plutôt à mes évolutions lentes. J'ai une espèce de confiance aveugle dans la vérité que je vais trouver et qui éclaircira le passé d'un jour rétrospectif. Par ailleurs, sur ce point, je répondrais volontiers comme Bergson que la seule façon d'être cohérent d'une œuvre à l'autre consiste à s'engager à fond dans la singularité du problème de chacune. »

Le compositeur a été formé à la philosophie. Ce n'est sans doute pas un hasard si, des quatre tableaux retenus pour le cycle, il a traité en premier celui de Rembrandt portant sur une figure qui pourrait être la sienne : le philosophe solitaire. Hugues Dufourt a longtemps vécu dans un isolement nullement recherché, qui semble avoir pris fin grâce, entre autres, à plusieurs concerts récents de Radio France. « Il me faut dire maintenant que ce qui m'a permis de survivre symboliquement comme artiste c'est l'Italie, car on ne m'y a jamais disputé ma place, bien au contraire. En particulier Mario Messinis, qui a longtemps dirigé la Biennale de Venise et le Théâtre de la Fenice. » Une constante pour les membres de l'itinéraire, collectif musical au sein duquel Hugues Dufourt a joué au cours des années 1970, avec Gérard Grisey et Michael Lévinas, un rôle déterminant dans le développement de la musique spectrale.

Une autre constante du compositeur réside dans l'intérêt pour la peinture, affiché notamment par *La Tempesta* d'après Giorgione (1976-77), *La Mort de Procris* (1985-86) d'après Piero di Cosimo, *La Maison du Sourd* (1996-98) d'après Goya et *Lucifer I* (2000) d'après Jackson Pollock, autant d'expériences qui valent, par exemple, au tuba d'être considéré comme « le grand fond de la peinture qui permet de différencier les graves dans l'orchestre, car dès qu'il y a un tuba tous les autres instruments se découpent sur le fond qu'il réalise et prennent des couleurs vives qui ne sont pas forcément leurs couleurs idiomatiques ».

Pourquoi une telle fascination pour la peinture ? « Parce qu'elle préfigure d'une certaine façon la musique et qu'elle constitue un art accompli depuis bien plus longtemps. A l'époque de Rembrandt



M. MCDERMID

Hugues Dufourt tente « de traduire, sous une forme sensible, ce qu'est l'imaginaire des philosophes, le monde de Plotin, de Platon, de Spinoza... »

et de Vélasquez, nous n'avons pas en musique d'expression comparable. Cependant, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les musiciens disposent aujourd'hui de moyens d'expression subjective comparables à ceux des peintres depuis la Renaissance. »

Le compositeur ne veut pas parler ici des moyens électroniques ou informatiques, qu'il a beaucoup expérimentés dans ses premières œuvres, mais des moyens conceptuels tels que ceux dégagés par l'historien de l'art Alois Riegl dans son analyse

des portraits de groupe hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle. Riegl « montre comment les Hollandais sont partis d'une peinture réaliste et fragmentaire pour atteindre un espace peu à peu unifié, intériorisé et dématérialisé, qui sera celui de la plus haute expression subjective de Rembrandt. Ce chemin qui conduit du réalisme à la subtilité du monde intime, à part quelques exceptions qu'on trouve dans l'œuvre de Beethoven, les musiciens ne l'ont pas parcouru ». Tout connaisseur de la musique d'Hugues Dufourt reconnaîtra là l'intériorité

à grande échelle qui caractérise ses œuvres principales – celles qui, à l'instar de *Lucifer I*, donnent l'impression d'entrer dans un monde où l'esprit s'étend à l'infini.

Tournée vers l'intérieur, la production du compositeur ne se confond toutefois pas avec l'acte d'un reclus, et le « Cycle des hivers » a aussi vocation de représenter le XX<sup>e</sup> siècle, « ce siècle de fer qui aura coupé l'histoire de l'humanité en deux, par le niveau d'horreur et d'exactions, mais aussi par celui des transfor-

mations positives ». Hugues Dufourt, qui a occupé de très nombreuses fonctions institutionnelles, concentre aujourd'hui son énergie sur le travail de création artistique, non sans en appeler à la conscience de son auditoire, ce public qu'il ne saurait décrire précisément, mais qu'il est sûr de reconnaître en grande partie à chacun de ses concerts. Ainsi pour le « Cycle des hivers », dont il résume les motivations de la façon suivante : « *Le Déluge d'après Poussin comprend une forte dose d'imprécaton et de totale condamnation. Le Philosophe selon Rembrandt se situe à mi-chemin du lyrisme et de la spéculation. Les Chasseurs dans la neige, d'après Brueghel, présentent un mélange de panthéisme et de pessimisme. Quant à La Gondole sur la lagune, d'après Guardi, elle tend à évoquer la fin d'un millénaire de peinture à la manière de la "petite sensation" dont parle Proust pour évoquer Vermeer.* »

Un tel énoncé illustre bien la singularité du compositeur : « Mon opération en musique aura tenté de traduire, pour une part, sous une forme sensible, ce qu'est l'imaginaire des philosophes, le monde de Plotin, de Platon, de Spinoza, des grands mondes spéculatifs qui ont un imaginaire propre qui n'est pas communicable. » On comprend alors que les œuvres d'Hugues Dufourt donnent accès à des formes incarnées qui rompent avec l'abstraction sans pour autant devenir figuratives.

Pierre Gervasoni

★ *Hivers*, d'Hugues Dufourt. Théâtre du Châtelet, 9 novembre.

## Le banquet truculent de Guo Wenjing

Un opéra ancré dans la tradition musicale chinoise, d'après un rouleau peint du X<sup>e</sup> siècle, « Nuits de fête chez Han Xizai »

Comme Tan Dun, le compositeur chinois sans doute aujourd'hui le plus en vogue en Occident, Guo Wenjing (né en 1956) a fait partie des premiers admis au Conservatoire central de Pékin, en 1978, après la levée des interdits proclamés par la révolution culturelle. Là s'arrête cependant la comparaison. Alors que Tan Dun mène aux Etats-Unis une carrière de premier plan ponctuée en 2001 par l'attribution d'un Oscar pour la bande originale du film *Tigre et Dragon*, Guo Wenjing poursuit en Chine, notamment comme enseignant, des activités musicales débutées à sept ans par l'apprentissage du violon en autodidacte et longtemps liées à la pratique populaire dans la province montagneuse du Sichuan.

De plus, si leurs œuvres semblent globalement participer d'une même intention de conjuguer pensée chinoise et formes occidentales, elles s'opposent nettement dans le domaine de l'espace scénique, cher aux deux compositeurs. Tandis que Tan Dun développe un art du happening hérité de John Cage, Guo Wenjing affiche un goût certain pour l'articulation dramatique, dense et incisive, dans la descendance de Dimitri Chostakovitch. Avec une truculence qui s'impose principalement dans *Le Village du louteteau*.

Cet opéra, qualifié de « Woyzeck chinois » par la critique internationale, témoigne d'une stupéfiante habileté de créateur d'atmosphères, peut-être acquise au fil d'une cinquantaine de musiques de films écrites pour le cinéma ou la télévision. Très significatif du style de Guo Wenjing, ce drame de la folie métaphorique brasse quantité de sources, distinctes



« LA PEINTURE SOUS LES SUI » / J. VANDER, BELGIQUE

« Nuits de fête chez Han Xizai », détail

par le mode de jeu instrumental, la tradition vocale ou l'ordre harmonique, sans jamais paraître hétérogène. Les expressions les plus éloignées se rejoignent, en effet, dans l'intensité du traitement dont elles font l'objet, fragilité psychologique du héros tourmenté ou frénésie bestiale d'une société suspectée de cannibalisme.

La profusion du matériau et l'acuité dramatique constituent également les caractéristiques de pièces non théâtrales de Guo Wenjing telles que le *Concertino pour violoncelle* (1997), à base d'ostinatos sardoniques, ou la cantate, tour à tour contemplative et convulsive *Inscriptions on a Bone* (1996), deux partitions commandées (comme *Le Village du louteteau*) par le Nieuw Ensemble d'Amsterdam, principal soutien du compositeur en Europe, qui l'a déjà accompagné dans la gestation de trois opéras.

Conçu entre *Le Village du louteteau* et un ouvrage lyrique en cours d'achèvement sur le sixième dalai-lama, *Ye Yan/La Nuit du banquet* s'inspire d'un rouleau peint de trois mètres de long, *Nuits de fête chez Han Xizai*, datant du X<sup>e</sup> siècle. La première version (1998) de

cette œuvre symbolique associant art et politique laisse entrevoir une mutation dans l'écriture de Guo, qui tend à exposer davantage les fondements de la tradition chinoise. La version 2001, commandée

par le Festival d'automne, sera mise en scène par Chen Shi-Zheng, qui avait revisité le très fameux *Pavillon aux pivoinés*.

P.Gi

Saison 01.02

répertoire contemporain de création

THEATRE LES ATELIERS Lyon

CREATION

**Boucherie de l'espérance** de Kateb Yacine  
**Si l'été revenait** de Arthur Adamov  
**Le narrateur** d'après Walter Benjamin  
**Antigone** de Bertolt Brecht  
**La cheminée** de Margarit Minkov  
**Je crois ?** de Emmanuel Bourdieu  
**Rouge, noir et ignorant** de Edward Bond  
**Nina, c'est autre chose** de Michel Vinaver  
**9 mm** de Lionel Spycher  
**Boucher espagnol** de Rodrigo Garcia  
**Les Européennes**

Gilles Chavassieux . Philippe Mangelot  
Eric Vautrin . Véronique Bellegarde  
Denis Podalydès . Jean-Quentin Châtelain  
Laurent Fréchuret . Oscar Gomez Mata

04 78 37 46 30  
THEATRE LES ATELIERS  
5 rue Petit David 69002 Lyon . www.theatrelesateliers.com

★ *La Nuit du banquet*, de Guo Wenjing. Les Gémeaux Scène nationale, Sceaux, du 2 au 6 octobre.



# Le Monde



Do you speak español ?

Jack Lang, ministre de l'éducation nationale

# « Nous sommes des militants de la diversité »

## Une révolution en douceur

Bientôt, tous les enfants apprendront une langue étrangère avant d'entrer au collège. Engagé en 1989, voilà ce grand dessein repris et amplifié par Jack Lang. Notre cahier spécial a pour ambition de cerner et de décrire ce projet. D'abord, en racontant posément quatre expériences pédagogiques, parmi des milliers d'autres, et en donnant la parole aux enseignants et aux écoliers. Ensuite, en participant au débat : nous publions de larges extraits du document d'orientation du ministère soumis à l'appréciation des instituteurs durant le mois de septembre et deux entretiens avec des linguistes. Enfin, en proposant quelques clés sur la politique adoptée par des pays voisins afin de jauger la détermination française. Qui sait ? La réduction de la fracture linguistique nationale est peut-être pour demain

Illustrations :  
Jochen Gerner

En faisant inscrire 10,7 millions d'euros (70 millions de francs) supplémentaires dans le budget pour l'enseignement des langues vivantes à l'école primaire, Jack Lang indique clairement son objectif : cet apprentissage entre désormais dans les obligations scolaires des petites classes. Dans l'entretien qu'il nous accorde, le ministre développe les grandes lignes et la philosophie de son plan

« Vous êtes en train de relancer fortement l'apprentissage des langues étrangères à l'école primaire. Quelles sont les grandes lignes de votre projet ? Plus généralement, quel est votre objectif ?

– Oui, pourquoi ? Est-ce une toquade, un caprice, l'air du temps, ou est-ce le fruit d'une profonde nécessité ? Personnellement, je crois que l'enseignement obligatoire d'une langue vivante à la maternelle puis à l'école primaire est un impératif. Je distingue trois raisons qui fondent notre ambition. La première, c'est l'incroyable gâchis que constitue la non-sollicitation des capacités infinies des jeunes enfants au moment où ils peuvent quasiment tout apprendre, où leur oreille peut tout capter et leur voix tout reproduire en matière de sons, de respirations, etc. C'est un fantastique gaspillage que d'attendre et de reporter à onze ans cet apprentissage.

» La deuxième raison, c'est que la connaissance d'une langue vivante est aussi un sésame vers la langue nationale. Les linguistes montrent parfaitement que par le jeu des comparaisons, des parentés ou des similitudes, l'apprentissage simultané de la langue nationale et d'une langue étrangère est une stimulation. Contrairement aux adultes, les enfants ne confondent pas les deux langues. Ils réussissent parfaitement à identifier, à différencier. Plus ils apprennent de langues, plus ils comprennent l'originalité, l'identité de notre langue. Cet apprentissage n'est donc pas l'ennemi de notre langue nationale, c'est un allié, un ami, un complice.

» La troisième raison, c'est que nous ne pouvons pas faire tout le temps des discours sur l'Europe et le monde sans en tirer des conséquences. La France ne peut pas prétendre jouer un rôle de locomotive sans être elle-même exemplaire. Notre plan va dans ce sens.

– Quels sont les moyens et quel calendrier vous êtes vous donné ?

– Après l'introduction, l'an dernier, d'une langue étrangère en CM2, nous généralisons cette année l'apprentissage en CM1. En 2005, tous les enfants du pays apprendront au collège, en classe de 6<sup>e</sup>, deux langues vivantes étrangères. La première, qu'ils auront commencé à appren-

dre en grande section maternelle et qu'ils auront progressivement approfondie, et la deuxième, qu'ils découvriront au collège. C'est un plan volontariste et solide. Nous devons avancer à marche forcée et de manière professionnelle. Le calendrier répond à cette double exigence.

– Qui enseignera ces langues aux enfants ?

– D'abord, il y a les maîtres de l'école qui disposent d'une compétence linguistique certifiée par une habilitation. L'idéal, c'est que nous réussissions au cours des prochaines années à augmenter le nombre de ces instituteurs. Dès cette rentrée, dans une majorité des instituts universitaires de formation des maîtres (IUFM), il y a la possibilité de choisir ce qu'on appelle une dominante. Il en existe dans le domaine des langues étrangères, de l'art et du sport. Les professeurs des écoles qui vont entrer dans le métier auront donc suivi un enseignement et auront une com-

pétence linguistique qu'ils pourront mettre à la disposition de leurs collègues. Il faut naturellement aussi compter sur les programmes de formation continue, qui sont relancés.

» La deuxième ressource, ce sont les professeurs de collège, qui peuvent se trouver en sous-service. Je pense à des professeurs d'allemand, d'italien ou d'espagnol. C'est à base de volontariat. L'expérience montre que cela marche.

» Troisième ressource, c'est l'appel à des maîtres étrangers. La France accueille des assistants de langue. Plus de 1 800 interviendront à l'école primaire. L'Allemagne et la Grande-Bretagne, auprès desquelles nos demandes étaient très importantes, ont fourni de gros efforts pour nous aider à les recruter. Et puis il y a ce que nous appelons dans notre jargon des "locuteurs natifs", c'est-à-dire des personnes qui vivent en France de manière permanente et maîtrisent parfaitement leur langue. Ces personnes sont bien sûr soumises à une habilitation. Jusqu'à maintenant, la réglementation était ainsi faite que ces personnes ne pouvaient être re-

crutées que pour 270 heures par an, avec cette conséquence catastrophique que l'enseignement était interrompu en cours d'année. J'ai obtenu une modification qui permet de passer à plus de 600 heures annuelles. C'est essentiel sur le plan pédagogique. Toutes ces compétences cumulées nous permettront de remplir notre engagement.

– Peut-on chiffrer financièrement cet effort ?

– J'ai fait inscrire dans le budget 10,70 millions d'euros (70 millions de francs) supplémentaires pour l'enseignement des langues à l'école primaire. C'est l'une des priorités du prochain budget.

– Dans le passé, les critiques ont été assez vives sur la formation de ces maîtres. Un rapport a pointé une connaissance généralement insuffisante de la langue enseignée, des accents fautifs... A-t-on aujourd'hui une meilleure garantie ?

– Je crois qu'il y a eu beaucoup de malentendus. Durant une période, il n'était pas vraiment question d'apprentissage, mais d'une forme de sensibilisation. Il a été admis que l'on puisse enseigner des langues sans grande compétence. Le rapport d'experts que vous évoquez dresse le bilan de l'opération "sans frontières", où l'on croyait qu'il suffisait de distribuer quelques cassettes aux professeurs ! C'est une période révolue. Lionel Jospin, en 1989, alors qu'il était ministre de l'éducation nationale, a le premier lancé une initiative ambitieuse. Nous sommes dans une nouvelle étape où l'enseignement d'une langue étrangère entre pleinement dans les obligations scolaires. Le nouveau programme de l'école, sous la conduite du recteur Joutard, est actuellement en consultation auprès des maîtres. Il s'agit d'un projet fondé sur une pédagogie, une progression.

– La demande sociale est très forte de la part des parents d'élèves. Il s'agit massivement d'une demande pour l'enseignement de l'anglais. Votre plan leur propose plutôt l'allemand, le russe, l'italien et des langues régionales. N'est-ce pas tout, sauf l'anglais ?

– Nous sommes des militants de la diversité linguistique : on ne peut pas accepter que notre système soit dominé par le tout-anglais, quel que soit le respect que l'on porte à cette très belle langue. L'idéal, je le dit en galéjade, ce serait de commencer partout par une autre langue que l'anglais !

» Mais vous savez, dans un premier temps, le choix se portera massivement

« L'enseignement des langues à l'école primaire est l'une des priorités du prochain budget »

# linguistique »



ERIC FEFERBERG / AFP

Le ministre de l'éducation nationale, Jack Lang, le 4 septembre à Paris, lors de la conférence de presse sur le thème de la rentrée scolaire 2001-2002

sur l'anglais. Une fois notre plan parvenu à maturité, les parents découvriront que de toutes les manières leur enfant apprendra l'anglais en 6<sup>e</sup> s'ils le désirent. J'explique donc simplement avec Claude Hagège, linguiste, ou Jean-Marie Bressand, fondateur de l'association Le Monde bilingue, qu'il est préférable de choisir à l'école primaire une autre langue, une langue éventuellement plus difficile.

**- Vous ne redoutez pas de la part des parents d'élèves des réticences ou de l'incompréhension ?**

- Plus le temps passera, moins ce risque existera. Les parents seront rassurés. Ceux qui pensent que la connaissance de l'anglais est indispensable constateront que notre système assure cet objectif.

**- Vous voulez favoriser ce qu'on appelle les cultures d'origine : l'enseignement du portugais, de l'italien, de l'arabe, du turc et du serbe est proposé. Quelle est la motivation de cet effort ?**

- Nous voulons montrer aux enfants originaires de ces pays que leur langue est reconnue comme une langue internationale. Ce n'est plus une langue susceptible de les ghettoïser. En même temps, cela permet à d'autres élèves d'apprendre ces langues. On découvre que les fils et les petits-fils qui n'ont pas appris ces langues éprouvent le besoin de les découvrir, ainsi que l'histoire de ces pays.

**- Les langues régionales seront aussi à l'honneur : l'alsacien, le breton, le corse, l'occitan. Ce choix est contesté par le "camp républicain", qui parle de choix électoraliste et ressent cette politique comme un défi à la République. Comment réagissez-vous ?**

- Je me sens aussi républicain qu'eux ! Si j'étais électoraliste, je devrais choisir

des cibles infiniment plus massives ! Cette polémique est grossière. La République a été malheureusement destructrice des langues et des cultures, et ce ne sont, au bout du compte, qu'une poignée de personnes qui parlent et pratiquent ces langues. Les langues dont nous parlons sont le fruit de civilisations très anciennes. On pouvait sans doute comprendre l'abbé Grégoire, pendant la Révolution, lorsqu'il s'opposait à ce qu'il appelait les dialectes, refuges, disait-il, de l'obscurantisme. Il se battait pour la propagation de la langue française, langue de la liberté. Il faudra encore attendre un siècle avant que l'abbé Grégoire ne soit véritablement

entendu, il faudra l'enseignement laïque et obligatoire... Je ne veux pas réécrire l'Histoire, mais la République n'avait pas besoin d'éradiquer les langues et les cultures locales pour donner toutes ses chances à l'apprentissage de la langue nationale. C'est fait, c'est fait... ce sont des trésors qui ont disparu, une richesse qui a été mise à bas. Ce que nous essayons de faire, c'est accomplir sur le front linguistique ce que nous avons réalisé sur le plan culturel. Désormais, les langues régionales sont pleinement reconnues dans leur dignité. Elles sont enseignées à l'école primaire avec le même statut que les langues étrangères obligatoires. »

« La République n'avait pas besoin d'éradiquer les langues et les cultures locales »

chesse qui a été mise à bas. Ce que nous essayons de faire, c'est accomplir sur le front linguistique ce que nous avons réalisé sur le plan culturel. Désormais, les langues régionales sont pleinement reconnues dans leur dignité. Elles sont enseignées à l'école primaire avec le même statut que les langues étrangères obligatoires. »

*Propos recueillis par  
Laurent Greilsamer  
et Anne-Line Roccati*

## Une journée de réflexion sur le plurilinguisme

### Deux tables rondes

La nouvelle impulsion donnée à l'enseignement des langues vivantes étrangères à l'école primaire s'accompagne d'une journée de réflexion organisée par Francis Goullier, inspecteur général de l'éducation nationale, le 26 septembre. Linguistes et pédagogues débattront sur le thème : « Comment l'école peut-elle relever le défi de la diversité culturelle et linguistique en Europe ? » Deux tables rondes sont prévues le matin avec des représentants du Conseil de l'Europe et de la Commission européenne au lycée Louis-le-Grand (123, rue Saint-Jacques 75005 Paris).

étrangères dans les dispositifs d'enseignement et d'évaluation des langues ?

- quels objectifs fixer à l'enseignement des langues ?
  - quelles innovations pour l'enseignement des langues ?
  - comment gagner l'opinion publique et les familles à l'importance du plurilinguisme : rôle des médias, des acteurs de la vie économique et politique ?
  - comment préparer l'apprentissage des langues tout au long de la vie ? Quels objectifs et quelles stratégies ?
- Ces tables rondes auront lieu au lycée Saint-Louis (44, boulevard Saint-Michel, 75006 Paris).

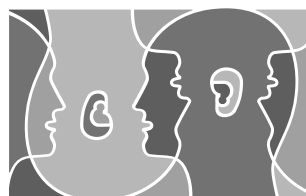
### Un manifeste

Claude Hagège, professeur au Collège de France, donnera une conférence sur « L'urgence d'une éducation plurilingue en Europe » en fin de journée au lycée Louis-le-Grand. Un manifeste du Forum des langues européennes pour l'apprentissage de deux langues vivantes étrangères dès le plus jeune âge sera présenté à cette occasion.

### Douze ateliers

Les participants débattront l'après-midi dans le cadre d'une douzaine d'ateliers. Les principaux thèmes retenus sont :

- quel apprentissage des langues pour la mobilité en Europe ?
- quelle place pour les certifications institutionnelles et



Année européenne des langues 2001

### Le calendrier de la réforme

Voici les principales étapes de la mise en œuvre du plan de généralisation des langues vivantes à l'école.

- Septembre 2000 : l'enseignement des langues vivantes est généralisé en CM2.
- Septembre 2001 : l'enseignement des langues vivantes est généralisé en CM1 ; les instituteurs sont consultés sur les programmes de l'école primaire (lire pages 14 et 15).
- Septembre 2002 : l'enseignement des langues vivantes est généralisé en CE2 et en grande section de maternelle ; le programme de l'école primaire en grande section de maternelle et en CE2 entre en application.
- Septembre 2003 : l'enseignement des langues vivantes en cours préparatoire est généralisé.
- Septembre 2004 : l'enseignement des langues vivantes en CE1 est généralisé.
- Septembre 2005 : les premiers élèves ayant reçu un enseignement en langue vivante étrangère en cycle 3 entrent en classe de 6<sup>e</sup> et commencent à apprendre une seconde langue vivante.



# L'allemand cohabite avec le français

Depuis la rentrée, 357 classes sont bilingues. C'est le 13/13 : treize heures de cours en allemand, treize heures en français. Les parents d'élèves et les élus ont lancé le mouvement. L'éducation nationale rattrape le temps perdu

**D**uttlenheim n'est pas une expérimentation isolée : le bilinguisme paritaire en Alsace, dit 13/13, car les enfants y ont treize heures de classe hebdomadaires dans chaque langue, est déjà en vitesse de croisière. A la rentrée 2001, ce sont 357 classes publiques qui sont ainsi bilingues. « *Mais attention, précise Anita Marchal, responsable de cette formation à l'inspection académique du Bas-Rhin, cela concerne environ 7 500 élèves, soit un peu plus de 4 % seulement des écoliers dans la région* », auxquels il faut ajouter plusieurs centaines d'écoliers des écoles privées. Proportionnellement à sa population scolaire, le Haut-Rhin a davantage de sites bilingues que le Bas-Rhin : « *On commence généralement par les "moyens" de maternelle – plus rarement les "petits" – mais il faut ensuite assurer le suivi, créer les classes de "grands", le CP, les CE1, CE2, etc., au fur et à mesure que les élèves grandissent.* »

Désormais, 13 collèges dans l'académie ont des sections bilingues : 9 à 12 heures d'allemand et une « *discipline non linguistique* » enseignée dans la langue de Goethe. Les pionniers arriveront au lycée en 2002. Là, ils pourront préparer simultanément le baccalauréat français et l'Abitur allemand, un double diplôme que Jean-Daniel Zeter, responsable de la mission académique aux enseignements régionaux et internationaux, appelle déjà l'Abibac.

L'éducation nationale n'a pas toujours eu cet enthousiasme. C'est une structure associative, ABCM-Zweisprachigkeit (association pour le bilinguisme dès la classe maternelle) qui a créé en 1991 les premières classes bilingues paritaires en Alsace. Subventionnée par les collectiv-

tés locales et les institutions européennes, elle gère aujourd'hui une trentaine de classes sur 8 sites (dont un en Moselle). C'est sur sa pression et celle des élus que l'éducation nationale, très réticente à l'origine, a finalement épousé le principe des classes 13/13.

Pour créer un site, il y a des règles, mises par écrit dans la convention 2000-2006 signée par le ministre Jack Lang avec la région et les deux départements : « *Il faut une demande suffisante, représentant 15 élèves au moins, et un soutien local de la municipalité et du conseil d'école* », précise Anita Marchal. De fait, ce sont souvent quelques parents d'élèves qui se mobilisent, envoient des lettres, interpellent l'école où doit être scolarisé leur enfant. « *Les parents militants en entraînent d'autres, mais nous organisons des réunions d'information car tout le monde ne se représente pas réellement ce qu'est un site bilingue.* »

Aujourd'hui, l'éducation nationale insiste sur l'engagement dans la durée. Des parents « *tout feu tout flamme* » pour le bilinguisme en maternelle prennent parfois peur quand arrivent les deux principales charnières de la scolarité : le cours préparatoire (CP) et l'entrée au collège. « *On ne refuse jamais de reprendre l'enfant dans une classe non bilingue.* » D'ailleurs, les chiffres démontrent cette déperdition. Dans le Bas-Rhin, les 415 petits « bilingues » de section moyenne de maternelle de l'année 1996-1997 n'étaient plus que 381 en grande section l'année suivante, puis 365 en CP, 310 en CE1 et, en 2000-2001, seulement 290 en CE2. Un écolier sur trois avait abandonné la formule en quatre ans. Il faut alors parfois, pour éviter d'avoir de trop petits effectifs, mélanger

## Anita Marchal

● Enseignante d'allemand, Anita Marchal est chargée de mission pour l'enseignement des langues dans le premier degré à l'Inspection académique du Bas-Rhin.

● Professeure à l'institut universitaire de formation des maîtres d'Alsace (IUFM), elle est désormais conseillère pédagogique régionale et suit de très près le dossier des classes bilingues paritaires pour le département.

■ « On ne refuse jamais de reprendre un enfant dans une classe non bilingue »

« bilingues » et « classiques » dans les plages francophones.

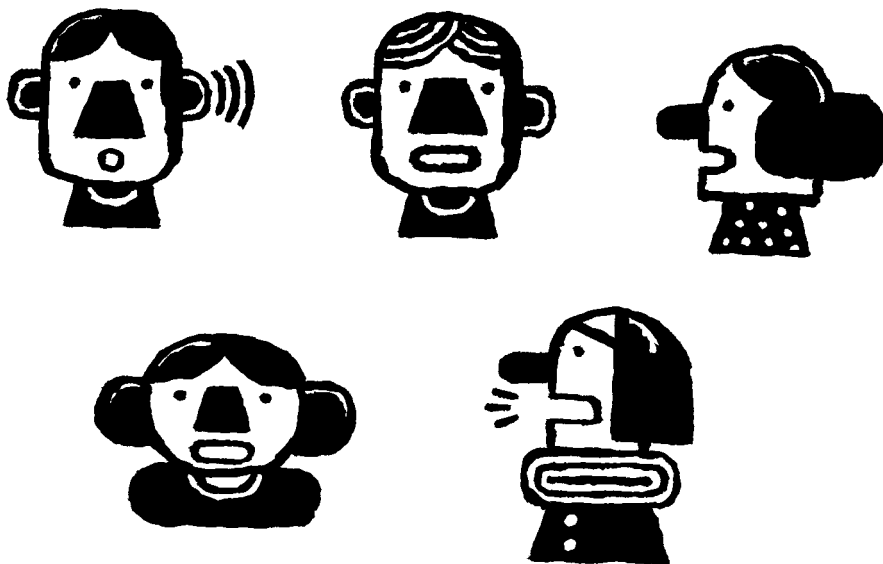
Paradoxalement, l'éducation nationale apparaît aujourd'hui à certains parents et élus trop favorable à la formule. Parfois, un village, un quartier ou une communauté de communes sollicités se déchirent sur la création d'un site bilingue. Des parents inquiets crient à l'élitisme, s'indignent de voir la priorité donnée aux dérogations vers le site bilingue. D'autres s'étonnent que la préférence y soit donnée à l'allemand, langue du voisin, et non à l'anglais, langue mondiale. D'autres encore préféreraient une attention soutenue à l'alsacien oral et même écrit. Parfois le débat passe de la pédagogie à l'idéologie : les partisans du bilinguisme français-allemand précoce sont alors accusés de « *pangermanisme* ».

L'autre question ouverte du bilinguisme paritaire, c'est la ressource en enseignants. « *Au total, il nous faut pour cette rentrée 2001 l'équivalent de 178,5 postes pour la seule partie allemande* », calcule Anita Marchal. Avec son homologue haut-rhinois, Roger Schumacher, elle a fait les additions : 60 % de ces postes sont assurés par des enseignants titulaires volontaires, 9 % par les professeurs des écoles sortant formés spécifiquement, 4 % par des instituteurs allemands dans le cadre d'échanges transfrontaliers ou internationaux. Pour le reste (27 %), il a fallu embaucher des contractuels, allemands ou français. L'éducation nationale s'est engagée à organiser un concours de recrutement spécifique et à spécialiser 50 maîtres par an dans son centre

de formation aux enseignements bilingues à Guebwiller (Haut-Rhin).

Des engagements qui irritent plusieurs syndicats d'enseignants, réservés sur la formule du bilinguisme paritaire. « *Sur le plan quantitatif, le bilan est maigre. (...) Sur le plan qualitatif, on ne peut pas vraiment prétendre que les élèves soient bilingues à l'issue du primaire* », s'insurgeait ainsi Fernand Krauth, secrétaire général du syndicat des enseignants FEN-UNSA, dans les *Dernières nouvelles d'Alsace* (3 novembre 2000). Le recteur d'académie, Claude Lambert, insiste actuellement beaucoup sur l'autre formule d'introduction de l'allemand dans les petites classes, dite « *extensive* », avec trois heures hebdomadaires. La convention d'octobre 2000 prévoit qu'elle soit progressivement généralisée, du CE2 à la maternelle, à toutes les classes (autres que les 13/13) pour la rentrée 2006.

J. Fo.



# « Bist du müde ? – Oui – Kein Problem »

Duttlenheim, Bas-Rhin

Avec quelque 2 500 habitants, Duttlenheim est située à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Strasbourg. Ils sont treize enfants dans la salle de classe ocre et bleu foncé de Christian Erhardt. Des « moyens » de maternelle. Cet après-midi, une petite fille n'a pas l'air dans son assiette. « *Bist du müde ? (Tu as sommeil ?)* », l'interroge le jeune enseignant. « - *Oui, je suis fatiguée. – Kein Problem, du machst einen Mittagsschlaf. (Pas de problème, tu vas faire une sieste.)* » Il a parlé en allemand, elle a répondu en français, mais a parfaitement compris. D'autres enfants répondent dans un allemand spontané quand il leur présente le travail de l'après-midi.

La classe de Christian Erhardt est bilingue paritaire. Les élèves ont deux salles de classe, alternant des journées en allemand avec lui et des journées en français avec l'une de ses collègues. « *C'est le principe "un maître, une langue" qui permet aux enfants d'acquérir très vite leurs repères* », explique-t-il. Lui et sa collègue se concertent continuellement.

Dans cette classe de maternelle, on apprend et on s'amuse autant en allemand qu'en français. Mais attention. Pour éviter toute confusion, chaque langue est représentée par un seul maître. C'est le bilinguisme paritaire

Cet après-midi, on commence par une chanson en allemand, que Christian accompagne au xylophone. « *Petit à petit, les chansons se compliquent : cela permet de faire prononcer facilement des mots difficiles.* » Puis il explique, toujours en allemand, l'énoncé de l'exercice de mathématiques prévu : une opération de découpage et de collage pour repérer des nombres. Tout le monde le comprend.

« *Il faut qu'ils aient des clés ; ainsi je leur explique très vite les couleurs, qui vont beaucoup leur servir. Il faut aussi qu'ils sachent que, s'ils ne comprennent pas tout, ce n'est pas grave, chacun a son rythme.* » En rendant son travail, un enfant cherche un mot ; un petit camarade l'aide. Quand un élève se raccroche au français, le maître ne s'irrite pas, il répond en allemand : « *Cela devient un jeu de leur faire repren-*

*dre les mots.* » Ont-ils repéré que le maître parle français ? « *Ils ne sont pas dupes, ils m'entendent parler avec les collègues, mais ils ont compris que je suis "l'Allemand" de leur classe*

■ « Les écoliers arrivent très vite à prononcer les phonèmes à l'allemande »

et que je ne m'adresserai à eux qu'en allemand. » C'est en allemand que Christian raconte une histoire de roi et de princesses pour détendre ses petits élèves en fin d'après-midi. Il soutient son récit grâce à un jeu de poupées, de bruitages et de silhouettes schématisées au tableau tandis que les enfants reprennent les onomatopées et quelques phrases-clés.

A Duttlenheim, on parle parfois alsacien dans les commerces et dans la rue, ou par-dessus les barrières des petites maisons. Mais les écoliers de maternelle, eux, ne possèdent presque plus la langue de leurs grands-parents. « *Dans le groupe, j'ai un seul élève vraiment dialectophone, un autre qui comprend l'alsacien, tous les autres sont exclusivement francophones* », note Christian. Ce n'est pas un handicap, assure-t-il. Les parents, même ceux qui sont purement francophones, pren-

nent au sérieux le caractère bilingue de la classe, quitte à se faire corriger par leurs enfants. « *Les écoliers arrivent très vite à prononcer les phonèmes à l'allemande, et j'en ai entendu qui critiquaient la prononciation de leurs parents.* »

Pour autant, insiste Christian Erhardt, la classe bilingue n'est pas d'abord une classe de langues. « *C'est une classe traditionnelle de maternelle, où il se trouve qu'on parle allemand.* » C'est dire que l'effort principal porte sur les acquisitions classiques de l'école préélémentaire, en s'accompagnant d'un bilinguisme précoce, qu'il vaut mieux relayer aussi à la maison.

L'école Tomi-Ungerer accueille 105 enfants dans quatre classes, précise Odile Spiesser, sa directrice. Elle dispose de ce site bilingue depuis cinq ans. Aujourd'hui, les premiers bénéficiaires de cet enseignement paritaire arrivent donc à l'école primaire, en CM1. Le nom même de l'établissement est un symbole du bilinguisme. Le célèbre illustrateur alsacien, dessinateur, écrivain, sculpteur et inventeur de jouets, auteur de nombreux livres pour enfants (*Les Trois Brigands, Le Géant de Zéralda*, etc.) a lui-même baptisé l'établissement en janvier 1999. Dans la cour, une curieuse balançoire porte sa griffe : un poteau est aux couleurs de la France, le second aux couleurs de l'Allemagne et le linteau est surmonté d'un oiseau aux couleurs de l'Europe.

## Chez notre voisin allemand

■ **A quel âge commence l'enseignement des langues étrangères ?**  
A l'âge de 10 ans, à l'entrée du collège (5<sup>e</sup> classe, équivalent de la sixième). Mais, depuis le début des années 1990, les Länder, compétents en matière d'éducation, ont lancé des cours d'initiation dès l'âge de 8 ans (3<sup>e</sup> classe).

■ **Combien d'enfants sont concernés en maternelle et dans le primaire ?**

Entre 40 et 50 % des écoliers de la 3<sup>e</sup> classe sont déjà concernés (soit près de 400 000 enfants). L'objectif est d'arriver à 100 %, mais sans qu'aucun délai précis ne soit fixé. Dans le Bade-Wurtemberg, les enfants seront initiés dès le début de l'école primaire (1<sup>re</sup> classe) à partir de cette rentrée. La Rhénanie-du-Nord-Westphalie, le Land le plus peuplé d'Allemagne, a le projet d'enseigner l'anglais dans toutes les écoles primaires en 2003.

■ **Quelles sont les principales langues enseignées ?**  
L'anglais, plutôt dans le nord et l'est du pays, et le français, dans les régions limitrophes de la France. La Bavière dispense des cours d'italien.

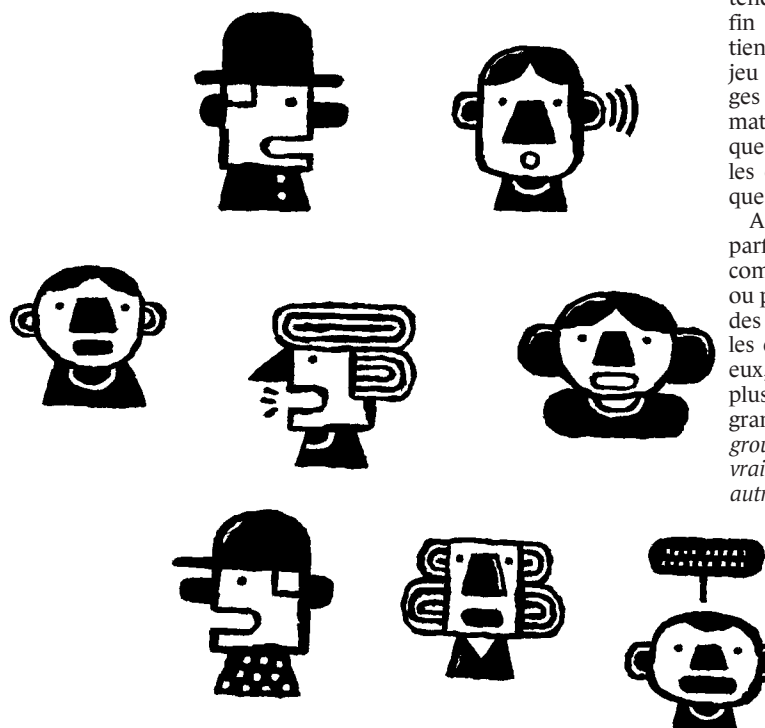
■ **Combien d'heures y sont consacrées chaque semaine ?**  
Deux heures hebdomadaires.

■ **Qui enseigne ces langues ?**  
C'est souvent l'instituteur de la classe qui prend en charge cet apprentissage. L'initiation se veut avant tout ludique (chants, contes, jeux, etc.).

■ **Une continuité de l'enseignement est-elle offerte au collège ?**  
La continuité est assurée en fonction des possibilités.

de notre correspondant à Francfort

Sophie Gherardi



# Les trois écoles en rose

Dans le quartier de la Côte-Pavée, les parents ont le choix entre l'école privée, la Calandreta, où l'on parle exclusivement en occitan, et l'école publique, qui propose des classes bilingues. C'est nouveau et cela se passe bien. Convivialité occitane oblige

**Olivier Lamarque**

● Né à Paris de « parents occitans », Olivier Lamarque, 27 ans, est arrivé à Toulouse alors qu'il avait dix ans. Il est professeur des CM1/CM2 de la section bilingue de l'école Armand-Leygues.

● Diplômé d'un double Capes délivré aux occitanophones, il sort de l'institut de formation des maîtres (IUFM) de Toulouse.

L'école du quartier de la Côte-Pavée, à Toulouse, est certainement unique en France. Derrière les murs de l'école Armand-Leygues, dénomination officielle pour l'éducation nationale, se trouve aussi une Calandreta, école associative occitane. Le mouvement des Calandretas, à l'instar des écoles bretonnes Diwan ou des Ikastola basques, a longtemps constitué l'unique alternative pour les parents qui souhaitaient que leurs enfants apprennent l'occitan à l'école. Mais à la Côte-Pavée, le rectorat a ouvert, entre les deux écoles, de nouvelles classes bilingues français-occitan.

Dans l'académie de Toulouse, l'éducation nationale scolarise désormais davantage d'enfants que les Calandretas, assimilées à des écoles privées. Si certains militants occitanistes se défient de cette nouvelle « concurrence » d'une institution jugée coupable d'avoir quasiment éradiqué l'occitan depuis les débuts de la III<sup>e</sup> République, la plupart des initiateurs des calandrettes, qui militent pour une intégration dans le giron de l'école publique, se félicitent de constater que l'éducation nationale se débarrasse de ses radeurs jacobines. A la Côte-Pavée, les trois types d'école coexistent en bonne intelligence.

La cour de récréation est séparée par un mur, comme du temps des écoles de filles et de garçons. « Mais ce n'est pas le mur de Berlin », plaisante un enseignant. Comme pour lui donner raison, une fillette de l'école publique pousse la grille, non verrouillée, pour rejoindre des camarades de la partie « occitane » de l'école, où la récréation vient de sonner avec dix minutes de décalage. A l'étage, la frontière entre les salles de classes est encore moins visible. Au bout du couloir, l'école Armand-Leygues. A l'autre bout, la classe de CP de la Calandreta. Entre les deux, le cours élémentaire et le cours moyen de la section bilingue.

« Administrativement, je suis rattaché à Armand-Leygues, mais je travaille avec l'équipe pédagogique de la Calandreta », explique Olivier Lamarque, professeur des CM1-CM2 de la section bilingue. Frais émoulu de l'institut universitaire de formation des maîtres (IUFM) de Toulouse, qui délivre désormais un « double Capes » aux enseignants occitanophones, ce grand jeune homme de vingt-sept ans donne ses cours de mathématiques ou d'histoire-géographie uniquement en occitan. Il travaille en binôme avec sa collègue de français.

Dans les sections bilingues, l'emploi du temps est partagé en deux entre le français et l'occitan. C'est la grande différence avec la maternelle de la Calandreta, où les enfants sont placés en immersion totale. Même en dehors des heures de cours, le personnel des calandrettes parle aux enfants en occitan. Pour les petits de la maternelle qui sont sortis sous le préau, même le goûter est occitan. Spontanément, une petite fille chante une ritournelle apprise en classe en attendant que la maîtresse vienne l'aider à ouvrir son paquet de gâteaux. La vision de ces petits en rangs d'oignons sous la vaste charpente en

bois, sagement assis contre le mur en briques et en galets où le nom de chaque élève est étiqueté sur le portemanteau en bois peint, fleure bon la communale d'antan. L'image d'Epinal est juste écornée par la présence des cabanes de chantier préfabriquées Algéco disposées dans la cour pour rajouter des classes dans l'école Armand-Leygues, construite depuis près d'un siècle.

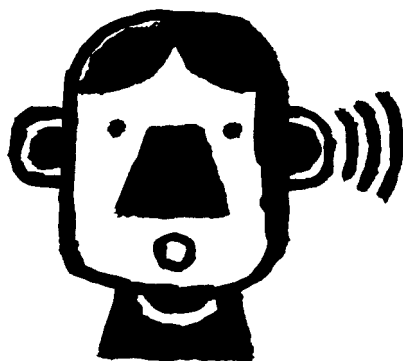
Le manque de locaux est aujourd'hui le problème récurrent des trois calandrettes de la région toulousaine, qui affichent toutes complet et peinent à s'agrandir. Les communes ne peuvent légalement pas construire de classes nouvelles pour ces écoles de statut privé, régies comme l'enseignement catholique par la loi Falloux. Le contraste est d'autant plus grand avec les écoles bilingues de l'éducation nationale, qui peuvent parfois affecter systématiquement deux salles de cours à chaque classe. Les élèves peuvent ainsi distinguer immédiatement le lieu où ils doivent s'exprimer en français et celui où ils parlent occitan.

Dans la classe d'Olivier Lamarque, une nouvelle carte du monde en couleur est affichée sur le mur. Cette *mapamundi* des Etats côtoie la carte linguistique de l'Occitanie, qui s'étend à peu près de Bayonne à Vichy et de Bordeaux à Nice. Contrairement à l'habituelle carte de France, le territoire est amputé à ses extrémités pyrénéennes de ses « oreilles » basque et catalane, mais il englobe la vallée espagnole d'Aran et une partie des Alpes italiennes, ce qui permet à l'enseignant de souligner le caractère international de l'occitan.

Pendant l'année scolaire, le prof consacre quelques heures pour initier ses élèves au catalan, à l'espagnol et à l'italien, autres langues romanes, mais aussi à l'anglais et à l'allemand. Cette ouverture aux langues est habituelle dans les calandrettes, qui demandent souvent aux parents d'élèves d'origine étrangère de venir évoquer leur langue natale en classe. A la Côte-Pavée, les petits de la Calandreta ont par exemple déjà pu entendre parler russe les années précédentes.

Mais à l'école publique, cette pratique n'a pas été du goût de l'inspection d'académie. « L'inspecteur qui est venu dans ma classe m'a reproché de faire cette initiation alors que je n'avais pas les agréments nécessaires », raconte Olivier Lamarque. L'enseignant estime que cette lourdeur de l'administration a jusqu'à présent freiné l'introduction des langues à l'école. « Les collègues d'Armand-Leygues ont débuté l'enseignement de l'anglais l'an dernier. Mais s'ils doivent attendre d'être tous agréés ou de recevoir le renfort de collègues officiellement bilingues, ça risque de prendre du temps. On ne va tout de même pas obliger des profs qui ont déjà une vingtaine d'années de service à repartir étudier une langue étrangère », s'inquiète le jeune homme.

■ La carte linguistique de l'Occitanie s'étend de Bayonne à Vichy et de Bordeaux à Nice



Stéphane Thépot

# Le professeur qui parle l'occitan avec l'accent parisien

Toulouse, Haute-Garonne

**A** vingt-sept ans, Olivier Lamarque représente la nouvelle génération des enseignants occitans. Né à Paris « de parents occitans et d'un père occitano-phonique », le jeune homme arrive à Toulouse avec sa mère à l'âge de dix ans. « L'occitan, je l'ai appris, ou plutôt réappris, alors que je préparais ma maîtrise d'histoire. Dans ma jeunesse, il n'y a que chez mon grand-père qu'on le parlait », raconte-t-il.

Ses origines urbaines ont privé Olivier Lamarque de tout accent du terroir, mais pas de ses racines. « J'ai coutume de dire que ce n'est pas le français que je parle sans accent, mais mon occitan qui a l'accent parisien », plaisante-t-il. A ses yeux, les citadins aussi ont besoin de racines. « Revendiquer ses racines, ce n'est pas forcément être passéiste. C'est d'abord savoir qui on est. Quand on le sait, c'est plus facile de s'ouvrir aux autres. »

Paradoxalement, de plus en plus de parents sans attaches régionales inscrivent leurs enfants dans des classes bilingues français-occitan. Pour Olivier Lamarque, cela s'explique : « Beaucoup de personnes sont en manque d'intégration. Apprendre l'occitan, c'est aussi une volonté culturelle. Dans les villes, la langue régionale souffre peut-être moins des représentations négatives que le "patois" dans les campagnes. Je me suis retrouvé récemment dans une famille du Gers, où j'expliquais que j'étais prof d'occitan. Un vieux m'a interpellé : "A quoi ça va servir aux jeunes, l'occitan ?" »

Olivier Lamarque fulmine contre cette vision utilitaire de la langue et de l'école. « Le verbe français "servir" vient du latin servus, qui voulait dire "esclave". Je ne "sers" peut-être pas à grand-chose, mais il faut parfois sortir d'un discours excessivement matérialiste. Il y a trop de parents qui considèrent encore l'école comme un investissement où leurs en-

Commencer à étudier cette langue, c'est aussi retrouver ses racines, se réapproprier une longue et grande histoire. Cela ne « sert peut-être pas à grand-chose », mais cela ouvre des horizons

fants doivent "réussir", apprendre des choses utiles pour décrocher un métier à tout prix. Dans nos écoles, les parents n'expriment pas ce type d'exigences. Ils ont sans doute davantage confiance en l'avenir de leurs enfants. »

Quand on lui fait remarquer que l'occitan pourrait devenir le facteur d'un certain élitisme, à la manière du grec ou de l'allemand, Olivier Lamarque ne cache pas un certain malaise. « C'est sûr que l'on pourrait aussi remettre en cause les millions que le gouvernement consacre au soutien des langues régionales alors qu'il y a tant de besoins dans les zones d'éducation prioritaires. Avec ma classe,

on a pris le métro pour aller voir justement un quartier HLM de Toulouse, La Reynerie », plaide l'enseignant, qui refuse de cantonner son école du très huppé quartier de la Côte-Pavée à un « ghetto pour riches ».

« Et pourquoi pas des écoles bilingues français-arabe ? », ose le jeune enseignant, qui estime pour le moins que l'enseignement des mathématiques dans cette langue pourrait révéler des talents cachés chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine. Lui-même enseigne les mathématiques en occitan. Car dans les écoles bilingues, il n'y a pas de professeur d'occitan, mais des enseignants qui s'expriment en occitan. L'apprentissage de la langue régionale ne peut donc pas être comparé à celui d'une langue « étrangère » dans une classe traditionnelle.

Pour lui, ce bilinguisme est la meilleure façon de préparer les enfants à l'apprentissage d'autres langues. « Notre école n'est pas seulement bilingue, assure-t-il. On pourrait presque parler de multilinguisme. » A l'opposé, si les Français peinent tant à apprendre des langues étrangères, c'est à ses yeux la faute de « l'unilinguisme »

du pays. « La plupart des pays dans le monde sont bilingues. En France, parler deux langues est encore ressenti comme négatif ; d'où les blocages que l'on constatait jusqu'à présent. »

Le jeune maître d'école reconnaît qu'un enfant qui n'aurait pas été immergé dès la maternelle dans le bilinguisme franco-occitan ne pourrait pas suivre ses cours en CM1/CM2. Les sections bilingues de l'école Armand-Leygues constituent de fait le prolongement des sections de maternelle de la calandreta de la Côte-Pavée. « Dans les calandrettes, on pratique l'immersion linguistique en occitan jusqu'au cours préparatoire. A partir du CP, on renforce progressivement le niveau de français pour que les enfants soient au niveau en sortant de l'école », explique l'enseignant. Les résultats sont jugés satisfaisants au rectorat d'académie.

Pour Olivier Lamarque, qui confesse avoir partagé les idées autonomistes des occitanistes à l'adolescence, « l'école n'est plus le seul endroit où se forge une culture commune. Quand un gamin de nos écoles en rencontre un autre, ils parlent plutôt de ce qu'ils ont vu à la télé ». Rêve-t-il parfois de la situation de la Catalogne, où le catalan est désormais langue officielle, notamment dans les administrations ? « Quand je suis là-bas, c'est le paradis pour moi. Mais on ne peut pas imposer le bilinguisme comme ça en France », juge Olivier Lamarque, qui plaide pour une politique des petits pas sereins, comme la pose de panneaux bilingues à l'entrée des villes ou dans le métro toulousain. « Aujourd'hui, je préfère une France où l'occitan progresse régulièrement plutôt qu'une Occitanie indépendante où la langue dépérirait. »

## Chez notre voisin espagnol

■ A quel âge commence l'enseignement des langues étrangères ?

Dès la maternelle dans certains cas. Au Pays basque, les enfants de 4 ans bénéficient de cet enseignement dans près de 60 % des établissements.

En Catalogne, il est fortement recommandé à partir de l'âge de 6 ans. A Madrid, une dizaine d'écoles de quartiers défavorisés dispensent des cours pour les élèves de 4 et 5 ans.

■ Combien d'enfants sont concernés en maternelle et dans le primaire ?

Pas de statistiques globales disponibles. L'éducation est l'une des principales compétences déléguées par le gouvernement central aux différentes régions autonomes.

■ Quelles sont les principales langues enseignées ?

L'anglais, jugé « langue de travail indispensable », a la priorité dès le jardin d'enfants et le primaire. Vient ensuite, dans le secondaire, l'apprentissage d'une autre langue (allemand, français, italien, portugais).

■ Combien d'heures y sont consacrées chaque semaine ?

Le Pays basque a introduit 1 heure et demie d'anglais par semaine, étalée par demi-heures dans les petites classes. L'enseignement passe à 2 heures et demie dès l'âge de 5 ans. En Catalogne, l'anglais est enseigné 2 heures et demie par semaine aux enfants qui ont atteint 8 ans.

■ Qui enseigne ces langues ?

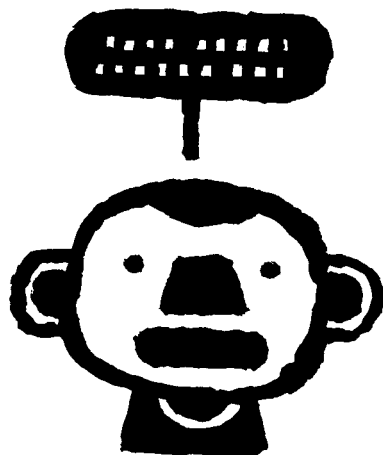
Les instituteurs et des professeurs spécialisés.

■ Une continuité de l'enseignement est-elle offerte au collège ?

L'Espagne s'est fixé comme objectif que les élèves achèvent le secondaire en maîtrisant deux langues étrangères en plus de la leur.

de notre correspondante à Madrid

- « Je préfère
- une France
- où l'occitan
- progresse à
- une Occitanie
- indépendante
- où la langue
- dépérirait »



S. T.

CLAUDE HAGÈGE, linguiste

# « Il faut commencer à cinq ans... »

L'apprentissage de langues étrangères doit intervenir avant que l'oreille des enfants ne devienne « nationale ». Explications sur la difficulté de restituer après les « h » aspirés et les « r » roulés

« Vous êtes depuis longtemps un militant passionné du bilinguisme, voire du multilinguisme, donc de l'acquisition précoce de langues étrangères. Pourquoi est-ce aussi important à vos yeux ?

– Parce que c'est la seule réponse possible au danger que représente la domination d'une seule langue dans le monde, à savoir l'anglo-américain. Certains trouvent cela très bien, mais c'est faute d'avoir pris conscience que la domination d'une seule langue est une menace pour les cultures les plus diverses de l'humanité, car les cultures sont portées par les langues.

– Précisément, au moment de choisir une langue étrangère, les parents plébiscitent l'indispensable anglais. Or vous, vous dites « tout sauf l'anglais ».

– Cela dépend du nombre de langues que l'on rend obligatoires à l'école primaire. Si on en rend obligatoire une seule, je ne suis pas favorable à ce que ce soit l'anglais. Si on en rend obligatoires deux, il n'y aurait pas de danger à proposer l'anglais.

L'anglais a une réputation absurde de langue facile, alors que c'est l'une des plus difficiles qui soient. La plupart des gens le parlent d'ailleurs très mal. Mais les gens ont l'impression que cela peut leur servir de passeport pour n'importe quel pays étranger, alors que c'est un frein au multilinguisme.

– Quelles langues préconisez-vous d'apprendre ?

– Les langues européennes à vocation universelle, c'est-à-dire qui ont une large diffusion dans le monde, généralement en raison de l'épisode colonial : ce sont l'espagnol, l'allemand, le français, l'italien et le portugais, éventuellement le néerlandais si l'on considère l'ancienne Indonésie, l'actuelle Indonésie. L'enseignement de langues qui n'ont pas une diffusion au-delà de leur pays d'origine comme le danois ou le grec me paraît moins urgent.

– Et les langues régionales ?

– J'y suis évidemment favorable. La présence de ces langues régionales est une richesse culturelle de l'Europe. Il faut pouvoir donner satisfaction aux parents des régions périphériques françaises qui le demandent. L'école française s'achemine vers cela. De même, il faudrait pouvoir répondre aux demandes des communautés immigrées de langue non européenne, car l'arabe, le berbère ou le chinois sont devenus, du fait de l'immigration, d'importantes langues d'Europe.

– Quel est l'âge idéal pour commencer l'apprentissage d'une langue étrangère sachant que, selon vous, à onze ans, il est déjà trop tard ?

– A onze ans, se produit une sclérose des synapses. L'enfant a de moins en moins de facilités pour apprendre la phonétique étrangère, parce qu'à cet âge l'oreille devient « nationale ». Jusque-là, elle pouvait recevoir des sons étrangers et la bouche les articulait par imitation. A onze ans, les sons étrangers commencent à être filtrés et interprétés en fonction de l'oreille nationale. Le français

● Linguiste et professeur au Collège de France à la chaire de théorie linguistique, Claude Hagège est directeur d'études à l'École pratique des hautes études et membre du Conseil supérieur de la langue française.

● Auteur de nombreux livres, on retiendra notamment *L'Enfant aux deux langues* (1996) et *Halte à la mort des langues* (2001), tous deux parus aux Éditions Odile Jacob.

n'ayant pas de « h » et ne roulant pas les « r », un certain nombre de caractéristiques des langues étrangères, comme le « h » aspiré et le « r » roulé, ne seront pas reproduites par les francophones. Quand on parle de la faiblesse des Français en langues, c'est parce qu'on ne s'y prend pas assez tôt. Plus jeune, tout enfant est capable d'imiter les accents étrangers quels qu'ils soient.

– Est-ce pour cette raison que vous préconisez l'enseignement d'une langue dès l'entrée en primaire ?

– Il faut commencer à cinq ans, dernière année de maternelle, voire avant. Quatre ans est un bon âge, et même pour certains trois ans. Il faut toutefois prendre la précaution de vérifier que les structures de la langue maternelle sont bien en place. A cinq ans, c'est généralement le cas.

– Avec l'introduction d'une langue étrangère, les parents et les enseignants redoutent un alourdissement des programmes. Que leur répondez-vous ?

– Les programmes ne sont pas si lourds, et même pas assez lourds. Toutes les études récentes le montrent : dans les systèmes scolaires européens, le nombre de choses qu'on apprend aux enfants reste en dessous de leurs capacités d'acquisition. On est dans une situation de sous-exploitation, contrairement à ce que pen-

sent les familles. L'adjonction d'une matière comme la langue ne peut être un obstacle chez le petit enfant, qui a un appétit de connaissances beaucoup plus grand qu'on le croit.

– Vous allez plus loin en plaidant pour un enseignement bilingue des autres matières, comme l'histoire ou les sciences.

– Une partie de l'enseignement devrait, selon moi, être donné par des professeurs étrangers venant enseigner leur matière

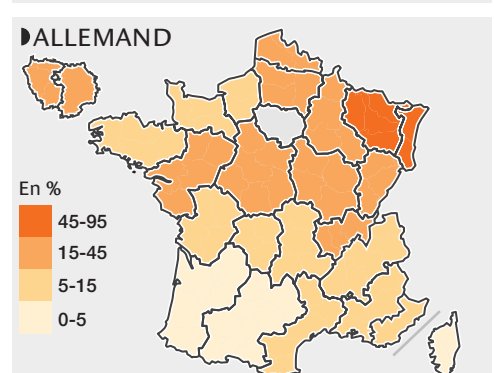
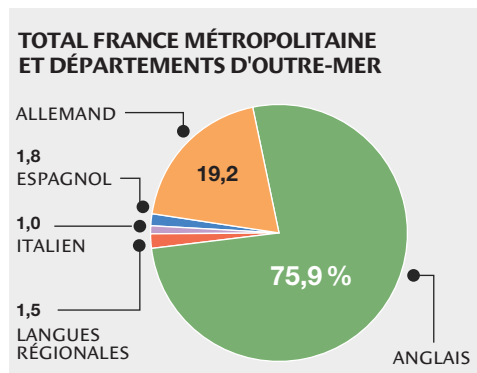
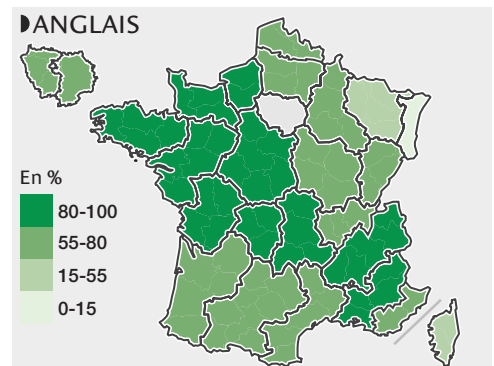
dans leur langue. Dès lors, l'enseignement dit de cette langue devient moins important en nombre d'heures. Comme il faudra bien apprendre la grammaire, elle sera enseignée par le professeur de langues, mais la partie pratique d'acquisition pour l'usage quotidien sera dispensée par le professeur étranger dont le cours d'histoire ou de géographie se-

rait donné en langue étrangère. C'est pour l'instant une vision révolutionnaire, mais c'est le système idéal si l'on veut vraiment apprendre les langues à nos enfants.

■ « L'anglais a une réputation absurde de langue facile »

Propos recueillis par Jean-Jacques Bozonnet

## Répartition par académie des langues enseignées en classes de CM1 et CM2 pour l'année 2000-2001



SOPHIE GENELOT, chercheuse en sciences de l'éducation

# « Au détriment de quels cours cet apprentissage se fait-il ? »

L'initiation précoce aux langues étrangères lancée depuis 1989 en France aurait des effets négatifs selon une étude conduite à Dijon. Sophie Genelot salue pourtant la nouvelle ambition du plan Lang

« Vous menez vos travaux dans le cadre d'un laboratoire de recherche sur l'économie de l'éducation, l'Iredu. Quelle est la particularité de son approche ?

– Cet institut présente l'originalité d'appliquer les méthodes des économistes à l'analyse de l'efficacité du système éducatif. Nous travaillons avec des modèles statistiques qui permettent de quantifier l'effet de certaines variables – le niveau social des parents, le sexe de l'enfant ou le fait d'avoir suivi telle ou telle méthode d'apprentissage, par exemple.

– Vos premières recherches ont porté sur l'apprentissage de l'anglais à l'école élémentaire dans les années 1990. Comment avez-vous procédé ?

– Cette évaluation s'intéresse aux premières expérimentations de l'enseignement des langues en primaire, lancées par Lionel Jospin en tant que ministre de l'éducation nationale, en 1989. Le cadrage ministériel était alors large et nous a permis d'évaluer les diverses méthodes – parfois empiriques – employées jusqu'en 1995. Mon étude, centrée sur l'anglais, portait sur 1 000 élèves ayant bénéficié d'un enseignement des langues avant le collège et 500 élèves « témoins », non initiés, testés en sixième et cinquième.

– Quelles sont vos conclusions ?

– En fin de sixième, on remarque un petit effet positif pour les élèves initiés à l'anglais en primaire : 1,6 point de plus que les « témoins » dans un modèle référence de 100 points. A titre de comparaison, une variable significative, le niveau social des parents par exemple, peut induire une variation de 10 points sur ce même modèle. Si en

● Chercheuse à l'institut de recherche sur l'économie de l'éducation (Iredu), laboratoire du CNRS rattaché à l'université de Bourgogne, Sophie Genelot est l'auteur d'une thèse sur la persistance, au collège, de l'enseignement des langues reçu à l'école élémentaire.

● Elle conduit actuellement l'évaluation d'une vaste recherche européenne, rattachée au programme Socrates, baptisée « éveil aux langues ».

plus on différencie le bénéfice selon le niveau scolaire des élèves, on s'aperçoit que l'apprentissage profite aux élèves les plus forts et pas aux élèves moyens ou faibles. En fin de cinquième, l'initiation précoce n'a plus aucune incidence sur les résultats des enfants.

– L'apprentissage précoce d'une langue étrangère serait donc sans effet ?

– Voir induire un effet négatif ! Sur l'étude de 1995, le niveau en français à l'entrée en sixième est globalement plus faible pour les élèves ayant suivi un apprentissage précoce de l'anglais. Cet impact négatif se fait plus sensible lorsque les élèves reçoivent de nombreuses heures d'enseignement d'anglais. Ceci n'implique pas nécessairement qu'il soit mauvais d'apprendre une langue étrangère en primaire mais pose, à mon sens, une question : au détriment de quels cours cet apprentissage se fait-il ? Il faut bien trouver ces heures de cours d'anglais quelque part dans les emplois du temps !

– Depuis 1998, vous êtes associée à un programme de recherche baptisé « Eveil aux langues ». De quoi s'agit-il ?

– Evlang est un projet européen, coordonné par le socio-linguiste Michel Candelier, de l'université du Maine, et lancé depuis quatre ans. Il mobilise trente chercheurs de cinq pays européens et près de 3 000 élèves

pour élaborer des matériaux pédagogiques destinés à favoriser l'éveil aux langues. Avec cette approche, il ne s'agit pas tant d'apprendre une langue étrangère que d'organiser la fréquentation par les enfants de nombreuses langues, sans forcément chercher à les leur enseigner.

» La première visée est de développer des capacités métalinguistiques, c'est-à-dire des savoirs sur le fonctionnement des langues, par des activités ludiques adaptées à l'école primaire. Ensuite, vient l'idée d'un éveil culturel, qui cherche à développer l'ouverture des enfants à la diversité des

« En fin de cinquième, l'initiation précoce n'a plus aucune incidence sur les résultats des enfants »

langues et des cultures. Bien sûr, l'éveil aux langues doit favoriser l'apprentissage, au collège, d'une langue vivante. Cette approche se présente comme complémentaire ou alternative à l'enseignement classique d'une langue en primaire.

– Quel est votre rôle au sein de cette équipe ?

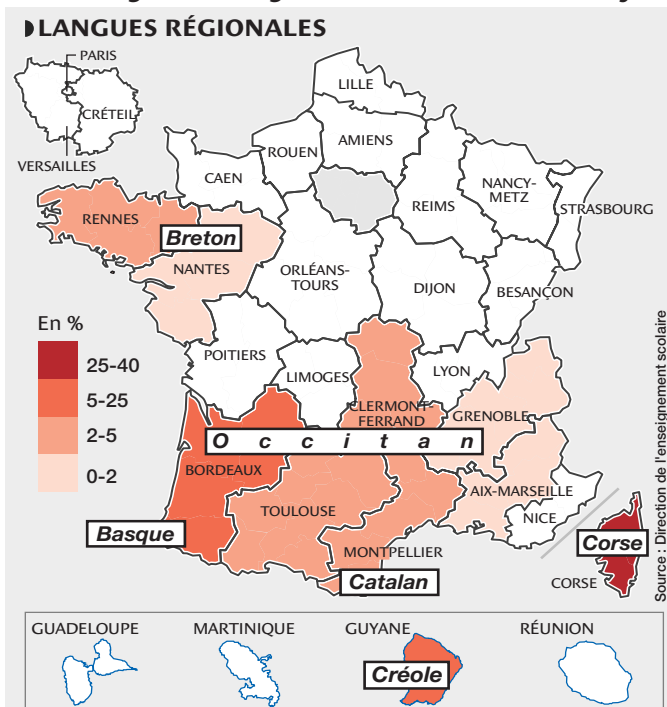
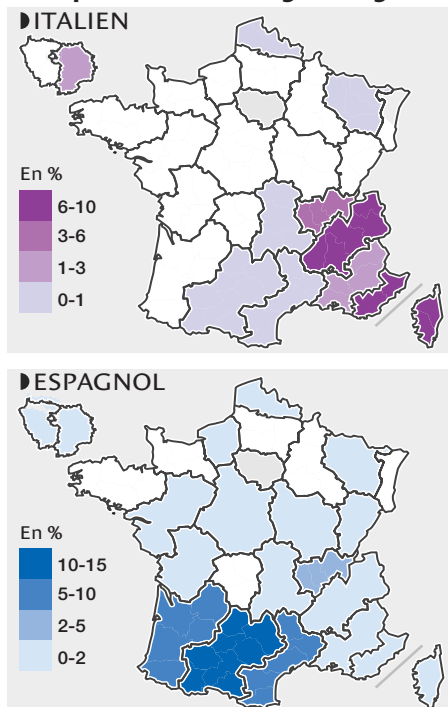
– Je suis dans une position externe par rapport au projet : j'ai en charge son évaluation. Le rapport final du projet vient d'être transmis à Bruxelles. Il en ressort que les activités Evlang induisent un effet vraiment intéressant, notamment sur les capacités de mémoire et de discrimination auditive, à condition de suivre un cursus long, de l'ordre de 30 à 40 heures annuelles. Sur notre échelle théorique de 100, les gains sont significatifs, 8 points en Espagne et 5 points en France. L'impact s'avère également positif, moins nettement cependant sur les questions d'ouverture à la diversité. Il est non significatif sur la maîtrise de la langue de l'école, le français en France par exemple.

– Le plan de réforme lancé par Jack Lang s'inspire-t-il des idées de l'éveil aux langues ?

– Le projet Lang intègre pour la première fois, institutionnellement, la notion de diversité linguistique, notamment au niveau des CP/CE 1. De même, une réflexion sur le cursus d'apprentissage des langues, tenant compte des enseignements en primaire, est initiée et le plan semble globalement ambitieux. Mais clairement l'idée reste la généralisation de l'apprentissage d'une langue en primaire, c'est-à-dire la continuation d'une politique menée depuis dix ans déjà et dont l'efficacité est, d'après mes travaux, très relative. »

Propos recueillis par Arnaud Morel

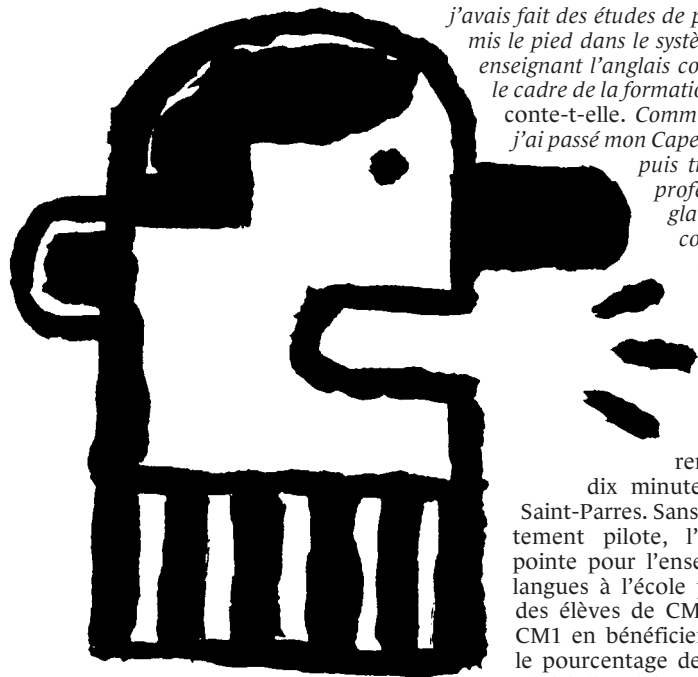
## La répartition des langues régionales et étrangères enseignées en classe de cours moyen



# La professeure d'anglais est anglaise et son accent incontestable

Dans ces classes du primaire, le plaisir d'apprendre et de découvrir une nouvelle langue est mis en exergue. Pour les enseignants, il s'agit avant tout de travailler sur l'oral en entraînant les élèves à écouter, percevoir, reconnaître, reproduire et produire les rythmes

**L**a charmante rousseur et le parfait accent « so british » de leur professeure – qui n'hésite pourtant pas à s'adresser à eux en français lorsqu'il s'agit d'expliquer les principes d'un exercice – constituent un surcroît de dépaysement pour les élèves de l'école Jules-Ferry de Saint-Parres-aux-Tertres s'initiant à l'anglais. Si elle vit depuis seize ans dans l'Aube, où elle a épousé un Français, Jackie Dautrevaux est sujette de Sa Gracieuse Majesté et n'est venue à l'enseignement que par « les hasards de la vie ». « Alors que j'avais fait des études de psychologie, j'ai mis le pied dans le système éducatif en enseignant l'anglais commercial dans le cadre de la formation continue, raconte-t-elle. Comme cela m'a plu, j'ai passé mon Capes en 1996 et depuis trois ans je suis professeure d'anglais titulaire au collège Marie-Curie de Troyes. »



Depuis la rentrée 2000, M<sup>me</sup> Dautrevaux vient deux fois par semaine assurer quatre-vingt-dix minutes de cours à Saint-Parres. Sans être un département pilote, l'Aube est en pointe pour l'enseignement des langues à l'école puisque 100 % des élèves de CM2 et 67 % des CM1 en bénéficient. Parmi eux, le pourcentage de ceux qui ont choisi l'anglais est impressionnant : 92,5 %, contre 7,5 % pour l'allemand, ce qui a nécessité la mobilisation de toutes les compétences, y compris parmi les professeurs du second degré.

C'est ainsi que Jackie Dautrevaux s'est portée volontaire. « Le premier jour, j'avais bien sûr quelques appréhensions, mais très vite j'ai constaté que l'expérience était passionnante, confie-t-elle. La pratique est très différente avec les écoliers puisqu'il s'agit avant tout de travailler sur l'oral en les entraînant à écouter, percevoir, reconnaître, reproduire et produire les rythmes, les sonorités et les intonations. Parce qu'ils n'ont pas encore les inhibitions et certains blocages des pré-adolescents, il est beaucoup plus facile de leur proposer une approche ludique à travers des comptines, des saynètes, des courts dialogues et du mime. Je n'arriverais jamais à la même participation avec mes collègues, même en 6<sup>e</sup>. Ils auraient peur d'être

## Jackie Dautrevaux

● Née en 1962, titulaire d'une licence de français – passée à Bristol (Grande-Bretagne) – et du Capes d'anglais, Jackie Dautrevaux s'est consacrée, au milieu des années 1980, à l'enseignement de l'anglais aux adultes auprès du Centre d'étude des langues dans la Somme, puis l'Aube.

● Professeur d'anglais au collège Marie-Curie de Troyes, elle assure parallèlement des cours à l'école primaire de Saint-Parres-aux-Tertres. Depuis la rentrée 2001, elle se consacre aux CM1.

ridicules aux yeux de leurs camarades. » L'immersion en primaire, représente pour M<sup>me</sup> Dautrevaux une sorte de « respiration ».

A Rosières, Sylvie Marandon ne regrette pas davantage une démarche encore plus volontariste. Cette institutrice, qui est titulaire d'un Deug d'anglais et adore l'Angleterre où elle a vécu un an, a évidemment passé sans difficulté les épreuves d'habilitation à l'enseignement de cette langue, comme quarante autres maîtres du premier degré. Mais, sans se contenter d'initier les élèves de sa propre classe de CM1, à raison de quarante-cinq minutes par semaine, elle n'a pas hésité cette année à bousculer son rythme de travail pour assurer à mi-temps des cours d'anglais auprès de huit groupes répartis dans sept établissements. Tandis qu'une autre institutrice, elle aussi à mi-temps, prend en charge sa classe, M<sup>me</sup> Marandon part ainsi, au volant de sa voiture, porter la bonne parole d'outre-Manche aux élèves d'écoles périurbaines ou franchement rurales.

« Même s'il est un peu plus stressant, ce poste semi-itinérant me convient bien, explique-t-elle. Je trouve très intéressant ce travail d'approche et de découverte dans un domaine complètement neuf pour les enfants. C'est un plaisir de percevoir le moment où ils commencent à accrocher et à intégrer une nouveauté. Dès lors que l'enseignant de la classe a su préparer le terrain, les choses se passent généralement bien. Il y a des groupes où l'autorité est plus mal acceptée, bien sûr, mais c'est parfois dans les quartiers considérés comme plus favorisés que l'apprentissage est le plus difficile, car les élèves veulent aller trop vite. »

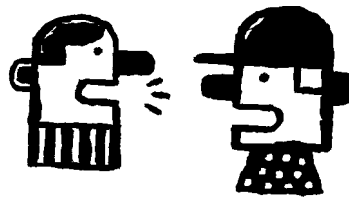
R. B.

- 
- 
- « Il est plus facile
- de proposer
- une approche
- ludique à travers
- des comptines,
- des saynètes
- (...) et du mime »



# Tous les écoliers disent « hello ! »

*Saint-Parres-aux-Tertres et Rosières (Aube)*



Dans la salle de classe tapissée de dessins et baignée par le soleil de juin, une chansonnette s'élève : « A, B, C, D, E, F, G... ». On connaît la chanson ? Eh bien non, curieusement... Comme le fait remarquer notre espionnage petit voisin, « on retient mieux l'air que les paroles ». Car il s'agit ici de la version originale de la charmante comptine que tous les Anglo-Saxons apprennent quasiment au berceau. « A » se prononce ai ; « B », bi ; « C », si ; et, plus loin, « I » se dira aïe ; et « W » deubeul iou. Aussi les quatorze élèves de CM2 qui vocalisent avec entrain doivent-ils faire un effort de prononciation afin que le chœur ne déraile point.

On est à l'école Jules-Ferry de Saint-Parres-aux-Tertres, une commune de 2 500 habitants de l'agglomération de Troyes (Aube), et Jackie Dautrevaux vient de commencer son cours d'anglais. Ici, l'enjeu essentiel de l'enseignement des langues vivantes est la communication. La grammaire et la conjugaison sont laissées de côté et la constitution d'un lexique est loin d'être l'obsession des maîtres, qui ne font découvrir le vocabulaire qu'en situation, avec force illustration et sans craindre les répétitions. « Un enfant n'est capable d'enregistrer qu'une demi-douzaine de mots nouveaux par séance, au-delà, il les oublie aussi vite », souligne une responsable des langues vivantes à l'inspection d'académie départementale.

Lors de ces séances d'apprentissage, en passe de devenir une discipline à part entière mais prises jusqu'ici sur le créneau du français (généralement deux fois 45 minutes par semaine pour les CM2 et la moitié pour certains CM1), on semble donc d'abord s'attacher à développer la réactivité et la spontanéité dans une pratique collective qui, pour l'observateur s'efforçant de se faire oublier derrière un pupitre du dernier rang, fait souvent songer à un jeu.

Avant la chanson, l'ensei-

## A l'école Jules-Ferry, le cours vient de commencer. Et l'on travaille beaucoup en s'amusant : on communique en se comprenant

gnante a brandi des fiches sur lesquelles elle a tracé au feutre chacune des 26 lettres que la classe doit décrypter avec le bon accent le plus rapidement possible. D'où quelques légères confusions entre le « G » (ji) et le « J » (djai). Pour réciter l'alphabet de A à Z, les enfants doivent se repasser, comme un mistigri, un petit chat en peluche qui voltige ainsi de table en table à un rythme variant selon la rapidité des réflexes.

S'exprimer, sans théoriser, sinon sans réfléchir, pa-



### Les quarante-cinq minutes de pratique intensive donnent l'impression d'une parenthèse récréative

raît être la règle simple d'une sorte de happening où l'improvisation n'est cependant qu'apparente. Pas question des légendaires « *Pussy is a cat* » ou « *Jack is a boy* », qui débarquent peut-être en 6<sup>e</sup> mais brillent autant par leur absence ici que le « *my taylor is rich* » immortalisé par une célèbre méthode.

Ensuite, on en vient aux sigles et acronymes : VIP, BBC, DG, GB, SOS, USA, illustrés par autant de dessins schématiques qu'il s'agit d'identifier avec la juste prononciation. Le DJ n'a pas plus de secret que la TV pour les écoliers des temps audiovisuels mais l'EU (Union européenne) reste visiblement pour eux une abstraction, même si la quête du sens est ici sans importance. Alors que,

pour le chant, qui ponctue régulièrement les cours, les enseignants utilisent un magnétophone à cassettes, pour aborder un mot ou un verbe nouveau, l'image prime. On parle et on lit beaucoup, mais l'on n'écrit pratiquement jamais durant ces trois quarts d'heure très toniques où l'on se sert bien plus des ciseaux et de la colle que du stylo bille, tout juste utilisé pour cocher la juste réponse ou inscrire le bon numéro.

Le mime tient également une place importante dans cet enseignement particulier. On le constatera surtout dans une autre école primaire, sur la commune de Rosières peuplée de 3 600 rurbains, où des CM1 épanouis joignent le geste à la parole pour découvrir une série de verbes.

Ils ne se font pas prier lorsque leur institutrice, Sylvie Marandon, leur a demandé de ranger leurs livres d'histoire et s'est soudainement adressée à eux dans la langue des Beatles. « *Good afternoon, how are you ? - Fine, thank you.* » Après avoir identifié le jour de la semaine - *tuesday* - et le temps qu'il fait - *sunny, windy* -, le groupe s'est rendu dans la cour et s'adonne à une variante de « Jacques-a-dit » - « *Simon says* » - pour mimer avec enthousiasme les verbes sauter, courir, chanter, écrire, lire, jouer au tennis (*play tennis*) ou jouer du piano (*play the piano*). Le verbe rire, qui n'est pas au programme, est abondamment décliné lorsque, à travers *dance*, il s'agit de se trémousser sur commande. Dans la foulée, revenue en classe, l'institutrice affichera sur le tableau noir des images puis des mots

tracés en capitales - *jump, swim, read, write, etc.* - à associer sans jamais la traudire. En langage pédagogique, on pourra dire qu'elle a progressé dans les quatre stades de la compréhension de l'oral et de l'écrit puis de leur production.

Dans les deux établissements scolaires, les écoliers qui accueillent le visiteur par des « hello » spontanés se déclarent généralement heureux d'être ainsi initiés à une langue étrangère si évidemment vivante.

« *C'est la plus parlée dans le monde, ça nous servira pour voyager* », explique Julien. « *C'est bien l'anglais parce qu'il n'y a pas d'accents sur les lettres* », observe Floriane. « *Quand on arrivera au collège, on sera moins perdus* », se rassure Sophie. Et lorsqu'on leur demande s'ils connaissaient des mots anglais auparavant, comment s'étonner qu'ils citent les couleurs, à commencer par *black, white* et *yellow*, mais aussi *football, jogging* et *hamburger*. A Saint-Parres, si certains avaient épelé leur nom de famille plutôt laborieusement, un seul cri avait aussitôt fusé lorsque la voix de la cassette avait commencé à décomposer : « H... A... L... L... », « Halloween ! ». Grâce à la petite taille des groupes - à partir de 22 élèves, les classes sont dédoublées et, à Saint-Parres-aux-Tertres comme à Rosières, les cours rassemblent de 13 à 14 écoliers -, les enseignants peuvent mettre en œuvre une méthode dynamique et ludique, d'ailleurs prescrite par les textes. Tous les enfants, y compris ceux qui ont quelques difficultés dans d'autres matières, participent très activement. Du coup, les quarante-cinq minutes de pratique intensive donnent l'impression d'une parenthèse récréative. Comme si, à la communale, l'anglais était une fête.

Robert Belleret

## Chez notre voisin anglais

■ *A quel âge commence l'enseignement des langues étrangères ?*

L'enseignement d'au moins une langue vivante étrangère est obligatoire à partir de onze ans. Aucune obligation de cet ordre n'existe à l'école primaire. En revanche, certains établissements proposent un enseignement en option.

■ *Combien d'enfants sont concernés en maternelle et dans le primaire ?*

Pas de statistiques disponibles. Une école primaire sur cinq offre des cours de langue.

■ *Quelles sont les principales langues enseignées ?*

Dans l'ordre, le français, l'allemand et l'espagnol.

■ *Combien d'heures y sont consacrées chaque semaine ?*

La décision est laissée à l'appréciation des proviseurs.

■ *Qui enseignent ces langues ?*

Des professeurs spécialisés. L'accent est mis sur la formation des enseignants via le Center for Information on Language Teaching and Research, créé par le ministère de l'éducation, de l'emploi et de la formation professionnelle.

de notre correspondant à Londres





# « L'avenir de notre région passait par le néerlandais »

Longtemps négligé, voire oublié en Flandre maritime, le néerlandais est aujourd'hui enseigné.

Ce sont 42 professeurs – dont 29 instituteurs formés récemment – qui interviennent dans 67 écoles du département du Nord. Une renaissance. L'effectif des cours est passé à 4 248 élèves pour le primaire

Représentante du corps enseignant français au sein de la cellule de néerlandais de l'inspection académique du Nord, Monique Winkler consacre toute son énergie à la défense et promotion de sa langue maternelle. Elle se souvient avec émotion de l'une des premières conférences qu'elle donna dans la métropole lilloise pour y présenter, en 1997, le lancement du programme d'enseignement du néerlandais dans le primaire.

A l'époque, les quelques militants régionalistes préféraient promouvoir le flamand – dialecte néerlandais encore pratiqué par quelques dizaines de milliers de personnes dans le Nord – et les autres trouvaient l'anglais beaucoup plus utile et universel que cette langue européenne peu connue hors des Pays-Bas et de la Belgique. « *Le public était très réticent, se souvient Monique Winkler. A la fin de la discussion, un jeune Maghrébin, silencieux jusque-là, s'est levé pour s'adresser à l'assistance. "Vous, gens du Nord, vous tournez le dos aux Belges et aux Hollandais – a-t-il déclaré en substance. Eh bien, moi, le Marocain, j'ai trouvé un emploi, juste derrière vous. Comme ouvrier d'usine. Et je prends des cours du soir de néerlandais. Pas pour le travail, on me comprend suffisamment en français. Uniquement pour pouvoir discuter avec mes collègues lors des pauses, pour partager, dans leur langue, nos moments de loisir. Parce que j'ai envie de m'in-*

*tégrer en Europe. En leur refusant cette possibilité, vous risquez de casser l'avenir de vos enfants." Un silence de plomb a suivi cette émouvante profession de foi, raconte la professeure. Tout était dit, beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire. Le débat était clos.* »

Les premières expériences pilotes d'enseignement du néerlandais dans le Nord remontent au milieu des années 1980. Dans le primaire, quelques élus et responsables locaux visionnaires l'ont introduit dès 1985 dans une école de Wervicq-sud – bourgade frontalière à 10 kilomètres au nord de Lille – et, en 1988, dans cinq autres établissements à Bailleul. Au lycée professionnel de la Briquetterie, à Lille, le néerlandais est obligatoire depuis plus de dix ans pour les élèves suivant la formation de conducteur routier. La logique même : 50 % du trafic routier européen est assuré par des entreprises du Bénélux. Enfin, une association belge flamande propose depuis longtemps des cours aux habitants des villages frontaliers.

Jusqu'en 1995, pourtant, ces initiatives n'étaient pas parvenues à faire décoller de manière significative l'enseignement du néerlandais dans la région. Outre les expériences citées plus haut, les universités de Lille et Dunkerque ainsi que quelques lycées – à Hazebrouck, Armentières, Lille et Arras – proposaient l'apprentissage du néerlandais sans susciter un mouvement d'adhésion profond : cet enseignement n'attirait guère que quelques centaines d'étudiants.

Le programme de formation des maîtres, lancé par l'inspection académique du Nord, a été à l'origine d'un formidable coup d'accélérateur. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Quarante-deux enseignants – dont 29 instituteurs formés récemment – interviennent aujourd'hui dans 67 écoles primaires du département. L'effectif des cours de néerlandais est passé de 1 675 élèves en 1996-1997 à 4 248 cette année pour le primaire et de 307 à 1 050 pour les collèges, sur la même période. Les lycées – où le néerlandais ne séduisait, cette année encore, que 366 élèves – devraient connaître le même phénomène à partir de l'an prochain, avec l'arrivée des premiers bénéficiaires de l'enseignement en cours élémentaire de 1996.

C'est Jacques Kooijman, l'inspecteur d'académie de l'époque, qui fut à l'origine de la création de la « cellule de néerlandais » à l'académie de Lille. « *Il était, lui aussi, d'origine néerlandaise et trouvait formidable l'action des élus de Bailleul, se souvient Monique Winkler. Il avait compris que l'avenir de notre région passait par là. Son successeur, René Dunoyer, partage tout à fait cet avis.* » Outre M<sup>me</sup> Winkler, la « cellule » com-

## Monique Winkel

● Née en 1960 à Amsterdam d'une mère française et d'un père néerlandais, Monique Winkel n'a parlé que le néerlandais jusqu'à 6 ans, avant des études à l'école française d'Amsterdam, puis dans le nord de la France.

● Institutrice depuis 1981, elle enseigne l'anglais dès la mise en place des cours de langue en primaire, en 1989, puis intègre le groupe chargé de préparer le matériel pédagogique et d'aider à la formation des maîtres. Elle s'y occupe du néerlandais depuis 1997.

prend les représentants des partenaires belges et néerlandais de l'éducation nationale pour cette action : le VVOB, organisation de coopération linguistique financée par les ministères de la culture et de l'éducation de la Flandre belge, et la Taalunie, sorte d'équivalent de notre Académie française, créée il y a une vingtaine d'années par la Flandre belge et les Pays-Bas pour unifier la langue néerlandaise.

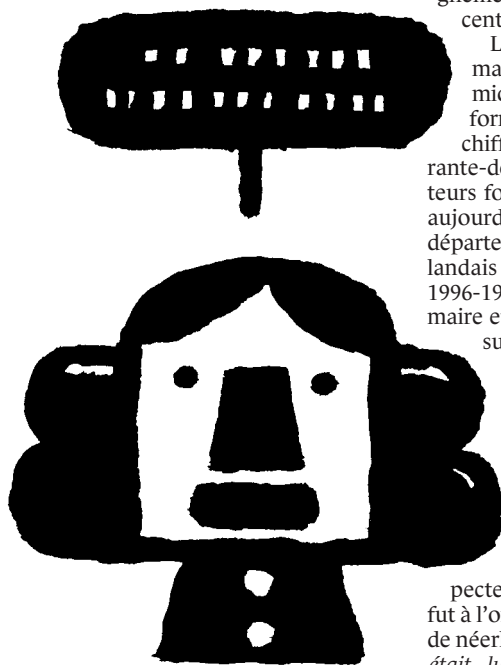
« *Nous avons dû, pratiquement, partir de zéro, explique Monique Winkel. Il n'existait, sur le marché, que quelques dessins animés et quelques cassettes vidéo utilisables pour l'enseignement en primaire. Nous avons réalisé nous-mêmes tout le matériel pédagogique de complément* » (fichier du maître, chansons, documentation sur la culture et la civilisation, etc.).

Parallèlement, il a fallu aussi organiser la formation des maîtres volontaires. Trois centres leur proposent des cours du soir à raison de deux heures par semaine, qui sont ensuite complétés par un stage de quatre semaines pendant le temps scolaire. Aujourd'hui, remarque fièrement Monique Winkel, « *le Nord est cité en exemple par notre ministère pour son action concernant l'enseignement des langues dans le primaire* ».

Les membres de la « cellule » ne manquent pas de projets d'avenir. Ils envisagent d'étendre progressivement l'enseignement du néerlandais aux maternelles (pour l'instant, cela ne se fait – officiellement – qu'à Wervicq-sud et Bailleul) ; de concentrer l'effort sur les grandes villes comme Dunkerque (où seuls un lycée, un collège et une maternelle proposent cette option) et Lille (un lycée et un collège seulement). Ces infatigables pionniers voudraient aussi s'attaquer au Pas-de-Calais, où le néerlandais n'est enseigné que dans un lycée d'Arras, alors qu'une partie du département (autour de Saint-Omer notamment) fait partie de la Flandre française.

Enfin, des échanges d'enseignants sont envisagés entre les Pays-Bas et la France – en coopération avec la Talenacademie de Maastricht – et entre les écoles voisines en Flandre, des deux côtés de la frontière franco-belge. Trois jumelages de ce type sont déjà à l'étude, mais les problèmes juridiques sont nombreux, déplore Monique Winkel, qui se réjouit néanmoins du soutien des maires et bourgmestres concernés : « *Ils se rencontrent régulièrement pour traiter de sujets comme les routes, les Wateringues [réseau de fossés de drainage en Flandre maritime, NDLR] ou les questions de sécurité, mais butent constamment sur des difficultés linguistiques...* »

## Les premières expériences d'enseignement du néerlandais dans le Nord remontent aux années 1980



Jean-Paul Dufour

# La Flandre maritime veut pouvoir parler à ses voisins

## Oudezeele, Nord

**P**ourquoi apprendre le néerlandais ? La question leur semble tout à fait incongrue. Une dizaine de bras se lèvent : « Pour faire les courses, M'sieur... Pour aller à la piscine ! » Aucun des seize garçons et filles de sept à dix ans rassemblés pour le cours de langue hebdomadaire à l'école communale ne doute de l'intérêt immédiat de ce qu'ils apprennent. Un vrai rêve de professeur qui tient à la situation de ce petit village de Flandre maritime situé à une vingtaine de kilomètres au sud de Dunkerque. Cinq minutes de voiture suffisent aux enfants pour bénéficier du bon « bain linguistique » qui fait les futurs bilingues. Une immersion qu'ils pratiquent très souvent : les Flamands de Belgique sont de remarquables commerçants et la piscine de la ville belge de Poperinge est très appréciée des frontaliers.

Claudine Huzeel, leur institutrice, partage leur enthousiasme. Enfant du pays, elle a vécu comme un retour aux sources la possibilité d'apprendre le néerlandais pour l'enseigner à ses élèves. « Ici, explique-t-elle, la frontière n'a jamais vraiment existé, sauf pour la contrebande. » Les relations entre les deux pays ont toujours été étroites, les mariages fréquents : l'une de ses arrière-grand-mères était belge. Le père de Claudine Huzeel aurait aujourd'hui quatre-vingts ans. « Il était chauffeur de batteuse et travaillait indifféremment dans toutes les fermes françaises ou belges. Sa langue maternelle était le flamand », dont le néerlandais est une forme littérale.

La région n'a été francisée qu'à partir des années 1940. « Ma mère, dont les parents étaient un peu plus aisés que ceux de mon père, n'avait pas le droit de parler flamand chez elle, se souvient l'institutrice. A l'école, cela nous était également interdit. Je n'étais pas très bonne en français car j'avais tendance à mélanger un peu les deux langues. Quand j'ai poursuivi mes études à Lille, mes devoirs revenaient souvent avec la mention "mal dit". J'étais un peu vexée. » Les stages intensifs

Ici, on apprend les rudiments de la langue et les écoliers comptent bien continuer cet apprentissage au collège. Cela semble évident tant la frontière se passe naturellement. Pour faire les courses ou aller à la piscine

de néerlandais qu'elle a pu suivre à partir de 1996 lui ont donc permis de renouer avec ses racines, avec la langue de son père. Avec une profonde jubilation intellectuelle. « C'était... bien », dit-elle, visiblement à court de mots pour évoquer cet heureux souvenir. Rien de politique là-dedans – « Ce n'est pas mon truc », insiste-t-elle. Mais elle éprouve le sen-



« Très vite, j'ai dû étendre l'enseignement aux CP et même aux élèves de dernière année de maternelle »

timent profond de se retrouver.

Un sentiment visiblement partagé par la majorité des habitants du village. L'introduction du néerlandais comme seconde langue au programme de l'école primaire du village a été parfaitement accueillie par les parents. « Cela n'a posé aucun problème », raconte-t-elle. Les enfants se sont montrés, immédiatement, aussi motivés qu'elle. « On vous écoutait, Madame », s'écrit, les yeux brillants, Annaëlle qui, à l'époque était en cours préparatoire (CP). « C'est vrai, sourit Claudine Huzeel. Pendant les leçons aux cours élémentaires (CE), je tentais d'occuper les CP avec des exercices d'initiation à l'informatique. Mais les cassettes de néerlandais qui passaient sur le poste de télévision les intéressaient visiblement plus que ce qu'ils voyaient sur l'écran de leur ordinateur. Très vite, j'ai dû étendre l'en-

seignement aux CP et même aux élèves de dernière année de maternelle, bien que ce ne soit pas prévu au programme. » La demande était telle qu'elle dut même donner, pour leur faire plaisir, quelques cours aux plus grands du cours moyen, mais hors du temps scolaire, car elle ne possédait pas encore l'habilitation indispensable pour leur enseigner les langues en classe...

Sur les seize élèves qui suivent les cours aujourd'hui, neuf affirment prendre un grand plaisir à pouvoir échanger quelques mots de néerlandais avec leurs grands-parents qui pratiquent toujours le flamand. Outre les visites à but commercial ou pour les loisirs de l'autre côté de la frontière, ils ont noué des liens avec les élèves d'une commune belge voisine, Watou. Avec un plaisir partagé de la découverte qui ravit leur institutrice. « Je les revois encore, assis en rond, se présentant alternativement dans les deux langues, sourit-elle. C'était extrêmement touchant. »

Mais si plusieurs sorties culturelles ont été organisées en commun dans la région, des deux côtés de la frontière, les relations entre correspondants semblent rester relativement distantes. En dépit de la proximité, elles se limitent à des échanges épistolaires et aux visites programmées par les enseignants. Les Flamands du Westhoek, la région belge voisine, sont encore « un peu surpris » de cet engouement soudain des Français pour leur langue. « Cela semble les mettre un peu mal à l'aise, même s'ils semblent contents en nous accueillant bien, pour la plupart », remarque Claudine Huzeel. Le temps, sans doute, de s'approprier, de combler le fossé linguistique creusé – de part et d'autre – depuis plusieurs générations.

En attendant, les enfants d'Oudezeele en redeman-

dent. Tous les élèves de niveau CP ont décidé, cette année, de poursuivre l'étude du néerlandais au collège. Si deux d'entre eux ont renoncé l'an dernier, c'est uniquement parce qu'ils craignaient que le surcroît de travail entraîné par l'apprentissage de deux langues en sixième ne leur permette pas de suivre les cours correctement et les amènent à redoubler.

« Pourquoi ne pourrait-on pas apprendre uniquement le néerlandais ? », s'interroge Mathilde. Car, visiblement, les petits Oudezeelois ne portent pas le même intérêt à l'anglais, en dépit des efforts pédagogiques déployés par la professeur vacataire qui le leur enseigne. Claudine Huzeel tente bien de stimuler leur curiosité en comparant les différences et les similitudes entre les deux langues, mais sans grand succès. Pour les enfants, l'Europe s'arrête encore à leur porte.

J.-P. D.

## Chez notre voisin

### néerlandais

#### ● A quel âge commence l'enseignement des langues étrangères ?

Dans la plupart des cas, cet apprentissage commence à la fin du primaire, c'est-à-dire à partir de dix ans (le primaire se termine à douze ans).

#### ● Combien d'enfants sont concernés en maternelle et dans le primaire ?

Tous les enfants du primaire, soit environ 1,5 million d'élèves.

#### ● Quelles sont les principales langues enseignées ?

L'anglais est la langue obligatoire pour tous les élèves du primaire. Cependant, les écoles situées non loin de la frontière allemande peuvent proposer, en complément, des cours en allemand. Idem pour le français près de la frontière luxembourgeoise. La deuxième langue étrangère dans le primaire reste toutefois très minoritaire.

#### ● Combien d'heures y sont consacrées chaque semaine ?

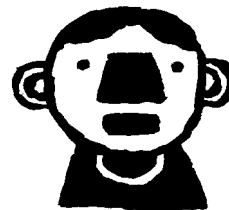
Chaque école est libre de déterminer les emplois du temps à sa convenance, pourvu que le cahier des charges annuel fixé par le ministère de l'éducation, en termes de lecture, de prononciation, d'utilisation du dictionnaire soit suivi. Les élèves sont censés arriver dans le secondaire avec une connaissance de base de l'anglais (voire aussi d'une autre langue étrangère).

#### ● Qui enseigne ces langues ?

Les cours de langues sont assurés par les institutrices, qui sont formés en conséquence.

#### ● Une continuité de l'enseignement est-elle offerte au collège ?

Au collège, l'anglais reste prioritaire, même si l'enseignement d'une autre langue étrangère devient obligatoire.



# Yannick Minès-Noël, pédagogue et metteuse en scène

Elle a passé une année en Allemagne et en revient avec beaucoup de dynamisme et plein de projets

**P**endant un an, Yannick Minès-Noël n'a pas lâché sa caméra. Cette professeure des écoles a filmé sans relâche. A Cologne, dans les quatre écoles où elle a effectué un stage durant l'année scolaire 2000-2001. A Paris, un vendredi sur deux, quand elle revenait au contact de ses élèves de CM1-CM2. Elle a filmé la vie quotidienne des écoliers allemands, pour la montrer aux petits Parisiens. En échange, à l'intention des Allemands, elle a réalisé avec ses élèves un film retraçant la vie de l'école primaire du 100, avenue de la République, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Dans un cas, il s'agit d'un reportage : face au Caméscope, les jeunes Allemands parlent d'eux, de leurs goûts et surtout des fêtes qui rythment la vie scolaire outre-Rhin : Saint-Martin, Saint-Nicolas, Noël, le carnaval, etc. Chacune est l'occasion d'un travail pédagogique spécifique, depuis les premiers préparatifs jusqu'au spectacle proprement dit. Tout le monde participe et se déguise ; les enfants, les professeurs, la directrice, parfois aussi les parents d'élèves. « *Nos collègues allemands sont d'un dynamisme ahurissant* », s'émerveille encore M<sup>me</sup> Minès-Noël.

Dans l'autre cas, c'est un film très abouti, dont le scénario et la plupart des dialogues ont été écrits par les élèves, qui en sont aussi les acteurs. On y voit tous les aspects de leur vie d'écolier à Paris, depuis la maison jusqu'à la classe, en pas-

sant par le bureau du directeur et la cantine. Banal ? Non, car des « *enfants-sorciers* » viennent déranger la routine de l'éducation nationale. « *Ce que les enfants allemands ont vu, ce n'est pas la réalité, mais l'école dont je rêve* », avoue Yannick Minès-Noël.

Cette enseignante de quarante-sept ans avait postulé auprès de l'Office franco-allemand pour la jeunesse (OFAJ) dans le but d'obtenir ce stage d'une année. « *Mon premier objectif était d'apprendre l'allemand, que je n'avais plus pratiqué depuis trente ans, expliquer-t-elle. Mais je souhaitais surtout voir une autre pédagogie.* » La réussite fut double : après quelques mois difficiles, cette langue qu'elle croyait avoir oubliée lui est revenue, et les méthodes pédagogiques allemandes « *très axées sur les arts* » l'ont confortée dans ses certitudes.

Parallèlement à son travail d'enseignante, elle a mené pendant dix ans une carrière de comédienne et de metteuse en scène. Le jeu théâtral est à la base de sa pédagogie. Chaque année, un projet artistique sert de prétexte à l'approche des programmes scolaires. Il y a deux ans, elle avait adapté *Les Misérables* en comédie musicale. Gigantesque entreprise dont les enfants et leur professeure avaient réalisé les textes, les musiques,

les costumes. Cette année, l'apprentissage de la langue allemande devrait trouver sa place autour d'un opéra : « *Cela n'alourdira pas le programme scolaire* », promet M<sup>me</sup> Minès-Noël.

Sélectionnée pour participer au projet « *Dix mois d'école et d'opéra* », sa classe devrait passer beaucoup de temps à l'Opéra-Bastille où doit être notamment donnée cette saison *La Flûte enchantée* de Mozart. « *Pourquoi ne pas écrire nous aussi un opéra, texte et musique ?* », s'exclame l'enseignante. Elle a déjà posé des jalons pour correspondre avec des classes en Allemagne afin « *d'en écrire une partie en allemand* ». Elle rit : « *Je n'ai peur de rien.* » Pour enseigner les bases à ses élèves, elle utilisera les cassettes filmées l'an dernier à Cologne : « *J'ai tous les mots indispensables pour une première année, ils sont dits par les enfants allemands, il ne me reste plus qu'à faire le montage des trente heures de film que j'ai rapportées.* »

Elle ne doute pas de l'enthousiasme des enfants pour cette nouvelle matière. L'an dernier, dès qu'ils ont visionné les premières images tournées dans les écoles de Cologne, ses élèves avaient spontanément demandé à apprendre l'allemand. Ce qui fut fait. « *Notre objectif n'est pas qu'ils parlent couramment allemand, dit-elle. Mais qu'ils soient dans la musique de la langue.* »

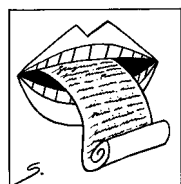
J.-J. B.

■

Chaque année, un projet artistique sert de prétexte à l'approche des programmes scolaires

## « Les activités orales de compréhension et d'expression

Nous publions ci-contre de larges extraits du document pédagogique de référence sur les programmes de l'apprentissage d'une langue étrangère ou régionale. Ce texte est soumis à l'avis des enseignants du cycle III de l'école primaire durant tout le mois de septembre



VERBATIM

### 1. Objectifs de l'enseignement d'une langue étrangère ou régionale

Au cycle 3, cet enseignement vise l'acquisition de compétences assurées permettant l'usage efficace d'une langue autre que la langue française dans un nombre limité de situations de communication adaptées à un jeune enfant. Il contribue à construire des

connaissances linguistiques précises (formules usuelles de communication, lexique, syntaxe et morphosyntaxe) ainsi que des connaissances sur les modes de vie et la culture du ou des pays où cette langue est parlée.

Il vise aussi à faire découvrir, d'une manière plus générale, l'enrichissement qui peut naître de la confrontation d'autres langues, d'autres cultures et d'autres peuples, y compris lorsqu'ils sont liés à l'histoire personnelle ou familiale de certains élèves de la classe. Cet apprentissage est la première étape d'un parcours linguistique qui, au terme de la scolarité obligatoire, aura permis à chaque élève d'acquiescer au moins deux langues vivantes en plus de sa langue maternelle.

### 2. Programme de l'enseignement d'une langue étrangère ou régionale

2.1. Un apprentissage cen-

tré sur des activités de communication

Chaque séquence de langue repose sur des situations et des activités ayant du sens pour les élèves, suscitant leur participation active, favorisant les interactions et l'entraide dans le groupe et développant l'écoute mutuelle.

Chaque fois que cela est possible, on utilise la langue à l'occasion d'activités ritualisées (salutations, contrôles des élèves présents, etc.), dans des activités simples relevant d'autres champs disciplinaires (mathématiques, sciences, littérature, éducation physique et sportive, etc.), ou encore dans des activités ludiques dans ou hors du temps scolaire (jeux de société, etc.).

Les activités orales de compréhension et d'expression sont prioritaires. L'exigence de correction linguistique est permanente et s'exerce

sans bloquer la volonté et le plaisir de s'exprimer.

La programmation des activités se fait sur la base des compétences de communication à acquiescer en fin de cycle en tenant compte de la liste des connaissances linguistiques données en annexe pour chaque langue (formules usuelles de communication, lexique, syntaxe et morphosyntaxe).

2.2. Renforcement de la maîtrise du langage

A partir d'énoncés oraux ou écrits, un début de réflexion sur la fonctionnement de la langue permet de faire prendre conscience aux élèves qu'une langue n'est pas le calque d'une autre et les rend capables d'un début d'autonomie dans la production.

L'observation comparée de quelques phénomènes simples dans des langues différentes (dont la langue

# La passion d'Isabelle Delépine

Elle vient d'être « habilitée » pour enseigner l'anglais. Une possibilité d'échapper à la routine

**D**epuis la rentrée, Isabelle Delépine peut enseigner l'anglais dans sa classe de CM1 et aussi dans celle de sa collègue en CM2. Elle a obtenu en juin la nécessaire habilitation. Une simple formalité pour Isabelle. « Selon la convocation, l'entretien devait durer une demi-heure, raconte cette professeure des écoles de trente-deux ans. Mais il s'est résumé à cinq minutes avec une inspectrice d'anglais pour valider mon niveau en langue, et cinq minutes avec un autre inspecteur qui m'a interrogé sur les instructions officielles en la matière. »

La jeune femme est restée muette sur les dernières circulaires du ministère, ignorante qu'elle est des idées de Jack Lang sur la question, mais visiblement elle a gardé de beaux restes de l'année universitaire qu'elle avait passée naguère à Sheffield (Angleterre). Quelques jours plus tard, elle recevait la fameuse habilitation, assortie d'un léger bémol : « En post-scriptum, ils me conseillaient de faire une formation continue », sourit-elle. N'est-ce pas mettre la charrue avant les bœufs ? Dès cette année, Isabelle Delépine s'inscrira pour un stage – « J'espère bénéficier d'une priorité en tant qu'habilitée » –, mais elle n'attendra pas pour se lancer.

L'an dernier déjà, dans son école du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, elle avait fait une première expérience avec sa classe de CE1. Deux fois une demi-heure par semaine. Une simple sensibilisation pour

des enfants de sept ans modérément motivés. « Ils me réclamaient les cours, mais je ne sais pas bien si c'était par intérêt pour l'anglais ou pour le côté ludique de son apprentissage. » Comme la plupart de ses collègues, elle a utilisé des cassettes fournies par l'éducation nationale : « CE1 sans frontières » : « Une béquille qui permet à l'institut de vaincre son inhibition, estime-t-elle. Il faut cependant très vite dépasser ce stade, car les élèves restent trop passifs. »

C'est son principal regret : « Je ne me suis pas assez détachée du support. J'aurais dû avoir davantage recours à des outils de culture anglo-saxons, comme la littérature enfantine ou les films. » Cette approche, moins scolaire, sera sans doute nécessaire cette année, puisque Isabelle découvre une école classée en ZEP. « Certains élèves de CM1 savent à peine lire, a-t-elle constaté. C'est une difficulté supplémentaire. » Alors, elle s'appuiera sur son mémoire consacré à l'apprentissage de l'anglais au CP : « Quand on ne peut pas passer par le canal de l'écrit, il y a toute une série de techniques pédagogiques pour mettre l'enfant en situation de participation. Les jeux et les chansons sont particulièrement adaptés à l'apprentissage des langues. »

Les langues sont sa passion. Elle parle l'allemand et elle a commencé à apprendre l'espagnol grâce aux cours du soir de la mairie de Paris. Elle croit que cette attirance est liée aux études de commerce,

tournées vers l'international, qu'elle a entreprises avant de céder au tropisme familial – ses parents et sa sœur sont enseignants. Aujourd'hui, elle compte sur l'anglais pour donner du piment à « un métier où l'on peut facilement céder à la routine ». La polyvalence de l'instituteur n'exclut pas d'avoir une préférence marquée pour certaines matières. « Chaque enseignant a sa couleur, son moteur. Pour certains, ce sont les sciences, pour d'autres l'art, explique Isabelle Delépine. C'est en s'appuyant sur cette passion qu'il faut fonder une classe vivante. »

L'anglais sera son aiguillon : « C'est une matière transversale par laquelle on peut en aborder beaucoup d'autres, la géographie, l'histoire, etc. » L'anglais sera sa bouffée d'air frais : « D'autant plus qu'à Paris les instituteurs n'enseignent ni le sport ni le dessin ou la musique. » Elle ne redoute pas, contrairement à certains, que l'habilitation la conduise à terme à une spécialisation : enseigner l'anglais dans toutes les classes de CM1 et de CM2 de son établissement, sans avoir de classe à elle. Chez ses amis, ce fut pourtant un cri du cœur quand ils ont appris qu'elle demandait l'habilitation : « Tu es folle, tu vas devenir prof d'anglais ! »

■  
■  
■ **Chez ses amis,**  
■ **ce fut un cri**  
■ **du cœur :**  
■ **« Tu es folle,**  
■ **tu vas**  
■ **devenir prof**  
■ **d'anglais ! »**

Jean-Jacques Bozonnet

## sont prioritaires »

française) crée chez les élèves une distance qui leur permet d'être plus sensibles aux réalités grammaticales et renforce la maîtrise du langage.

**2.3. Dimension internationale de l'apprentissage d'une langue étrangère**

La dimension internationale de l'enseignement des langues vivantes étrangères est affirmée par la présence de locuteurs natifs dans les classes, par les contacts pris avec des écoles à l'étranger, par les ressources de la messagerie électronique et des réseaux de communication à distance ou encore par l'exploitation de documents audiovisuels.

Les langues régionales ont souvent une dimension internationale, soit qu'elles soient parlées en dehors du territoire national, soit qu'elles se rattachent à une famille linguistique dont d'autres langues sont les

langues nationales de pays voisins. Cette dimension internationale contribue à la construction de connaissances variées sur les modes de vie et les cultures des pays concernés.

**3. Compétences devant être acquises en fin de cycle**

**3.1. Être capable à la fin du cycle 3 de :**

Comprendre-écouter : peut comprendre des énoncés oraux simples au sujet de lui-même, de sa famille et de l'environnement concret et immédiat, si les gens parlent lentement et distinctement.

Lire : peut reconnaître des éléments connus ainsi que des phrases très simples, par exemple dans des annonces, des affiches ou des catalogues.

Parler : prendre part à une conversation, peut communiquer de façon simple, à condition que l'inter-

locuteur soit disposé à répéter ou à reformuler ses phrases plus lentement et à l'aider à formuler ce qu'il/elle essaie de dire. Peut poser des questions simples sur des sujets familiers ou sur ce dont il/elle a immédiatement besoin, ainsi que répondre à de telles questions.

S'exprimer oralement en continu : peut utiliser des expressions et des phrases simples pour décrire son lieu d'habitation et les gens qu'il/elle connaît. Peut raconter une courte séquence au passé.

Écrire : peut écrire une courte carte postale simple, par exemple de vacances. Peut remplir un questionnaire d'identité extrêmement simple.

**3.2. Avoir compris et retenu :**

Connaissances linguistiques  
– Quelques formules

usuelles de communication correspondant aux fonctions de communication définies ci-dessus (voir annexe pour chaque langue concernée),  
– syntaxe et morphosyntaxe (voir annexe pour chaque langue concernée),  
– lexicale (voir annexe pour chaque langue concernée).

Observation réfléchie de la langue

– L'organisation de la syntaxe de la phrase simple déclarative et interrogative,  
– les moyens élémentaires de l'énonciation,  
– l'opposition de l'unicité et du nombre,  
– les moyens verbaux de la relation d'événements présents, passés ou à venir,  
– les moyens d'exprimer la localisation.

Faits culturels  
– Les comportements culturels dans les relations interpersonnelles liées aux

fonctions de communication prévues au programme,

– la vie scolaire d'enfants du même âge dans le(s) pays ou région(s) concerné(s), notamment grâce à l'observation de matériaux (audio)visuels,  
– le calendrier de l'année scolaire et civile, avec les événements les plus significatifs,

– le folklore, les personnages des légendes ou des contes des pays ou régions concernés,

– quelques repères culturels propres aux pays ou régions concernés, choisis en relation étroite avec les programmes d'histoire, de géographie et d'éducation artistique. (...)

● **On peut consulter l'intégralité de ce document sur le site Internet :**  
[www.eduscol.education.fr]

# « Urgences » en anglais !

Enseigner les langues étrangères aux enfants, c'est bien. Faire en sorte qu'ils les parlent et les comprennent, c'est mieux.

Le non-dit honteux de tous les débats menés en France sur l'enseignement des langues porte précisément sur les résultats. Les élèves français apprennent des langues, ça oui. Ils commencent plus tôt que la plupart des autres élèves européens – ne parlons même pas des Américains –, ils en font plus d'heures, pendant plus d'années, et ont le choix entre plus d'idiomes. Deux langues mortes, cinq ou six langues régionales, une dizaine de langues étrangères principales et une foule de langues plus rares sont accessibles, non pas à tous les élèves, mais à un très grand nombre d'entre eux. C'est une offre éducative d'un luxe sans équivalent. Et le ministère de l'éducation nationale va encore pousser dans ce sens en proposant des langues vivantes variées aux enfants de maternelle.

Avec un tel investissement, on pourrait, on serait même en droit de s'attendre que les Français soient de fins polyglottes. Ceux qui ont moins de cinquante ans devraient parler au moins l'anglais, puisque sur une scolarité de douze ans ils l'ont étudié sept ans ; l'allemand vient derrière, comme première ou deuxième langue obligatoire (cinq ans d'études), ensuite l'espagnol... Or l'expérience personnelle et les témoignages d'étrangers – qu'il faut bien en l'occurrence prendre en compte – indiquent plutôt que les Français parlent peu et mal l'anglais, comme d'ailleurs les autres langues.

Pour contrer cette affirmation, difficilement quantifiable, on citera de très nombreux cas de Français multilingues. La plupart du temps, il s'agit de personnes qui soit ont eu un ou deux parents de langue maternelle autre que le français, soit ont vécu à proximité d'une frontière, soit ont passé du temps à l'étranger. Avoir eu une gouvernante anglaise est réservé aux « happy few », mais la variante plus démocratique que représentent les séjours linguistiques peut aussi se révéler payante.

La maîtrise de l'anglais est devenue une nécessité professionnelle dans un nombre croissant de métiers. Symétriquement, la non-maîtrise de l'anglais est devenue un handicap professionnel majeur. La face cachée du problème est qu'il existe aujourd'hui une véritable fracture linguistique.

Cette fracture recouvre en partie la fracture sociale et est de nature à la perpétuer. Quiconque n'a pas assez d'argent pour envoyer ses enfants en séjour linguistique, non pas une fois, mais plusieurs, ou bien ne dispose pas d'un logement assez grand ou des relations nécessaires pour organiser un échange avec des correspondants étrangers, ne peut que se résigner : leur anglais restera au mieux scolaire, c'est-à-dire insuffisant.

Pour bien parler une langue, il faut vivre avec, penser avec, apprendre avec... Tel est le credo des partisans de la méthode de l'immersion. Défense et illustration de ce principe, avec, au passage une recommandation aux directeurs des chaînes de télévision : diffuser les séries américaines en VO

Il est loisible de répondre à cela que l'apprentissage plus précoce de l'anglais doit justement permettre de réduire cette fracture linguistique. Il est loisible de répondre à cette réponse que la manière dont on s'y prend laisse mal augurer du résultat. On fera certes du chiffre, à la manière du Gosplan, en montrant que, chaque année, davantage d'élèves en France ont reçu un enseignement de langues, que tant de milliers d'heures y ont été consacrées, que tant de centaines de postes ont été créés. Mais la pratique de l'anglais n'y trouvera guère son compte.

Les expériences sont suffisamment nombreuses de par le monde pour que la chose

soit avérée : la seule façon d'apprendre vraiment une langue étrangère à l'école est non pas d'étudier cette langue, mais d'étudier dans cette langue. Les jeunes Libanais, Russes, Bulgares, Sénégalais ou autres Mauriciens qui parlent parfaitement une langue autre que la leur sans être jamais sortis de leur pays le font parce qu'ils étudient en

français, ou en anglais, l'histoire, la géographie, les sciences, etc. Les pays de l'Est européen ont beaucoup développé, depuis trente ans, ce type d'enseignement, en le réservant à de très bons élèves sélectionnés sur examen.

Les adolescents qui fréquentent les lycées français ou anglais à l'étranger bénéficient de cette pédagogie. On relèvera qu'ils sont en général issus des classes favorisées. Même si un séisme culturel en France permettait d'imaginer l'implantation un peu partout de filières bilingues complètes, elles s'adresseraient principalement aux enfants des classes moyennes. C'est d'ailleurs le cas dans les rares écoles bilingues qui existent en France, que ce soit dans une langue étrangère ou dans une langue régionale. Il existe donc une forte probabilité pour que les enfants de milieux défavorisés restent dans l'enseignement classique, et continuent à étudier l'anglais (ou l'allemand, ou l'espagnol) sans jamais vraiment le parler ni le comprendre.

Et si une partie de la solution se trouvait en dehors de l'école ? Les Scandinaves parlent en général très bien l'anglais, et avec très peu d'accent, et souvent d'autres lan-

gues de surcroît. L'effort scolaire en matière de langues n'est pourtant pas plus développé chez eux qu'en France.

Mais, à la télévision, rien de ce qui vient de l'étranger n'est doublé, sauf les dessins animés destinés aux petits. Au cinéma, de même. Les innombrables séries télévisées et autres films hollywoodiens, comme d'ailleurs les films italiens ou français, sont en version originale sous-titrée. Du coup, même les Suédois de condition modeste, n'ayant comme loisir que la télévision, entendent parler anglais, avec l'accent américain souvent, mais aussi anglais, irlandais ou australien. Ils comprennent et parlent donc la langue de Shakespeare, l'école intervenant pour consolider la grammaire et l'écrit. Et rien n'indique qu'ils renoncent à parler suédois le reste du temps.

En demandant d'avance pardon aux spécialistes du doublage, on pourrait suggérer à la télévision française d'aller dans cette direction. Arte s'y risque parfois. Les feuilletons américains deviendraient ainsi un exercice linguistique et un exercice de lecture par-dessus le marché. Etant donné que les enfants et les catégories modestes sont les plus gros consommateurs de télévision, et particulièrement de séries américaines, leur donner à voir en anglais deviendrait une opération ciblée « antifracture ».

Regarder la série « Urgences » en anglais pourrait même être un vrai plaisir. Ceux qui seraient rebutés par l'effort regarderaient des émissions bien de chez nous – qui bénéficieraient enfin d'un avantage concurrentiel. Tout ce beau raisonnement vaut évidemment si l'on suppose que les jeunes Français ont vraiment envie de parler les langues étrangères.

C'est rarement le cas des locuteurs de langues ayant une diffusion internationale – les Anglais et les Américains le démontrent plus encore que les Français. Les meilleurs exemples de plurilinguisme se trouvent dans de petits pays : île Maurice, Israël ou Luxembourg. « Rien de plus normal, disait un ancien PDG de Philips, Néerlandais pur jus, notre extérieur est tellement plus grand que le vôtre ! »

Sophie Gherardi

- Il existe
- une véritable
- fracture
- linguistique
- qui recouvre en
- partie la
- fracture sociale

